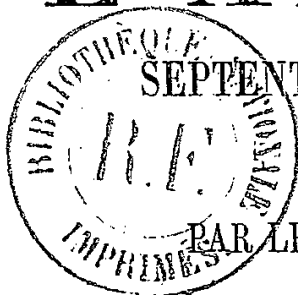


VOYAGES ET DÉCOUVERTES

DANS

L'AFRIQUE



SEPTENTRIONALE ET CENTRALE

PENDANT LES ANNÉES 1849 À 1855

PAR LE DOCTEUR HENRI BARTH

TRADUCTION DE L'ALLEMAND PAR PAUL ITHIER

SEULE ÉDITION AUTORISÉE PAR L'AUTEUR ET L'ÉDITEUR ALLEMANDS

ENRICHIE DE GRAVURES, DE CHROMO-LITHOGRAPHIES, D'UNE BELLE CARTE ET DU PORTRAIT DE L'AUTEUR.

DEUXIÈME ÉDITION

TOME I

PARIS
FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^{ie}
RUE JACOB, 56

BRUXELLES ET LEIPZIG
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^{ie}, ÉDITEURS
RUE ROYALE, 5, IMPASSE DU PARC

1863

Droits de traduction et de reproduction réservés

CHAPITRE V.

DE RHAT A TINTELOUST.

Ce fut avec un vif sentiment de joie que je me remis en selle, le 25 juillet, et que, du dos de mon Meheri, je jetai un dernier regard d'adieu sur la charmante oasis de Rhat. A quelques deux milles au midi de la ville, nous atteignîmes l'importante plantation d'Iberke. Celle-ci appartient bien à la ville de Rhat, mais n'est située qu'à une courte distance du petit bosquet de Barakat, tandis que celui-ci, à son tour, n'est séparé du bois principal que par une espèce de plaine. La petite ville de Barakat, qui se trouve au pied d'une éminence sablonneuse, était voilée à nos regards par un bosquet de palmiers, et ce ne fut que de temps en temps, qu'à travers des éclaircies, nous eûmes vue sur cet établissement, le dernier que nous devions rencontrer avant de pénétrer dans le grand désert qui sépare l'Afrique du nord de l'Afrique centrale.

Nous étions préparés ce jour là à une longue marche.

Aussi n'en fûmes-nous que plus étonnés, lorsqu'arrivés à l'extrémité orientale de la plantation, on fit halte pour y camper. Le motif en était que nos chameaux avaient besoin d'une bonne nourriture, nos amis les Touareg, au lieu de les envoyer au pâturage dans les prairies des environs de Rhat, les ayant sans nul doute employés à leur profit. Il fallut donc regagner le temps perdu, en cet endroit naturellement pourvu d'un fourrage abondant.

L'après-midi, je résolus de visiter la ville de Barakat qui se trouvait à cinq quarts de mille de notre camp. Formant un carré assez régulier, elle est entourée d'un mur (*agador*) convenablement construit en terre glaise, haut d'environ vingt-cinq pieds, et muni de tours quadrangulaires. Les maisons, composées généralement de deux ou trois étages, sont bien bâties, en argile très soigneusement polie. Il se trouvait également quelques palmiers à l'intérieur des murs. Dans le quartier méridional s'élève la mosquée, bâtiment de dimensions considérables en proportion de l'exiguité de la ville. Elle était surmontée d'un minaret de hauteur considérable, et venait d'être blanchie tout récemment, ce qui lui donnait un aspect de grande propreté. En somme, la ville a l'air d'un jouet, tant tout y est petit et mignon. Il ne s'y trouve qu'environ cent cinquante habitations, toutes bâties avec la plus grande régularité.

En parcourant les rues, je vis plusieurs femmes d'assez bonne mine, bien faites, et convenablement vêtues, assises devant les murs des maisons pour jouir de la fraîcheur de l'après-midi. Quoique je portasse la chemise généralement employée dans le Soudan, et que mon visage fût fort hâlé, mon teint plus clair parut les effrayer, et quelques unes à

mon approche se retirèrent dans les maisons en criant :
« *la hilah !* »

Beaucoup d'habitants me parurent être absents, et étaient probablement allés dans les bois de dattiers pour soigner la récolte, car le fruit était mûr. La ville n'a pas de commerce comme Rhat, et sa richesse ne consiste que dans ses dattes et ses graines.

Je choisis pour retourner au camp, un chemin un peu plus long, situé vers le midi, ce qui me mit à même de voir la plus grande partie des plantations. Le sol est ordinairement saturé de sel dans cette contrée, et la plupart des puits contiennent de l'eau salée. A cause de la grande profondeur de ces derniers, on emploie des ânes et des bœufs du Soudan pour y puiser. Le bois de Barakat est d'un pourtour assez considérable, et peut contenir environ dix mille palmiers. Les jardins étaient bien entretenus ; il ne s'y trouvait que peu de blé, mais en revanche beaucoup de légumes. De nombreuses tentes construites en branches de palmiers de l'espèce que j'ai indiquée plus haut sous le nom de *tekabber*, forment une espèce de faubourg. C'est là qu'habitent les *imrhad*, parmi lesquels semblent régner, en général, l'aisance et le contentement. Je fus étonné du grand nombre de petits enfants que j'y remarquai. Les femmes y sont toutes noires, mais bien conformées et également plus développées que celles de la race mélangée du Fezzan. La plupart des hommes portaient des chemises bleues et des châles noirs, leur servant de voile, nommés *tessil ghemist* par les Touareg, et *litham* par les Arabes. Les femmes n'étaient vêtues que du *tourkedi* ou drap du Soudan, dont on enveloppe le corps de sorte que la partie supérieure, y compris le sein, reste à décou-

vert. Presque tous les hommes fumaient; je ne remarquai rien de semblable chez les femmes.

Plus tard, je fis encore une petite excursion dans la partie orientale de la vallée qui est bornée, de ce côté, par l'un des versants de l'Akakous; mais sous tout rapport, notre séjour n'y fut nullement agréable, car le soir même, ainsi que le lendemain matin, nous fûmes importunés par les habitants de Barakat, qui vinrent fouiller jusqu'à l'intérieur de nos tentes avec le sans-gêne le plus effronté.

Ce fut une belle et sereine matinée, imprégnée des premiers rayons de la chaleur naissante, que celle où nous nous remîmes en route, le 26 juillet. Nous suivîmes encore pendant environ un mille et demi la plantation qui finit alors au bord d'un torrent où, de temps en temps, se trouve de l'eau pluviale. Plus loin, nous traversâmes un autre petit cours d'eau qui n'était pas dépourvu d'intérêt; Korama, son nom, pris dans la langue Haoussa, signifie « ruisseau pluvial », et a évidemment été emprunté à cet idiome. Plus tard nous campâmes dans une vallée de trois ou quatre milles de large, couverte d'herbes et d'*ethel*, dans les environs du puits Issaïen. Là nous attendîmes Outeti, qui arriva enfin vers le soir. Nous résolûmes alors de voyager la nuit pour rejoindre la petite *kafla* des Kel Owi, qui devait nous accompagner et nous protéger dans notre voyage vers Air. Comme nos nouveaux amis avaient sur nous une avance considérable, nous ne les retrouvâmes qu'à deux heures du matin, campés dans une vallée près du puits Karada. Malgré tous les défauts que nous découvrîmes bientôt en eux, ces Kel Owi, qui ont un mélange particulier de sang berbère et du Soudan, se montrèrent les meilleurs intermédiaires pour nous introduire dans les contrées inconnues du midi. Les

principaux personnages de la petite caravane avec laquelle nous devions nous mettre en rapport étaient Annour, Didi et Farredji. Annour était parent du puissant chef des Kel Owi, du même nom, et pour se distinguer de ce dernier, s'appelait Annour Karami, « le petit Annour. » C'était un homme aimable, d'un extérieur avenant, et doué de bonnes manières, mais il n'était rien moins que belliqueux, et manquait de l'énergie qu'il fallait pour nous protéger. Didi et Farredji étaient tous deux des esclaves affranchis, d'un aspect et d'un caractère complètement différents. Le premier était d'une taille élancée, et avait des traits fortement accusés qui trahissaient la ruse au plus haut degré. Farredji, au contraire, était un homme inférieur, à la physionomie commune, portant comme caractère principal tous les indices de la méchanceté. Nous avions en ce moment peu de temps pour pousser plus loin notre connaissance avec eux, devant nous remettre en marche le lendemain matin de bonne heure, et prendre d'abord un repos dont nous avions le plus grand besoin.

Outre ces circonstances, notre caravane s'augmenta de la compagnie d'Abd El Kader, indigène de Taouat, qui était venu avec une *kafla* de pèlerins revenant de la Mecque jusqu'à Rhat, où il s'était arrangé avec les Kel Owi pour se rendre à Agades. C'était un aimable et gai compagnon, au teint clair et à l'apparence agréable; mais il était borgne, ayant eu un œil crevé dans un combat. Il était on ne peut plus fier de son long fusil orné d'une bonne monture anglaise. Dans sa jeunesse, il avait vu à Taouat le *raïs*, (major Laing), et se formait une certaine idée des mœurs des Européens, notamment des Anglais.

Notre *kafla* totale se composait de nouveau d'environ

soixante chameaux. Bientôt après nous être mis en route, le lendemain 27 juillet, nous atteignîmes l'extrémité méridionale de la vallée. Il se trouve en cet endroit les ruines d'un château dont on attribue la construction aux Tinylkoum, qui semblent avoir eu autrefois leur établissement dans ces contrées, et même avoir régné pendant longtemps sur Rhat. Un puits voisin porte le nom de Tinylkoum.

Là nous commençâmes à gravir un étroit ravin qui serpente sur le versant d'un promontoire escarpé du plateau. Il nous fallut près d'une heure pour en atteindre le point le plus élevé; nous continuâmes alors notre route sur le plateau, et après environ quatre milles de marche, nous fîmes encore l'ascension d'une pente de rochers élevée d'environ cent quatre-vingts pieds. Bientôt nous campâmes dans une charmante vallée couverte de verdure et de nerprun, nommée Erasar n Akarou. Elle renferme un grand réservoir de deux cents pieds de long sur cent vingt de large, et très profond, qui s'est formé au milieu des rochers. Sur une terrasse qui s'étendait à deux cents pieds plus haut, je trouvai un second bassin moins vaste, mais également très profond. Lorsqu'il tombe de fortes pluies, les eaux du réservoir supérieur s'élancent dans l'autre, en formant une cataracte. Tout le site offre un coup d'œil aussi étonnant qu'agréable; le voyageur, qui ne s'attend qu'à rencontrer l'immense désert de sable, s'y croirait presque transporté sur les douces rives de quelque lac de la région des Alpes.

Le 28 juillet, nous traversâmes un site fort irrégulier couvert d'herbes, et surtout de *sebod*. Il y paissait des chèvres et des ânes fort beaux, dont les gardiens étaient vêtus de tabliers de cuir. Un peu après midi, nous campâmes au pied des raides pentes de rochers que nous avions à gravir le

lendemain. Notre marche du 29 juillet nous conduisit sur le plateau des Asgar. Nous commençâmes de grand matin notre rude journée. La route que nous suivions serpentait entre des blocs de rochers brisés, le long d'une pente abrupte et sauvage; rude et semé de pierres, le chemin était fort pénible pour nos chameaux. Ils perdirent maints objets de leur chargement, et notre barque reçut des secousses terribles. La masse du rocher se compose de grès rougeâtre entrecoupé, de temps à autre, de bandes de marne de couleur verte. Il nous fallut près de deux heures pour arriver au point culminant, d'où nous pûmes contempler la chaîne de montagnes qui s'étend à l'est jusques Arikim. Cette chaîne de montagnes passe pour être encore plus pénible à traverser. Je m'imaginai alors que ce plateau des Asgar où nous avons pénétré, pouvait bien être le célèbre Djebel Tantana des géographes arabes; mais tandis que plusieurs des particularités qu'ils signalent coïncident avec les observations que je fis, je dus constater des différences qui tendent à faire supposer que cette région de montagnes se trouve située plus vers le sud-ouest. Le tout présente une solitude peuplée seulement de fantastiques rochers de grès noir à l'aspect sinistre, entrecoupés de fentes profondes où se sont formés de petits lacs permanents. Notre chemin circulait en méandres continuels le long de cette crête de rochers rude et crevassée. Les parois de grès, fendues d'une manière merveilleuse, représentaient partout une série de piliers, de sorte que l'on eût dit une forêt de rochers. A d'autres moments nous passions de nouveau dans d'étroits sentiers, le long de masses de rochers superposées en forme de terrasse.

Ce pays montagneux, ou plutôt cette crête elle-même,

est en tout point remarquable et forme un trait caractéristique de cette partie de l'Afrique septentrionale, car il ne me semble pas douteux que cette chaîne de montagnes s'étend, non sans quelques interruptions, il est vrai, depuis la partie la plus élevée du pays des Tebou Reschade au-dessus d'El War, sur la route de Bilma, jusqu'au point culminant de la région montagneuse des Hogar, et forme ainsi plusieurs vallées bien arrosées et très fertiles dans leur espèce, telles que celles de Djanet Temessanin et beaucoup d'autres. Cette crête s'élève à quatre ou cinq mille pieds environ au dessus du niveau de la mer, et forme la principale éminence du désert entre Tripoli et Asben. Aussi fut-elle le point le plus élevé que je parcourus pendant mon voyage en Afrique. Nous nous campâmes, un peu après trois heures, dans un petit creux de la montagne, où il croissait de l'herbe çà et là.

Le lendemain matin 30 juillet, après une marche de trois milles, toujours sinueuse, nous commençâmes à descendre fortement de cette crête supérieure du plateau. Nous passâmes d'abord par un ravin sauvage et profondément creusé, que dominaient de chaque côté des rochers à pic; à mesure que nous avançons, le caractère du site devenait de plus en plus grandiose. Cette région n'est pas seulement remarquable par les formes imposantes qu'elle offre, mais encore par la transformation qui s'y opère du grès en granit.

Nous mîmes deux heures entières à effectuer ce rude passage; nous arrivâmes alors au fond d'un ravin d'environ soixante pieds de large, et qui sert parfois de lit aux eaux de la montagne. A cet endroit la vallée reçoit un autre ravin transversal venant du nord. Il est assez large au point

de jonction, mais plus loin il se rétrécit entre des rochers de plus de mille pieds de haut, pareils à de gigantesques murailles, au point qu'il finit par ne plus former qu'une crevasse plongeant de la manière la plus sauvage entre les blocs de rochers, crevasse par laquelle l'eau s'élance parfois avec impétuosité. Au pied de ce lit de torrent, il s'est formé un bassin contenant de belle eau fraîche, et dont l'esquisse que j'ai conservée pourra donner une idée. La vallée dont je viens de parler est la belle vallée d'Egeri, connue depuis de longues années en Europe sous le nom de Maïs ou Amaïs.

Peu après le point de jonction des deux ravins, la vallée atteint une largeur de cent cinquante pieds. L'herbe commence à y croître; des *talha* et des *ethel* ornent le paysage, tandis que la *schia* embaumée — (*Artemisia odoratissima*) — offre aux chameaux leur nourriture favorite. Nous éprouvâmes un intérêt plus vif encore à la rencontre de l'*Asclépiade gigantesque*, qui y atteint déjà une hauteur de vingt pieds, cette découverte nous signalant une nouvelle zone de végétation; à la vérité, nous avions déjà vu à Moursouk des exemplaires isolés de cette plante, mais elle appartient en propre à la région tropicale de l'Afrique, où elle croît en grande abondance.

A trois milles plus loin, nous campâmes sous un énorme *ethel*, dont les branches s'étendaient au point d'offrir un abri à toute notre caravane. A trente ou trente-cinq milles plus vers l'ouest-nord-ouest, dans la vallée, se trouve l'endroit que j'ai mentionné plus haut sous le nom de Djanet, et qui est situé dans une fertile oasis arrosée de plusieurs sources d'eau vive. Cette partie de la vallée s'étend, sans nul doute, au pied méridional de la crête escarpée que

nous avions franchie le matin même. J'eusse bien voulu y faire une excursion, mais à peine campés, nous fûmes avertis qu'un grand danger nous menaçait à Djanet. Un envoyé de Rhat vint nous annoncer que Sidi Djafel Inek, fils de Sakertaf, dont un grand nombre d'habitants de Djanet étaient *imrhad* en serfs, avait l'intention de tomber sur notre expédition et de nous piller. Quoique cette nouvelle fut reconnue plus tard être sans fondement, elle n'en renversa pas moins tous nos plans.

Après un jour de repos, nous continuâmes à marcher, le 1^{er} août, laissant à notre droite l'embranchement de la vallée conduisant à Djanet. A mesure que nous avançons, les pics environnants s'abaissaient graduellement. Nous pûmes observer comment le granit, qui y commençait déjà à remplacer le grès, se montra d'abord en fragments isolés, puis envahit peu à peu la contrée tout entière. Le sable qui composait jusqu'alors exclusivement le sol, y faisait place à la silice et au gravier. Le pays changea ainsi entièrement d'aspect par la disparition complète des couches de grès. La formation du granit amena la stérilité graduelle du sol, et nous finîmes par fouler ces affreuses plaines, fécondes en mirages, qui caractérisent l'intérieur du désert, et qui offrent une aridité et une monotonie plus grande encore que celles des *hammada* ou plateaux des régions quartzeuses.

Nous rencontrâmes, ce jour-là, une *kafla* d'esclaves, parmi lesquels se trouvaient de quarante à cinquante femmes. D'après une ancienne coutume, chacun de mes Kel Owi retira de ses provisions une mesure de dattes, et la versa dans un drap que le conducteur de la caravane avait étendu à terre. Vers midi nous étions déjà campés

dans la vaste vallée Edjenjer, où croissent encore quelques maigres herbes, et qui constitue par conséquent, une station nécessaire pour les caravanes venant du nord ; car à partir de ce point s'étend à plusieurs journées de marche, vers le sud-ouest, la plaine stérile et nue, unie comme un miroir.

Le lendemain, 2 août, nous commençâmes à traverser cette large et déserte zone dépourvue d'eau, et qui n'est interrompue que par des pics de granit isolés, ou des vallées infertiles. Après environ neuf milles, nous découvrîmes la remarquable aiguille de Tiska, qui s'élève à six cents pieds au dessus de la plaine, et qu'entourent d'autres éminences moins importantes. Bientôt après, nous aperçûmes, à gauche, une chaîne abrupte, du nom de Mariaou. Le sol était généralement composé de gros gravier mélangé de fine poussière de granit. Le Mariaou est, pour les indigènes, l'indice du grand désert, sauvage et pareil à une mer, nommé par eux *tanere* ou *tenere*. La vue de l'immense solitude parut animer nos compagnons ; habitués à une vie sauvage et errante, et reprenant nous-mêmes une vigueur nouvelle, nous marchâmes, accompagnés de leurs chants, jusqu'après le coucher du soleil, puis nous campâmes sur cette plaine de pierre aride, dans un endroit où ne se trouvait ni un brin d'herbe, ni un atome de bois.

Le lendemain matin, nous nous mîmes en route par groupes séparés, chacun voulant atteindre le premier les collines de sable que nous voyions s'étendre devant nous à une distance d'environ cinq milles ; car nous espérions y trouver un peu de nourriture pour nos chameaux affamés. En effet, il croissait sur ces coteaux blancs comme la neige, de rares pieds de *sebod*, qui donnaient un peu de nourriture

à quelques papillons et à quelques libellules, dans ce lieu de désolation. Les collines de sables bordaient le chemin des deux côtés, ou le traversaient. Le granit ne gît qu'à quelques pieds au dessous du sol sablonneux, à travers lequel il apparaît même par endroits, d'une belle couleur bleue. Les mirages du désert, frappant nos regards des illusions les plus brillantes, nous montraient dans l'éloignement des lacs et de riches pâturages, comme en offre toujours la surface trompeuse de l'immense plaine, échauffée par les rayons du soleil. Nous nous établîmes à peu de distance du puits Falesses ou Afalesses, que nous atteignîmes le lendemain matin, 4 août.

Ce point n'était guère plus favorable comme lieu de campement, car il n'offrait pas plus d'ombre qu'il ne produisait de nourriture pour les chameaux. Nous fûmes donc obligés, après les avoir fait boire, de les mener paître à sept ou huit milles de là. Quoiqu'il en soit, cet endroit constitue une station très importante pour les caravanes, à cause du puits, qui contient en abondance d'assez bonne eau. Notre camp présentait l'aspect le plus triste et le plus désolé, après le départ de nos fidèles compagnons, dont la présence est très agréable au voyageur, dans ces solitudes, et lui donne un certain degré de sa sécurité. L'absence de la moindre brise rendait la chaleur étouffante. A midi et demi, le thermomètre marquait 44° à l'ombre, et à deux heures, il fit peut-être encore plus chaud. Nous restâmes encore le lendemain en cet endroit. Ce fut là que nous rejoignit Outeti, dont la présence nous était précieuse dans notre dangereuse situation. Enveloppé d'un drap bleu du Soudan, et monté sur un joli petit *meheri*, il nous apparut dans le lointain sous un aspect d'une imposante singularité.

Le 6 août, nous fîmes une longue marche de douze heures à travers une plaine siliceuse, dépourvue de toute végétation. Nous eûmes à gravir d'abord quelques collines sablonneuses de peu d'élévation, et quelques éminences de grès quartzeux qui coupaient cette mer de sable. En général, toute cette région offrait un mélange singulier de grès et de granit; il s'y montrait du quartz verdâtre, à côté de grès rouge et blanc. Enfin nous choisîmes un emplacement pour y dresser nos tentes, dans une espèce de vallée plate nommée Tarhareben, au nord d'une masse cyclopéenne de blocs de grès cubiques, amoncelés les uns sur les autres et formant des murailles élevées d'environ cent cinquante pieds au dessus du niveau de la plaine. Plusieurs beaux *talha* ornaient notre camp, qui présentait par son entourage de rochers aux formes saisissantes, un délicieux contraste avec toute la région déserte des alentours.

Notre voyage du 7 août fut long et pénible. Le sol était rude et pierreux, semé de ramifications rocheuses d'où s'élevaient de petits pics. Nous rencontrâmes ensuite de vastes vallées unies produisant quelquefois un peu de verdure, mais cependant arides en général. Quelque stérile que semble être cette contrée, il s'y rencontre néanmoins de grands troupeaux de bœufs sauvages (*Antilope bubalis* ou *Alcephalus bubalis*), qui errent librement, et qui changent de lieu de refuge selon qu'ils se trouvent plus ou moins poursuivis. Nos gens essayèrent de les pourchasser, mais ce fut en vain. Quoique ces animaux paraissent doués d'une vélocité très médiocre, ils grimpent avec beaucoup d'aisance sur les rochers, et disparaissent bientôt entre les anfractuosités du sol.

Vers cinq heures de l'après-midi, nous avions à notre

gauche des éminences considérables pouvant avoir mille pieds de hauteur. Un groupe confus de rochers et de blocs isolés de granit, semblables à des cabanes, s'adossait à cette imposante masse de montagnes. Nous le traversâmes en montant doucement jusqu'à ce que nous eussions atteint le point culminant d'où nous descendîmes dans une vallée pourvue d'une assez grande variété d'herbes, et de quelques *talha*. Ce lieu offrant de la nourriture fraîche à nos chameaux affamés, nous nous y arrêtâmes, et nous prîmes, ainsi que nos bêtes, un repas rendu bien nécessaire par une marche aussi fatigante que celle que nous venions d'effectuer.

Le lendemain, 8 août, nous continuâmes à avancer pendant un mille et demi, dans un chemin serpentant entre des masses de granit styliformes, et nous arrivâmes à un site plus ouvert. Devant nous s'étendaient au loin des montagnes considérables formant la région montagneuse d'Anahef, où se trouvent quelques bons pâturages. Plus loin un embranchement occidental de notre chemin conduisait vers Tâdent, ville bien pourvue d'eau et de végétation, où, pour ce motif, une famille d'Asgar a établi sa résidence permanente. Plus loin encore, nous trouvâmes le sol couvert de *bourekkeba*, espèce d'herbe très juteuse qui atteint une hauteur de deux à trois pieds, et que les chameaux aiment beaucoup, mais que nous n'avions pas encore rencontrée jusqu'alors. Finalement, après avoir contourné un promontoire de la montagne qui s'avancait dans la plaine, nous pénétrâmes dans la grande vallée de Ngakeli, qui est enfermée entre des chaînes de montagnes pittoresques à la crête aigüe. La vallée se distinguait par une abondance de végétation que nous n'avions pas encore observée depuis notre entrée au désert.

Nous remarquâmes surtout plusieurs exemplaires du *Balanitis Aegyptiacus* nommé *hadjilidj* par les Arabes et *addoua* par les tribus Haoussa. Les racines funiliformes de cet arbre, mises à nu par les pluies, s'étendaient sur le sol à une grande distance. C'est de ces racines que les indigènes font généralement les manches de leurs légers javelots.

Une excursion d'environ deux milles me mit à même d'apprécier l'étendue de cette vallée. Après notre long trajet à travers les régions nues et mornes du désert, j'éprouvai une grande joie à contempler cette abondance et cette beauté relatives de la nature, et je pus me rendre compte de l'enthousiasme avec lequel les indigènes saluent ces stations favorisées de l'immense solitude. Aussi nos Kel Owi furent-ils on ne peut plus charmés en m'entendant exprimer mon admiration pour le magnifique *addoua*. En général, c'étaient des compagnons de route fort agréables, pour autant qu'ils n'eussent rien à demander. Ils me servirent leur savoureux *foura*, composé de pâte crue de millet délayée dans de l'eau et assaisonnée de fromage de chèvre : ce mélange constitue le mets favori et souvent unique, du reste, des habitants d'Asben.

Le soir, quelques chasseurs, venant de Tadent, arrivèrent dans notre camp. Richardson leur acheta une provision considérable de viande séchée de *wadan* ou *aoudad* (*Oryx Gazella*), grande et robuste sorte d'antilope qui se trouve abondamment dans les montagnes du désert, où on la chasse, pour la plupart du temps, en compagnie des bœufs sauvages.

Le 9 août, au point du jour, nous nous remîmes en route et traversâmes immédiatement un étroit passage bordé de plusieurs pics de rochers aux formes imposantes. Parmi

ceux-ci il en était un, que je dessinai, et qui se distinguait, non seulement par ses cinq mille pieds d'élévation au dessus du niveau de la mer (ce qui le constitue le plus haut sommet entre Fallesseles et Air), mais encore par sa coupe svelte et gracieuse. Une suite de montagnes à la crête graduellement inclinée, s'y reliait immédiatement. De petits rejets de rochers, renfermant des cristallisations, se montraient partout sur notre route. Sept milles et demi plus loin, nous traversâmes une grande chaîne de montagnes profondément crevassée, pour redescendre dans la vallée d'Arokam. Celle-ci consiste en un ravin sauvage et profond entouré de rochers abrupts, et constitue l'un des spectacles les plus grandioses qu'offre le désert. Nous nous y arrêtâmes qu'il était encore de bonne heure, à une demi lieue environ du puits du même nom.

Le même soir arriva près du puits Arokam une caravane considérable qui se dirigeait vers Rhat; elle était composée principalement d'Anisslimen ou de Merabetin de Tintarh Ode. Ainsi que nous l'apprîmes le lendemain matin, ces indigènes s'étaient vivement opposés à ce que nous entrassions dans leur pays et surtout dans leur ville sacrée. L'attitude hostile de cette caravane nous obligea à nous remettre en route, et à aller camper un peu plus loin, malgré notre désir de rester jusqu'au lendemain en cet endroit. Nous nous engageâmes dans un Wadi secondaire qui débouchait dans la vallée d'Arokam, en face de notre camp. Décrivant des sinuosités nombreuses, nous traversâmes plusieurs vallées, et après trois milles de marche, nous montâmes dans un col de la montagne, à l'aspect le plus intéressant; des deux côtés s'élevaient de raides murailles de roc aux couches superposées et couronnées de

crêtes régulières; le côté oriental surtout était particulièrement remarquable; j'ai essayé de rendre par le dessin cette chaîne singulièrement composée de couches de gneiss verticales. Le sommet le plus élevé était d'environ mille pieds, les autres, en moyenne, de six cents pieds au dessus du sol de la vallée. Dès huit heures du matin, nous campions déjà à la sortie du défilé que nous venions de traverser.

Le lendemain 11 août, après avoir fait une couple de milles sur un sol irrégulier composé de granit effleuri et traversé par des crêtes de gneiss, nous atteignîmes une plaine plus élevée, d'où nous pûmes plonger nos regards dans l'immense solitude aride qui s'étendait au delà du sol granitique dont nous étions entourés. Plus loin, les éminences du terrain se rapprochaient de plus en plus des deux côtés, et formaient ainsi une sorte de large ravin. Après avoir parcouru ce dernier, nous arrivâmes dans une plaine nue toute couverte de gros gravier, à la suite desquels nous rencontrâmes une suite de montagnes reliées entre elles, et encaissant des vallées plus ou moins régulières. La plus remarquable parmi ces dernières est la vallée Assettere, dans la partie supérieure de laquelle se trouve le puits bien connu de Tadjett Erat. Encore pourvus d'eau, nous le laissâmes de côté pour aller camper dans une autre vallée ornée d'une riche végétation. Vers le coucher du soleil, je gravis la plus haute cime voisine, élevée de douze cents pieds au dessus du sol de la vallée, et d'où je jouis d'un horizon fort étendu. La composition géognostique du terrain consiste entièrement en granit et ses similaires tels que le mica, le quartz et le feldspath. Le fond de la vallée portait la trace évidente du passage alternatif d'un torrent;

nous observâmes la même chose dans plusieurs petits ravins descendant au sud-est de la masse des rochers.

Nous étions fort gênés, deux de nos domestiques étant incapables de travailler, atteints qu'ils étaient du ver de Guinée (*Vena medinensis*), affreuse maladie fort répandue dans toute l'Afrique centrale. Une des causes principales auxquelles elle paraît être due, est la consommation d'eau boueuse et stagnante qui produit souvent, sous l'influence de la chaleur, des humeurs corrompues. Je n'ai jamais constaté un seul exemple de cette affection chez les femmes. Je l'ai constamment redoutée pendant mes voyages dans l'Afrique centrale, mais heureusement je n'en ressentis, comme Overweg et plus tard le docteur Vogel, que les effets les moins graves par la formation de plaies aux jambes dont nous étions atteints presque tous les ans, vers la fin de la saison des pluies.

Le 12 août, nous continuâmes à suivre les sinuosités de la route, le long de la vallée. Nous tirâmes un peu d'eau de deux puits que nous rencontrâmes en chemin, effarouchant par notre présence plusieurs volées de poules sauvages qui avaient cherché un refuge commun dans ce lieu solitaire. La formation du granit au pied du versant oriental était fort belle et présentait toute l'apparence de la syénite. La végétation dans ces vallées séparées, était vivace et variée; mais avant que nous eussions atteints le puits d'Issala ou Aïssala, prochaine étape de notre voyage, le site changea complètement d'aspect. Les parois du roc étaient crevassées, et des masses cyclopéennes s'accumulaient les unes sur les autres, tandis que les parties basses du sol étaient encombrées de blocs de granit qui obstruaient presque entièrement le passage. En descendant au milieu de ce chaos de rochers,

nous arrivâmes au puits, où nous eûmes la joie de retrouver enfin la caravane des Tinylkoum dont nous nous étions séparés, un mois auparavant, dans la vallée d'Elaouen. Tandis que nous faisons le détour par Rhat, les Tinylkoum avaient pris, avec nos bagages, la route directe vers Arikim. Ils nous attendaient déjà depuis quatre jours. Nous fûmes heureux de revoir nos anciens compagnons de voyage, et ce qui ne nous fit pas moins de plaisir, fut de retrouver en bon ordre nos effets. Mohammed Boro qui était resté avec les Tinylkoum depuis Elaouen, fit également, de nouveau, route avec nous. Nous campâmes à peu de distance de nos amis, dans un creux de rochers situé un peu plus vers l'ouest.

Au dessus du puits s'élève une masse confuse de blocs de granit, dont la couche inférieure était couverte d'inscriptions Tefinagh. L'une d'elles, dont je pris copie, était tracée avec tant de soin que si elle se fût trouvée dans les régions voisines du littoral, on eut pu lui attribuer une origine punique.

Nous restâmes en cet endroit jusque dans l'après-midi du lendemain, pour emballer tous nos bagages ensemble et remplir d'eau fraîche nos outres. Aussi ne fîmes-nous ensuite qu'une courte étape et nous installâmes-nous dans la même vallée, à un endroit couvert d'une riche verdure, ce qui nous permit de faire de plantureuses provisions pour notre prochaine marche à travers le désert.

Outeti, le chef des Touareg de Rhat, nous avait accompagnés jusqu'alors. Quoique d'après les conventions conclues à Moursouk, les chefs Asgar dussent nous conduire jusqu'à Aïr, Outeti voulut s'en retourner, précisément au moment où nous commençons la partie la plus périlleuse de notre

voyage. Antérieurement, M. Richardson avait eu déjà avec lui une violente querelle, à la suite d'une réclamation exorbitante qu'il avait élevée, du chef des services qu'il nous avait rendus, et qui, du reste, lui étaient déjà payés. Ce ne fut qu'à grande peine que nous réussîmes à le contenter au moyen de trente piastres; importun jusqu'à l'obsession, il était venu mendier auprès de moi, jusqu'à ce que je lui donnasse un morceau de mousseline blanche et un châle rouge.

Nous en avions à peine fini de cet ami et protecteur, qu'un second vint invoquer les mêmes droits à notre reconnaissance. Le lendemain matin, comme nous venions de plier nos tentes, Mohammed Boro m'envoya sous main mon adroit ami Abd El Kader, pour faire valoir à mes yeux son influence et sa puissance illimitée dans le pays que nous allions traverser. Je savais déjà depuis longtemps combien l'amitié de cet homme nous était précieuse, mais grâce à l'insuffisance de nos moyens, Richardson avait résolu de ne faire de présents qu'à la dernière extrémité, ce qui enlevait à ces derniers la valeur qu'ils pouvaient avoir, lorsqu'il les donnait enfin.

Nous arrivâmes alors dans la véritable région centrale de l'aride désert qui s'étend dans la direction méridionale, jusqu'aux premiers embranchements des montagnes d'Aïr. Le sol granitique en efflorescence, était en partie réduit à l'état pulvérulent. Nous marchions plus ou moins à la débandade, et montant insensiblement, nous atteignîmes, à deux heures et demie de l'après-midi, le point le plus élevé de la vaste et morne solitude. Ça et là, des masses de rochers isolés s'élevaient au milieu de cette mer de sable, semblables à des îles. Ces blocs aux parois perpendiculaires,

accompagnés de pics isolés complètement styliformes, offraient un coup d'œil vraiment merveilleux. Overwég en distingua, à la base, la formation concentrique. Le croquis que j'en conservai, retrace plus ou moins le caractère général de ces éminences. Après plus de douze heures de marche, nous nous arrêtâmes sur ce sol désolé, dépourvu de végétation aucune, et dans lequel nous ne pûmes qu'à grand-peine fixer nos pieux de campement.

Le lendemain, 15 août, l'aspect du désert resta le même; au bout de trois milles et demi, le sol devint plus rocailleux et plus déchiré, mais bientôt nous rentrâmes dans l'océan de sable. Le ciel était couvert d'épais nuages; dans l'après-midi, il s'éleva un vent violent, auquel succéda, vers trois heures, une forte pluie accompagnée de coups de tonnerre dans le lointain. L'air était entièrement lourd et accablant, ce qui était le premier indice de notre entrée dans la région du tropique. Ce fut à ce moment que nous arrivâmes, à notre grande joie, à la Mararraba, située à mi-chemin entre Rhat et Air. Cet endroit est indiqué par de vastes blocs de granit auprès desquels les indigènes inspirés d'une certaine terreur religieuse, ont coutume d'aller porter leur pierre en passant. Devant nous s'élevait l'imposante crête granitique du Ghifengouetang, qui rappelle beaucoup une muraille artificielle, et dont le versant, de la base au sommet, est complètement enseveli sous des masses de sable. Nous franchîmes un col de la montagne et, après avoir marché pendant peu de temps entre des dunes de sable, nous arrivâmes dans une vaste plaine graveleuse où nous établîmes notre camp.

Là, notre attention, consacrée jusqu'alors aux merveilles de la nature, se reporta forcément sur nous-mêmes, car le

soir, je fus pris des plus sérieuses inquiétudes au sujet de la conduite de Mohammed Boro. Depuis longtemps déjà, il brûlait de se venger de la négligence avec laquelle nous l'avions traité. Ce jour-là, il était feu et flamme; il convoqua tous les hommes libres du camp pour leur faire part d'un prétendu message annonçant qu'un grand nombre d'Hogar devaient arriver à Assiou. Je supposai qu'il le savait déjà depuis longtemps, et sa manière de faire me donna lieu de croire qu'un orage allait éclater sur nos têtes; mais cette fois encore, il n'arriva rien qui servît le ressentiment de cet homme.

Pendant notre voyage long et fatigant du 16 août, nous continuâmes de fouler un sol pierreux et toujours parsemé de cailloux. Partout dominait le granit. Nous aperçûmes une belle espèce de marbre blanc, en traversant un col sablonneux qui coupait une éminence assez importante. Ensuite, nous vîmes un terrain d'une aridité extrême, nommé Ibellakangh, où nous eûmes à traverser une petite crête de gneiss recouverte de gravier.

Pendant toute la journée, le ciel fut encore couvert de petits nuages dans la direction du midi; le soleil était d'une ardeur insupportable. Dans l'après-midi, d'épaisses et sombres nuées d'orage s'accumulèrent vers l'est, et bientôt éclata un violent ouragan du tropique, remplissant l'air de tourbillons de sable, et enfin accompagné d'une pluie torrentielle. Notre caravane fut complètement mise en déroute par l'orage qui, fort heureusement, ne fut pas de longue durée. Lorsque le temps s'éclaircit de nouveau, les esclaves Haoussa nous montrèrent au midi le profil vague et lointain des montagnes d'Asben.

Nous nous reposâmes enfin, vers six heures du soir,

après quatorze heures de marche ; mais malgré notre grande lassitude, nous nous remîmes en route une heure avant minuit, et par un léger clair de lune, pour arriver le plus tôt possible au puits Assiou. Les Kel Owi donnèrent pour prétexte à ce départ précipité la disette d'eau ; mais en réalité, ils appréhendaient plutôt d'être atteints par les Hogar qui nous suivaient, avant que nous eussions atteint la vallée Assiou, qui est considérée comme la limite entre le pays des Asgar et celui des Kel Owi. Nous marchâmes toute la nuit sans nous arrêter, en luttant avec peine contre l'excès de notre fatigue. A sept heures du matin, nous campâmes dans la vallée Assiou, couverte d'une maigre verdure, près de quatre puits qui appartiennent encore aux Touarég, tandis que les autres, situés un peu plus au midi, peuvent être regardés comme appartenant aux Kel Owi.

Assiou ou Asseou a été de tous temps un lieu très important pour les caravanes, comme point de jonction des routes de Ghadames et de Taouat. Il devait en être ainsi déjà au temps du célèbre voyageur Ebn Batouta, en 1353, puisqu'en revenant du pays des nègres, il abandonna la route septentrionale conduisant vers l'Égypte pour revenir par Bouda, à Tandjah, son lieu natal. Sauf le puits, toute la vallée présente le spectacle de la solitude et de l'abandon ; çà et là un groupe de blocs de granit coupe la vaste plaine sablonneuse qui est bornée au nord par une pente de terrain rocailleux assez douce, et au midi par des hauteurs. Nous nous figurions avoir effectué la partie la plus dangereuse de notre voyage, mais nous ne tardâmes pas à être cruellement détrompés en découvrant, à nos dépens, que la prétendue frontière entre le territoire des Asgar et celui des Kel Owi,

ne nous mettait nullement à l'abri des expéditions déprédatrices des tribus du nord.

Il nous fallut toute une journée pour abreuver nos chameaux et remplir nos outres. Le 18 août nous nous remîmes en route, et après deux lieues de chemin, nous commençâmes à monter, d'abord en pente douce, et plus rapidement ensuite. Les rochers, composés de schiste argileux rouge et vert, étaient très crevassés, et couverts de sable. Nous venions précisément d'atteindre le plateau supérieur, lorsque notre compagnon de voyage Mohammed E' Sfaksi répandit l'alarme parmi toute la caravane, en s'écriant que l'ennemi était là. En un instant chacun courut aux armes, et le désordre et le bruit furent tels, qu'il s'écoula pas mal de temps avant que nous pussions connaître la cause de cette alerte. Nous apprîmes enfin qu'un homme de notre *kafla*, qui était resté en arrière avec ses esclaves, près du puits Assiou, avait aperçu trois Touareg montés sur des chameaux et arrivant rapidement; rejoignant en hâte la caravane, il avait laissé un esclave en arrière pour voir si d'autres Touareg arrivaient à la suite des premiers. L'esclave n'avait pas tardé à le rejoindre à son tour, disant avoir aperçu, dans le lointain, encore un certain nombre de chameaux. Cette nouvelle parut éveiller les instincts belliqueux de la caravane, et on distribua de la poudre et du plomb à ceux qui avaient des armes à feu. Je suis convaincu que si nous avions été attaqués dans ce moment là, tous se seraient bravement comportés. Mais, un peu de réflexion nous fit supposer que nos ennemis choisiraient la nuit, plutôt que le jour, pour nous attaquer. Nous continuâmes donc notre route, et nous rencontrâmes bientôt une petite *kafla* venant du Soudan, composée de quelques marchands Teda ou Tebou, de dix

chameaux et d'environ trente-cinq esclaves. Nous connûmes plus tard le sort terrible qui attendait ces malheureux. Les Hadanarang, cette rapace tribu des Asgar dont j'ai déjà parlé, ayant appris que nous avions traversé leur pays sans payer de tribut, tombèrent sur les Tebou, et se vengeant sur eux de notre passage, les massacrèrent, emmenant leurs esclaves et leurs chameaux.

A midi nous commençâmes à gravir un terrain rocailleux à la pente presque insensible, par où nous arrivâmes sur le plateau supérieur, dont le sol d'abord couvert de gravier devenait ensuite schisteux. Finalement nous atteignîmes une chute de terrain formant la vallée de Fenorangh. Large de moins d'un mille sur environ deux de long, elle produit une végétation extrêmement abondante, et offre, par conséquent, une importante station aux caravanes venant du nord, et qui ont eu à traverser la partie la plus aride du désert. Aussi malgré le danger dont nous étions menacés, résolûmes-nous d'y rester, non seulement le même jour, mais encore le lendemain, afin de laisser nos chameaux épuisés reprendre des forces nouvelles dans ces riches pâturages.

Nous nous établîmes aussi près que possible les uns des autres, pour pouvoir réunir nos forces en cas d'attaque. La journée se passa tranquillement, mais vers le soir apparurent trois hommes bien armés et montant des chameaux. Ils appartenaient à la tribu des Kel Fade qui ont leurs établissements dans les montagnes de Fade Hang, au nord du territoire d'Aïr. C'étaient les mêmes individus que l'on avait vus le matin s'avancer vers le puits Assiou. Alors s'ouvrit une série de scènes tragi-comiques. Chacun vit des brigands dans les trois étrangers, et ne douta nullement de leurs

mauvaises intentions ; on ne pouvait cependant les attaquer ni les chasser, tant qu'ils garderaient envers nous des apparences d'amitié. Ils réussirent ainsi à se faufiler chez nous et s'y installèrent, nous obligeant en quelque sorte, à les héberger. Telle est la tactique ordinaire des bandits du désert qui n'attaquent jamais ouvertement les caravanes, mais cherchent d'abord à s'y mêler sous des apparences amicales, jusqu'à ce qu'ils réussissent à détruire le peu d'union qui règne encore parmi cette collection disparate d'individus, pour en faire leur profit. C'est pourquoi l'on devrait toujours, au désert, tenir à distance respectueuse des visiteurs aussi suspects. En passant tranquillement la nuit parmi nous, nos trois hôtes purent se rendre compte de la crainte et de l'inquiétude générale qu'ils nous causèrent, et rire sous cape de nos risibles préparatifs de défense. On monta la garde pendant toute la nuit, et les quatre pièces de notre bateau furent placées au nord de nos tentes de manière à pouvoir nous offrir un abri couvert, en cas d'attaque.

Le lendemain matin, les trois flibustiers s'éloignèrent pour aller rejoindre leur troupe qui s'était tenue, pendant la nuit, à peu de distance au delà des rochers qui bornaient la vallée, du côté occidental. Plus tard dans la journée, nos gens trouvèrent en cet endroit des traces d'autres chameaux, ce qui donna encore une fois lieu à des inquiétudes. Le soir, trois nouveaux hôtes, autres que ceux de la veille, mais appartenant également à la troupe de brigands qui nous poursuivait, c'est à dire à la famille des Asgar que j'ai déjà mentionnée sous le nom d'Hadamarang, vinrent dans notre camp. Il ne nous arriva rien de fâcheux, mais nos persécuteurs n'en trouvèrent pas moins le moyen de nous nuire en exploitant les prétextes religieux. Le lendemain

de grand matin, tous les vrais croyants furent convoqués à une prière solennelle, et comme nous trois chrétiens n'y prenions naturellement aucune part, nous fûmes, de cette manière, isolés du reste de la caravane.

Lorsque nous nous remîmes en route, nous serrâmes nos rangs, suivant d'abord la vallée, puis gravissant un terrain incliné. A environ un mille sur la droite, nous avions une chaîne de montagnes coupée de distance en distance en parties plus ou moins considérables, par des ravins. Après avoir dépassé cette chaîne, nous entrâmes dans une vallée de forme irrégulière, couverte d'une jeune végétation, et dont nous suivîmes les nombreux détours.

Soudain j'aperçus, dans l'éloignement, quatre individus, au haut d'un monticule de sable. Nous détachâmes aussitôt de notre caravane une petite troupe d'hommes légèrement armés, dont trois archers, qui s'avancèrent en ordre de bataille vers les inconnus. Me trouvant précisément au premier rang, je crus devoir, dans l'intérêt de ma sécurité personnelle, mettre pied à terre et tenir mon chameau par la bride. Mais quel ne fut pas mon étonnement, en voyant deux de ces hommes, de concert avec nos Kel Owi, se livrer à une danse guerrière. S'élançant ensuite vers moi, les danseurs saisirent la bride de ma monture et me demandèrent tribut. Je mettais déjà la main sur mes pistolets pour repousser par la force cette soudaine agression, quand j'appris, fort à temps, la signification de cette scène.

Nous étions arrivés à un endroit important dans les annales modernes des Kel Owi. Lorsque ces derniers, qui avaient jusqu'alors composé une tribu berbère pure, se furent emparés du pays d'Alt Gober avec Tin Schaman, sa capitale, ces pâles conquérants conclurent avec les nègres

indigènes un traité en vertu duquel ceux-ci ne seraient pas chassés, tandis que le chef des Kel Owi ne pouvait épouser qu'une femme noire. C'est en commémoration de ce traité que les esclaves (*ikelan*) peuvent, en ce lieu situé au pied de la petite montagne Maket N Ikelan, demander un léger tribut à leurs maîtres. Le nègre qui me tenait était le *serki n bai*, ou chef des esclaves, Ces pauvres diables, auxquels l'abjection de la servitude n'enlève pas la gaieté, exécutèrent encore une autre danse pendant que nous continuions notre route. En d'autres circonstances, ce détail de mœurs nous eût beaucoup intéressés, mais comme nous étions serrés de près par les trois brigands, nous nous trouvions constamment sous l'influence des craintes d'une surprise.

Le sol, complètement stérile, n'était composé que de gravier et devint de nouveau raboteux et entrecoupé de rochers de granit, dans les creux desquels nos gens trouvaient un peu d'eau pluviale. A ce site accidenté succéda une plaine ouverte, bornée plus loin par une éminence semi circulaire. Tandis que nous graviissions celle-ci, il s'éleva un orage que faisait présager déjà, dès le matin, une chaleur lourde et suffocante; toutefois, il ne fut pas aussi violent que l'ouragan qui avait signalé notre arrivée à Assiou.

Nous nous arrêtâmes enfin dans une plaine siliceuse entourée de rochers. Les trois importuns qui nous serraient toujours de près, avaient déclaré ouvertement aux Tinkl-koum qu'ils voulaient nous tuer, nous trois chrétiens. Ils prétendirent se mettre auprès de nous et de nos bagages et M. Richardson fut, comme la veille, forcé de les héberger.

Pendant ce temps, les esclaves des Kel Owi couraient parmi tout le camp, avec des gestes et des cris sauvages, pour demander à chaque homme libre un petit tribut (*maket n ikelan*). Chacun dut donner quelque chose, soit une poignée de dattes, un couteau, un morceau de mousseline ou quelque autre bagatelle. Mais dans la disposition d'esprit où nous nous trouvions, inquiets et surexcités, nous ne primes guère plaisir à leurs gambades, ni à leurs jeux.

Le lendemain, 24 août, nous nous remîmes en route de très bonne heure, au clair de lune, gravissant la pente inégale du sol. Les rochers latéraux se rejoignaient assez fréquemment formant ainsi d'étroits défilés. Après un trajet de cinq milles et demi, nous atteignîmes le point le plus élevé, d'où nous pûmes embrasser tout le site, parsemé de collines de granit et empreint du caractère le plus morne. A gauche, et dans le lointain, s'élevait un beau groupe de montagnes dont je pris le dessin.

Après avoir traversé plusieurs petites vallées, nous arrivâmes dans celle, plus importante, de Djinninaou. Elle portait les traces irrécusables du passage tout récent d'un vaste torrent d'eau pluviale dont elle avait dû être inondée, tandis qu'il n'avait plu que fort peu autour de nous. La vallée était abondamment pourvue de verdure et gagnait en beauté à mesure que nous avançons. En quelques endroits croissaient un grand nombre d'arbres, principalement des balanites (*aborak*). Plus haut, et vers la gauche, il se trouvait de l'aimant, à ce que l'on me dit, mais malheureusement je ne pus vérifier le fait. Plus loin, la vallée se divise en trois branches, dont celle de l'est est la plus belle et la plus riche en végétation; la partie occidentale, nommée Tiout, est également ornée d'arbres et de verdure. Nous

suivîmes l'embranchement du milieu jusqu'à un endroit agréable et fort pittoresque, où il se rétrécissait, et où nous plantâmes nos tentes. A nos pieds serpentait le lit profond d'un torrent pluvial dont les bords étaient garnis de *talha* et d'*aborak* luxuriants. En ce lieu, l'eau descendant du rocher, avait formé un petit réservoir, et la fraîche verdure vivifiée par la pluie de la veille, contrastait admirablement avec la teinte jaune foncé des blocs de granit formant le fond du paysage. Sur l'un de ces derniers, voisin du réservoir, je découvris quelques griffonnages assez grossiers, représentant des bœufs, des ânes et un animal de forme élancée qui semblait vouloir rappeler une giraffe.

Le lendemain matin, 22 août, nous ne partîmes pas de très bonne heure, nos Kel Owi ne retrouvant pas leurs chameaux. Traversant le lit rocailleux du torrent, nous montâmes dans un défilé fort étroit. Partout le sol, couvert de gravier, y révélait le passage récent d'un torrent d'eau de pluie, dont les bords étaient couverts d'un épais tapis de gazon vert foncé, émaillé de jolis petits *mimosa*. Sortis du ravin, nous nous trouvâmes sur un terrain élevé, d'où nous eûmes de nouveau une large vue du paysage environnant, découvrant dans le lointain quatre chaînes de montagnes considérables. Les vallées que nous eûmes à traverser ensuite étaient ornées de la plus brillante végétation; çà et là se montraient des fleurs que nous n'avions pas encore rencontrées, parmi lesquelles l'espèce de rhamnée nommée *senna* se montrait en grande quantité. Tout autour de nous se voyaient des montagnes et des rochers aux formes les plus variées. Après avoir gravi insensiblement une série de vallées et de plaines successives, nous entrâmes dans le vaste et bel Erasar N Ghebi, qui se faisait remarquer par sa luxuriante

végétation. Nous y découvrîmes d'abord l'*abisga* (*Capparis sodata*), arbuste de la famille des capparidées, que les Arabes nomment *siwak*, *lirak* ou plutôt *el irak*. Cet utile végétal caractérise plus que tout autre chose la transition des limites du désert aux régions fertiles de l'Afrique centrale, c'est à dire entre les 15° et 20° degré de latitude nord; mais nulle part je ne les vis en aussi grande abondance que dans mon voyage sur la rive septentrionale de l'Issa ou Niger, entre Timbouctou et Ga Rho. Les indigènes en mangent les baies, semblables à des raisins de Corinthe, lesquelles nous offrirent un léger supplément au frugal menu du désert. Ces baies sont meilleures séchées, car fraîches elles ont un goût de poivre assez prononcé. La racine de cet arbuste produit le bois dont les mahométans, à l'imitation du Prophète, se frottent les dents pour les embellir. Le bois lui-même est très solide et peut être employé à beaucoup d'usages où la durée est nécessaire. Les chameaux aiment assez les feuilles fraîches de l'*abisga* lorsqu'elles sont mélangées avec d'autre fourrage, sinon ils ne tardent pas à en trouver le goût trop amer. Ce végétal est donc fort utile aux indigènes, tant comme moyen de nutrition que sous le rapport des usages domestiques.

Nous débouchâmes de la vallée Ghebi par une petite ouverture latérale qui nous conduisit bientôt dans la plaine large, mais moins fertile, de Ta Rha Djit, où nous nous arrêtâmes un peu après midi, dans un endroit découvert. Elle est importante comme la première qui offre un établissement fixe, dans le territoire d'Aïr ou Asben. Le petit village qui forme cet établissement, composé de tentes de cuir, est habité par des indigènes de la tribu des Fade Angh, qui vivent dans une certaine indépendance

des Kel Owi, tout en reconnaissant l'autorité du sultan d'Agades.

Notre station en ce lieu parut mécontenter nos guides et nos chameliers, qui se montrèrent maussades dès le premier moment où nous nous y arrêtâmes. Nous désirions nous assurer la protection du chef Fade Angh qui nous avait été dépeint comme un personnage très important; mais lorsque nous envoyâmes chez lui, nous apprîmes qu'il était absent, mais qu'un autre individu, que l'on disait être son frère, allait le remplacer. Lorsque celui-ci arriva du village, suivi de quelques compagnons, je vis qu'il ne jouissait d'aucune considération. L'un des flibustiers qui étaient encore toujours restés en notre compagnie, le frappa à plusieurs reprises de sa lance sur les épaules, comme pour nous montrer combien peu il l'estimait.

Nous remarquâmes généralement un contraste étrange entre ces indigènes, dont le caractère nous parut vil et dégénéré, et nos robustes et vigoureux persécuteurs, dont l'apparence ouverte et virile commandait encore le respect, quelque convaincus que nous fussions de leurs mauvaises intentions à notre égard. Les rapports des sexes ne sont pas aussi purs que l'on pourrait bien le croire, dans cette partie du désert, car les femmes y sont une vraie marchandise. Toutefois, les anciens écrivains arabes rapportent que des mœurs aussi dissolues ont toujours caractérisé les tribus berbères des confins du désert. Nous trouvâmes le même relâchement chez la tribu des Tangama, et non seulement Agades, mais encore le petit village de Tintelloust, a ses courtisanes.

Tandis que je me reposais avec Overweg à l'ombre d'un *talha*, il se forma autour de nous tout un cercle de curieux

auxquels nous distribuâmes quelques petits présents. Nous vîmes aussi quelques femmes; elles se distinguaient par le genre de beauté qui rendit célèbre la Vénus Callipyge, dû au grand développement de la partie du corps appelée par onomatopée *teboulloden*, dans la langue du pays; Léon l'Africain avait déjà indiqué « le parti di dietro pienissime e grasse » comme un trait caractéristique des femmes Touareg¹. J'ai noté comme indices du génie de la langue, les noms de trois beautés du pays : Tilittifok, Tatinata et Tene-tile.

Je remarquai la force et la belle stature des ânes employés par les indigènes. A part cela, nous ne trouvâmes dans cette contrée que la misère, au lieu de l'abondance et de la richesse que nous nous attendions à y rencontrer. Ce fut en vain que nous cherchâmes à acheter un mouton ou une chèvre, et nous ne pûmes pas même nous y procurer un peu du célèbre fromage d'Aïr, que nous avions si ardemment désiré en traversant le désert.

Arrivés à Ta Rha Djit, nous nous réjouissions à la pensée de pouvoir prendre un peu d'aise et de repos; mais notre illusion fut de courte durée. Nous eûmes d'abord l'ennui de nous voir exiger le paiement d'un droit pour puiser de l'eau au réservoir de Djinninaou, prétention à laquelle nous résolûmes de souscrire pour satisfaire les importuns. A peine cette difficulté était-elle levée, que le bruit se répandit qu'une bande de cinquante à soixante

¹ Pour expliquer ici la présence de cette citation italienne, il sera utile de rappeler que Léon l'Africain, géographe arabe, né à Grenade vers 1500, et auteur d'une description de l'Afrique, a traduit lui-même son œuvre en italien.

mehara, ou guerriers montés à chameau, était en route pour venir nous attaquer. Cette nouvelle mit toute la caravane sens dessus dessous. Chacun demanda à grand cris du plomb et de la poudre, et les munitions furent distribuées entre les voyageurs. Mais les Tinylkoum, soit par bêtise, soit par trahison, en donnèrent également aux trois intrus qui nous obsédaient toujours en se donnant pour des amis. Ceux-ci en passèrent naturellement à leur bande et nous privèrent ainsi de notre principale garantie de supériorité et même de sécurité. En général, les Tinylkoum évitaient de se mettre mal avec eux, en vue de l'avenir, et nous sacrifiaient ainsi à leurs propres intérêts.

Le soir, et pendant toute la nuit, brillamment éclairée par les rayons de la lune, notre camp resta livré à une grande agitation. Toute la caravane était rangée en ordre de bataille. L'aile gauche fut composée de nous et d'une partie des Kel Owi qui avaient quitté leur campement pour venir prendre position devant nos tentes. Le centre se composait des Tinylkoum et de Mohammed Sfaksi; et l'aile droite, qui s'appuyait au rocher, consistait dans le reste des Kel Owi, placés à côté de Mohammed Boro. L'aile gauche était protégée par les quatre parties de notre bateau. À dix heures du soir, nous vîmes effectivement apparaître une troupe de *mehara*, que nous saluâmes d'une vigoureuse fusillade. Nos balles leur passèrent au dessus de la tête sans leur faire aucun mal, mais ils ne s'en retirèrent pas moins, tandis que la mousqueterie et les cris continuèrent dans le camp pendant toute la nuit.

La situation resta la même le lendemain. Les brigands tentèrent, mais sans plus de résultat, une nouvelle attaque, à la suite de laquelle se présentèrent leurs chefs, deman-

dant qu'on leur livrât les trois chrétiens, condition moyennant laquelle ils s'engageaient à ne plus inquiéter la caravane. Cette prétention de leur part fut repoussée et nous restâmes désormais à peu près tranquilles, les bandits étant convaincus que pour atteindre leur but, il leur fallait déployer en réalité la force dont ils n'avaient fait jusqu'alors que se vanter.

Tandis que nous campions dans la vallée Ta Rha Djit, entourés de circonstances aussi inquiétantes, nous reçûmes la visite inattendue d'El Choueldi, le plus grand marchand de MourSouk, qui, revenant de Soudan avec sa caravane, se dirigeait vers le nord et avait planté sa tente à peu de distance de la nôtre. Le riche et actif négociant voyageait depuis de longues années sur la route du Soudan, et cette contrée était devenue sa patrie plutôt que le Fezzan. Il était à même de nous rendre de grands services, tant par l'influence qu'il exerçait sur les gens de notre caravane, que par sa parfaite connaissance du pays dont nous venions de franchir la frontière. Mais il manquait de pénétration et d'énergie, et cherchait toujours à nous aveugler sur les dangers du voyage; toutefois il parcourut notre camp et rappelant à nos gens que nous étions les envoyés d'une puissante nation, les exhorta à nous défendre bravement au besoin. Il nous représenta le Soudan sous un aspect aussi favorable que nous pouvions le désirer et nous inspira une bonne opinion des produits du sol en nous envoyant un plat d'excellentes dattes d'Asben. En somme, Choueldi était un homme qui ne cherchait qu'à obliger.

Sur nos instances réitérées, M. Richardson envoya un présent à Mohammed Boro. S'il l'eût fait deux mois plus tôt, il nous eût épargné bien des pertes et des dangers. Quoi

qu'il en soit, il était encore important de gagner à nos intérêts cet homme passionné et vindicatif.

Le matin du 24 août, nous quittâmes notre camp de Ta Rha Djit. Nous passâmes bientôt auprès de celui de Choueldi, qui se préparait également à partir. Nous rencontrâmes, ce jour là, un sol rocailleux, semé de pics isolés ou de blocs de rochers, et alternant avec des enfoncements de terrain qui prenaient, sur une plus ou moins grande étendue, la forme de vallées. Au lieu de la fraîche verdure que nous avions admirée dans la vallée septentrionale de Fade Angh, nous trouvâmes l'herbe beaucoup moins belle. Ceci paraît non seulement être dû à l'insuffisance relative des pluies, mais témoigne d'une moins grande fertilité du sol.

Il était encore de bonne heure dans l'après midi, lorsque nous établîmes notre campement dans une plaine située dans la vallée Imenan, au pied méridional d'une petite éminence de rochers. De grands *talha* ornaient la vallée, et l'herbe dont j'ai déjà parlé sous le nom de *bourekkeba*, y croissait à une hauteur considérable. Notre lieu de station était bien fait pour inviter au calme et au repos; mais le soir, apparurent de nouveau cinq de nos avides persécuteurs. Bien montés, outre leurs propres chameaux, ils en conduisaient encore six autres par la bride. Malheureusement cette fois encore, ils vinrent mettre pied à terre à peu de distance de nos tentes, et parlèrent, avec de grossiers éclats de rire, aux Asgar de notre caravane. Il nous fallut même leur servir à souper, et pendant qu'ils mangeaient, notre domestique Mohammed le Tunisien nous avertit que nous courions un grand danger, ces Hogar étant chargés par Nachnouchen de réunir du monde dans le pays des Kel Owi, pour nous enlever, de manière à ce qu'il ne restât plus

de trace de nous. Quoique nous acquîmes plus tard la certitude que tout ceci était faux, du moins en ce qui concerne Nachnouchen, il était évident que nous devions nous préparer à essuyer une attaque sérieuse.

Nous tinmes un grand conseil de guerre où il fut résolu d'accepter le combat, si les assaillants n'étaient pas plus de vingt ou trente; mais dans le cas contraire, nous devions tâcher d'en terminer pacifiquement en abandonnant une partie de nos effets. Immédiatement, il fut procédé à tous les préparatifs de défense nécessaires. Mais tandis que les Tinylkoum et nous mêmes, nous nous étions hâtés de ramener nos chameaux vers le camp, les Kel Owi laissèrent paître librement les leurs, pensant bien qu'en qualité d'indigènes et de maîtres du pays de ces flibustiers, ils n'avaient rien à redouter de leur part.

Avant minuit, nos fâcheux visiteurs avaient de nouveau disparu du camp, ce qui éveilla naturellement nos soupçons. Le lendemain matin de bonne heure, lorsque les Kel Owi voulaient rassembler leurs chameaux ils s'aperçurent avec stupéfaction, que ces animaux avaient disparu à leur tour, emmenés pendant la nuit par les brigands.

Le jour ne commençait qu'à poindre, que nos hôtes de la veille nous apparurent sur les rochers situés au midi de notre camp, et que nous les vîmes descendre vers nous, de toute la vitesse de leurs sveltes et agiles montures. Arrivés près de nous, ils demandèrent tout bonnement à notre escorte qu'elle leur livrât les trois chrétiens avec leurs bagages et leurs chameaux. L'impudence avec laquelle cette prétention avait été élevée par un si petit nombre d'individus indiqua qu'il devait y avoir du renfort dans les environs. Toutefois, nous la rejetâmes avec fermeté, déclarant

qu'au besoin nous combattrions jusqu'à la dernière extrémité.

Nous étions encore en pourparlers avec eux, lorsque tout à coup apparut une troupe d'une quarantaine d'hommes montant de légers *meheri*, et armés d'épées, de lances et de boucliers. Ils descendirent de la colline au trot, et, avec des cris sauvages, nous provoquèrent au combat. Leur intention était évidemment de nous terrifier par leur apparition soudaine; mais aussitôt la première impression de surprise passée, la plus grande partie de notre caravane marcha contre eux, armée de pistolets, de fusils et d'épées, et se déclara prête au combat. L'épée à la main, Mohammed Boro se mit bravement à notre tête et me cria de me tenir à ses côtés. Des Tinkoum, le fidèle Moussa et le gentil petit Sliman nous restèrent seuls fidèles. Parmi les Kel Owi, Farredji montra beaucoup de courage dans cette circonstance. Notre vaillante attitude imposa aux agresseurs, que nos baïonnettes, non moins que nos armes à feu, contribuaient à tenir en respect. Quoiqu'il en fût, notre position n'était pas tenable, car tout en conservant l'ennemi à distance, nous laissions derrière nous tous nos bagages exposés à devenir sa proie.

Sur ces entrefaites, on parla de nouveau; tandis qu'une partie des troupes assaillantes s'approchaient à cet effet, les autres se tenaient en arrière et nous criaient qu'ils allaient chercher du renfort. Les parlementaires ennemis disaient ne pas venir pour combattre leurs coreligionnaires, mais n'en vouloir qu'aux chrétiens. En mettant ainsi en avant l'élément religieux, ils ne tardèrent pas à semer la désunion dans notre caravane, et à affaiblir, détruire même la sympathie que nous inspirions à nos compagnons. Ils

nous firent ensuite plusieurs propositions toutes également inacceptables. D'abord, ils voulurent simplement qu'on nous livrât à eux comme infidèles, pour qu'ils nous missent à mort; sur notre refus, ils prétendirent, sans plus de succès, nous faire rebrousser chemin. Alors ils nous demandèrent d'abjurer la foi chrétienne pour embrasser l'islamisme, proposition incroyable que nous repoussâmes avec indignation. Enfin ils réclamèrent une partie considérable de nos bagages comme rançon. Il ne nous restait rien d'autre à faire que d'admettre cette dernière prétention, et nous nous engageâmes à leur livrer des marchandises pour une valeur d'environ cinquante livres sterling, afin de rentrer en possession des chameaux qui nous avaient été volés, et de pouvoir poursuivre notre route sans être inquiétés. Nous n'en dûmes pas moins sacrifier encore neuf autres chameaux, après avoir, en outre, bien nourri cette horde de brigands.

Malgré tous ces sacrifices, nos craintes n'étaient nullement dissipées; l'horizon n'était pas encore éclairci et quelque autre orage pouvait encore nous menacer, car nous dûmes nous estimer heureux de ce qu'un Anislim ou Merabet, qui s'était joint aux bandits, contre nous, voulût bien nous offrir pour l'avenir, sa protection qui, plus tard, se révéla à nous sous l'aspect le plus équivoque.

Nous quittâmes le plus tôt possible ces lieux inhospitaliers et après une courte marche d'environ deux heures, nous fîmes halte dans un vallon de forme irrégulière, mais sans déployer nos tentes.

Le lendemain matin, 26 août, nous repartîmes de bonne heure; pendant les trois premiers milles et demi, nous marchâmes sur un sol bas, entrecoupé de pics granitiques.

Ensuite nous montâmes considérablement et nous eûmes une vue magnifique sur la vaste masse de montagnes qui bornait l'horizon au midi, et que la plupart des peuplades indigènes appelaient autrefois Absen ou Asben. On ne sait si ce nom est propre à la montagne elle-même ou si cette dernière ne l'a reçu que parce qu'elle constitue, pour les voyageurs arrivant du nord, l'éminence la plus considérable du territoire d'Aïr ou Asben; sans aucun doute, elle est, aux yeux des indigènes, la limite septentrionale du Soudan. La cime la plus élevée en est le Tengik ou Timge, et d'après le vieil Annour, qui connaissait bien son pays, il n'en est pas de plus haute dans toute la contrée d'Aïr. La montagne Doghem, que je rencontrai plus tard, entre Tintelloust et Agades, me parut plus importante, mais Annour n'en persista pas moins dans son opinion que le Timge la surpassait en élévation. Malheureusement les périls et les incertitudes de notre situation ne nous permirent pas de songer à une exploration plus étendue de cette intéressante région de montagnes.

Nous en étions séparés par une zone de désert aride. En traversant celle-ci, nous aperçûmes dans le lointain, une autruche, la première que nous eussions rencontrée depuis le commencement de notre voyage. Après une marche assez monotone, nous fîmes halte dans une espèce de bas-fond dont l'aspect, semblable à celui de toute la contrée déserte environnante, n'offrait rien de remarquable.

La nuit suivante, j'eus mon premier tour de garde; un peu après onze heures, j'entendis du bruit; regardant dans la direction d'où il me semblait partir, j'aperçus deux Touareg armés seller leurs *meheri*, puis disparaître dans l'ombre; cela me parut suspect, mais je ne crus pas devoir

jeter inutilement l'alarme dans le camp, et je me contentai d'avertir Overweg qui venait me relever.

Le 27 août, longtemps avant le jour, nous continuâmes notre marche par un clair de lune magnifique. Quelques *mehara* nous suivaient de loin et nous conclûmes que l'on se préparait à nous attaquer de nouveau, à la première occasion favorable. L'inquiétude où nous plongea cette appréhension, ne nous permit pas de prendre les angles des montagnes que nous découvrions à quelque distance.

Pendant le premier mille, le terrain resta inégal; outre le gneiss qui le composait, nous aperçûmes de nouveau de beau marbre blanc fort dur. A notre droite s'élevait le rocher Itsa, remarquable par sa crête dentelée. Bientôt après, nous distinguâmes sur le sol des traces d'hommes et de chameaux, ce qui ne nous laissa plus douter qu'il n'y eût à notre poursuite une nouvelle troupe d'indigènes, avide de butin.

Dans l'entretemps, nous nous étions rapprochés de la masse considérable des montagnes d'Asben, qui coupe d'une manière si pittoresque la monotone et ennuyeuse plaine du désert. En suivant le pied des premières éminences du rocher, nous entrâmes dans la vallée Tidik. La vue en produisit sur nous une impression fort agréable et sans les préoccupations dont nous étions assaillis, nous y aurions éprouvé un véritable bien-être. Elle n'est pas fort étendue, à la vérité, mais elle est richement ornée de *talha* qu'entourent des guirlandes d'orchidées et de plantes parasites entremêlées d'une manière charmante et dérochant à la vue les blocs de rochers qui n'apparaissent que çà et là, entre les éclaircies du feuillage. Dans un bas-fond de la vallée se trouve, un peu plus vers l'orient, le village du même nom;

mais il était désert pour le moment, les Kel Tidik (littéralement « *colons de Tidik* ») ayant émigré vers les vallées occidentales, plus belles et moins arides que la leur.

A mesure que nous avançons, la plaine se rétrécissait de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle finît par ne plus former qu'un étroit passage, que l'on considère habituellement comme la véritable entrée du Soudan. A notre droite, et vers l'ouest, nous distinguons entièrement le mont Kadamellet, à la large base surmontée d'un double sommet. Le défilé n'était pas long et s'élargit bientôt sous la forme d'un emplacement étroit et irrégulier, resserré des deux côtés entre des masses de roc. Le chemin était devenu si rude et si peu praticable, que nous n'avancions qu'avec une extrême lenteur. Ajoutons à cela, qu'ensuite des signes non équivoques d'une attaque imminente, nous marchions en ordre de bataille. Ce ne fut que dans l'étroit et aride bas-fond de Taroï que nous fîmes une courte halte pour puiser de l'eau de pluie à un petit réservoir. Là encore, nous remarquâmes avec étonnement la vigueur et la beauté des ânes que les indigènes venaient y abreuver.

Ce fut en cet endroit que le site perdit son cachet de stérilité pour devenir même pittoresque çà et là. Les éminences secondaires disparurent peu à peu, démasquant les montagnes qui s'étendaient à notre gauche, et que nous pûmes bientôt contempler dans toute leur élévation. Tout ce spectacle était de nature à éveiller en nous le plus vif intérêt au point de vue de la science, mais absorbés par les nécessités impérieuses de la vie matérielle, nous n'eûmes que fort peu de loisir.

Nous n'étions plus qu'à une huitaine de milles de Seloufiet, et nous comptions bien pouvoir y arriver le même

jour, dans la pensée de nous y trouver en lieu sûr, lorsque tout à coup et sans motif plausible, on fit halte pour camper, à une heure encore peu avancée. Nous nous trouvions sur le bord d'une large vallée, et le tapis de verdure dont elle était couverte pouvait faire supposer que l'on voulait faire paître nos bêtes; mais ce n'était nullement de cela qu'il s'agissait. Il devenait évident pour nous que plusieurs individus de notre caravane nous avaient trahis et étaient de connivence avec nos persécuteurs. Le petit Annour paraissait ne pas être du nombre; il se montra sincèrement dévoué à nos intérêts et formait des vœux pour que nous sortissions sans dommage de cette nouvelle épreuve; mais il était trop faible et trop peu énergique pour travailler à l'accomplissement de ce désir.

La réalité de notre situation ne tarda pas de se révéler à nos yeux. A peine deux jours auparavant, nous avions été dévalisés par les tribus pillardes de la frontière; c'était le tour des Merabetin ou Anisslimen, tribu fanatique et à moitié indépendante, ayant pour principale résidence Tin Tarh Ode, de faire valoir leurs prétentions. Ces peuplades jouissent d'une grande considération et se soustraient jusqu'à un certain point à la puissance du vieil Annour. Pour bien se rendre compte de la position critique où nous nous trouvions, nous, les trois premiers chrétiens qui eussent jamais pénétré dans le pays, il faut connaître la situation où se trouvait celui-ci. Le vieux chef Annour qui seul pouvait, par son influence, contenir l'esprit turbulent de ces tribus sauvages et barbares, était malade à Tintelloust; à Agades, résidence de leur chef commun, il n'y en avait point à ce moment, plusieurs partis s'y disputant le choix d'un nouveau prétendant. Ensuite, il régnait parmi

ces belliqueuses tribus, une grande fermentation produite par l'expédition des Kel Owi contre les Ouelad Sliman, qui avaient pris à ces derniers presque tous leurs chameaux, et cherché à s'emparer des lacs salés de Bilma, qui constituaient leur principal moyen d'existence. Revenus vainqueurs à Kanem, les Kel Owi étaient altérés de pillage. Qui donc, dans ces circonstances, eût prit le parti de malheureux étrangers sans défense? La situation se présentait à nous sous l'aspect le plus sinistre. Sous prétexte de religion, on nous sépara du reste de la caravane, en ne nous laissant qu'une tente pour nous trois. A peine cela était-il effectué, que nous vîmes une troupe d'une cinquantaine d'hommes s'avancer vers nous; mais ils ne nous attaquèrent pas et se contentèrent de nous faire des menaces. Lorsque la nuit fut venue, leur nombre s'accrut du double; ils nous déclarèrent alors n'être pas venus dans le but de nous faire du mal, mais réclamèrent avec instance notre conversion à l'islamisme, attendu qu'aucun infidèle n'ayant jamais mis le pied dans leur pays, ils ne voulaient pas qu'il en devînt ainsi; en cas de refus, nous devions être mis à mort immédiatement.

Nos domestiques et nos chameliers nous firent part de cette prétention révoltante comme de la chose la plus simple et la plus aisée à concevoir; ils étaient fermement convaincus qu'en cas de refus de notre part, nous serions massacrés; en conséquence ils nous conseillèrent de faire semblant, pour quelques jours, d'abjurer notre religion. Nous repoussâmes ce conseil avec autant de fermeté que de dégoût. Une catastrophe était dès lors chose tellement imminente, que nos deux principaux serviteurs, Moham-med le Tunisien et El Moukni, nous demandèrent un écrit

par lequel nous reconnussions qu'ils étaient innocents de notre mort.

Résolus de rester dignes de notre pays et de notre croyance, nous nous préparâmes à subir le sort qui nous était réservé. Le moment était grave et solennel. Il s'éleva encore une violente discussion sur nos religions respectives, et le vieux fanatique qui servait de guide à notre caravane, ayant déclaré qu'en notre qualité de chrétiens, nous méritions la mort, je lui tendis la gorge en l'invitant à me porter le premier coup. Nous nous retirâmes ensuite, tous trois, au fond de notre tente, où nous nous assîmes dans le plus profond silence. Chaque instant pouvait être pour nous l'heure d'une fin sanglante. Tout à coup, le fidèle Sliman s'élança dans notre tente en s'écriant, avec l'accent du plus cordial intérêt : « Vous ne mourrez pas ! » Après de longues et vives discussions entre nos gens et nos compagnons, d'une part, et les fanatiques Merabetin, de l'autre, dans lesquelles étaient en jeu le fanatisme, la crainte et les intérêts les plus divers, on avait fini par s'entendre et par convenir que nous nous rachèterions en donnant des marchandises pour une valeur d'environ deux cent trente florins ; moyennant ce sacrifice, nous pourrions continuer notre route sans aucun danger. Ainsi la cupidité matérielle l'avait heureusement emporté sur le fanatisme religieux.

Ce ne fut pas sans éprouver encore des sensations bien pénibles que nous passâmes la nuit, brûlant de voir arriver le matin pour pouvoir quitter le plus tôt possible ce théâtre d'affreuses émotions ; toutefois il fallait, avant tout, que l'on procédât au choix des marchandises dont l'abandon devait être le gage de notre future sécurité ; or ceci n'était pas une petite affaire, d'autant plus que la populace, qui ne s'était

pas encore retirée, pouvait faire main basse sur le reste. Fort heureusement, Mohammed Sfaksi fit passer une partie de nos bagages pour les siens; il brisa aussi l'une des dix caisses de fer renfermant du biscuit, que nous transportions avec nous. La stupide canaille qui nous obsédait, se figurait qu'elles étaient pleines d'argent, et son désappointement ne fut pas médiocre, lorsqu'au lieu des trésors espérés, elle n'en vit sortir qu'une sorte de pain sec et sans goût.

Nous partîmes enfin, laissant à peu de distance à notre gauche le haut pic Timge ou Tengik, qui dominait toutes les masses de roches environnantes. Malheureusement nous ne pûmes, encore une fois, évaluer avec quelque certitude l'élévation, ni de ces dernières, ni du pic en question. La plaine est située à dix-sept cents pieds au dessus du niveau de la mer, et les montagnes peuvent avoir, en moyenne, deux à trois mille pieds de plus; de sorte que le Timge ne s'élève à guère moins de six mille pieds.

Traversant ce site imposant, nous ne tardâmes pas à arriver dans la riche vallée de Seloufiet, qui formait en cet endroit un grand coude vers l'ouest, en contournant une masse de rochers de granit; quoique richement ornée d'arbres et d'arbustes, elle était dépourvue d'herbe: elle annonçait les régions tropicales par la présence du palmier d'Égypte (*Cucifera* ou *Corypha thebaïca*), qui ne fait qu'y signaler la limite septentrionale de la vallée, tandis que dans la plaine du Nil, où il est fort répandu, il s'avance beaucoup plus vers le nord. Ce palmier était donc déjà, pour moi, à la suite de mes voyages antérieurs dans la Nubie et la Haute Égypte, une ancienne connaissance que je fus heureux de retrouver au milieu de tant de changements dans

les productions de la nature et les conditions d'existence de l'homme. Il y croissait encore quelques dattiers isolés, mais ils disparaissaient successivement pour faire place au palmier flabelliforme, plus propre aux régions tropicales.

Le village de Seloufiet consistait en soixante ou soixante-dix huttes qui indiquaient à leur tour l'approche des contrées méridionales. Elles étaient construites en herbes sèches, mais d'une autre manière que celles que nous avons rencontrées précédemment ; tandis que dans ces dernières, les branches formant la charpente étaient ployées en demi cercle, le corps même des huttes de Seloufiet était séparé du toit, qui finissait en pointe au lieu d'être arrondi. Ce lieu n'était donc pas dépourvu d'intérêt, mais encore une fois, nous ne devions pas y jouir d'un long repos ni d'une grande sécurité. La nuit, nous entendîmes des grognements semblables à celui du chacal, poussés par une foule d'individus qui s'étaient amassés autour de notre camp. Nous fîmes feu à plusieurs reprises, pour leur montrer que nous étions sur nos gardes, et nous nous mîmes ainsi à l'abri de tout ennui personnel ; seulement, comme il n'y avait pas de fourrage dans les environs, nous avons dû envoyer nos chameaux paître à une certaine distance. Nous pouvions donc à bon droit être inquiets sur le compte de ces indispensables compagnons de voyage, et en effet, le lendemain matin, nous vîmes qu'ils avaient tous disparu. Nous apprîmes, plus tard, que ceux qui nous les avaient volés étaient précisément ces Merabetin qui nous avaient itérativement assurés que, grâce à leur protection, nous n'avions désormais plus rien à craindre. Il s'ensuivit que nous dûmes encore rester là toute une journée pour rentrer en possession de nos chameaux, dont une partie, du reste, nous furent seu-

lement rendus. Lorsqu'enfin nous nous remîmes en route, le 30 août, il nous en manquait quinze. Nous fûmes conséquemment obligés d'abandonner notre barque et quelques autres objets qui, n'ayant de valeur que pour nous mêmes, portaient en quelque sorte avec eux leur garantie d'inviolabilité.

Nous partîmes, nourrissant de meilleures espérances pour l'avenir, et la disposition favorable de nos esprits fut encore accrue par le riant aspect de la vallée. Nous y rencontrâmes de petits champs artificiels couverts de sarrasin en pleine maturité, présentant un coup d'œil des plus agréables pour le voyageur arrivant du désert, en ce qu'ils indiquent le commencement d'une région fertile et cultivée. Nous y vîmes aussi une sorte de bascule de puits, d'une construction fort simple et portant en arabe le nom de *chattara*; elle sert à arroser les champs en question. Une tige, munie d'une traverse à laquelle s'adapte un vaisseau de cuir, compose tout l'appareil.

Comme nous nous tinmes toujours dans la direction du pic aigu qui domine Tin Tarh Ode, nous sortîmes de la partie principale de la vallée de Seloufiet que suivait toujours notre route, pour arriver sur un terrain rocailleux. Une large crevasse de la montagne de Timge, nous donna vue, en cet endroit, sur les ravins qui en divisent les diverses élévations. Descendant de nouveau, nous arrivâmes dans une plaine couverte d'une abondante végétation et où se montrait encore, outre l'*abisga* (*Capparis sodata*), la *tounsafia* (*Asclepias gigantea*). Nous y rencontrâmes de plus une plante nouvelle, l'*elloa* ou *allouot*, sorte de cucifère aux feuilles très juteuses, portant de fort belles fleurs violettes. Nos chameaux s'en montrèrent très friands, la préférant à

toute autre nourriture; seulement nous n'en rencontrâmes plus guère par la suite, si ce n'est isolément.

Après avoir fait deux milles dans cette plaine, nous fîmes halte dans un endroit tout entouré de la fraîche verdure de l'*abisga* et situé un peu au delà de Tin Tarh Ode. C'était le village des Merabetin ou Anisslimen, qui s'étend le long des éminences intérieures de la montagne. Il consiste en une centaine d'habitations, pour la plupart des huttes d'herbes et de feuilles de palmier; il ne s'en trouve, dans le nombre, que fort peu qui soient bâties en pierre.

Malgré son peu d'étendue, ce village est important pour le commerce qui s'opère entre les régions septentrionales et centrales de l'Afrique, attendu qu'il offre, sous la protection de ses habitants religieux et éclairés, un degré de sécurité extraordinaire au milieu de ces contrées sauvages et infestées de bandits. Il serait assez difficile d'établir exactement l'origine de cette colonie; toutefois elle semble devoir remonter à l'époque de la conquête du pays par les Kel Owi, quoique ces Anisslimen n'appartiennent pas à cette tribu. Il me fut donc impossible de me faire une opinion bien exacte sur ce point, mais toujours est-il que les formes sveltes et le teint clair des indigènes de cette petite peuplade me prouvèrent qu'ils ne s'étaient pas mêlés à la race du Soudan, comme les Kel Owi en général. Leur costume seul est semblable à celui qui se porte dans le pays qu'ils habitent. Les jeunes garçons, entre autres, qui se trouvaient en grand nombre aux environs de notre camp, ne portaient pour tout vêtement qu'un petit tablier de cuir attaché aux hanches, et avaient la tête rasée à la manière des enfants du Soudan, conservant une touffe de cheveux d'un pouce de haut sur autant de large, allant du milieu du front à la nuque.

Toutefois, il n'est nullement improbable que ces Africains convertis à l'islamisme n'aient emprunté cette coutume à la tribu des Masigh ou Imoscharh, cette dernière prédominant partout dans la réforme mahométane de toutes ces tribus.

Les Anisslimen se nomment eux-mêmes « gens pieux et soumis à Dieu, » ce qui ne les empêche pas de s'occuper des affaires de ce monde. C'est ainsi qu'ils cherchent à exercer une grande influence sur les affaires du pays, et se tiennent dans une certaine indépendance à l'égard du puissant chef de Tintelloust.

Dès que nous nous fûmes installés dans notre nouveau campement, nous nous mîmes en devoir d'entrer en relations avec les habitants, afin de nous pourvoir de vivres; mais nous fûmes frappés du prix exorbitant que l'on nous en demanda; le beurre et le fromage, par exemple, étaient inabordables. A mon grand étonnement, on nous apprit, plus tard, que le beurre était importé, presque tous les ans, dans le pays, par les Sakomaren, tribu des Imoscharh vivant plus au nord, sur la route du Taouat, et possédant de grands troupeaux de moutons et même de bêtes à cornes.

Nous fûmes obligés de rester à attendre, dans notre camp près de Tin Tarh Ode, le retour des chameaux qui nous avaient été enlevés à Seloufiet; en outre, de cette dernière localité, nous nous étions adressés au vieux Annour, à Tintelloust, dans l'espoir qu'il nous enverrait une escorte pour nous protéger.

Tandis que nous étions ainsi dans l'attente, nous eûmes l'occasion d'observer un remarquable phénomène naturel qui faillit nous toucher d'assez près pour ne pas exciter seulement notre intérêt scientifique. Partout aux alentours, il tomba une pluie tellement abondante qu'en vingt-quatre

heures la paisible vallée où nous nous trouvions, et qui avait près de deux mille pas de large, fut convertie en un torrent furieux emportant les brebis, les chameaux et déracinant les arbres. A peine venions-nous d'échapper heureusement aux dangers que nous avaient suscités le fanatisme et la cupidité des hommes, qu'il nous fallut lutter contre la furie d'un élément inconnu dans les contrées du Nil, situées sous la même latitude, et duquel, par conséquent, nous ne pouvions nous former à l'avance aucune idée.

Il était environ quatre heures de l'après midi, quand tout à coup notre camp retentit du cri d'alarme : « Le torrent arrive ! » Une vaste nappé d'eau, couverte d'une écume blanche, arrivait du midi, passant entre les arbres et suivant la direction de la vallée. En quelques instants, celle-ci fut entièrement submergée, ne laissant plus apparaître au dessus des flots que notre camp, semblable à une île. Épuisés de chaleur et de sécheresse, nous considérâmes d'abord avec une sorte de joie enfantine ce spectacle extraordinaire, mais comme il acquit bientôt un caractère des plus menaçants je fis prendre les précautions nécessaires pour éviter des malheurs. Le lendemain, l'inondation présentait l'image de la destruction et était bien propre à nous donner une idée saisissante du déluge.

Pendant toute la nuit et la matinée du lendemain, il continua, sans interruption, à tomber des torrents de pluie. L'eau montait toujours dans la vallée, et menaçait de submerger l'éminence où nous étions campés. Nos gens tentèrent, par un effort aussi tardif que puéril, de nous protéger en élevant une digue. Nous dûmes enfin nous résoudre à abandonner en hâte notre lieu de campement, pour transporter sur une autre île notre bagage, non sans quelque

dégât; nos chameaux, emportés par les flots, ne purent qu'à grand'peine se maintenir à l'aide des gros arbres qui s'élevaient encore au dessus de l'eau. Celle-ci gagnait constamment et commençait à battre, en écumant, les bords de notre île, et les envahissait toujours de plus en plus. Le torrent balayait devant lui des troncs d'arbres déracinés qui passaient, tantôt isolés, tantôt réunis comme en forme de radeau, devant l'étroite retraite d'où nous contemplions cette scène extraordinaire. Pied à pied, il nous fallut nous retirer jusqu'au point culminant de notre lieu de refuge et finalement, il resta à peine assez de place pour nous tenir tous; nous pouvions calculer de combien de pouces l'eau devait encore monter pour emporter tout notre bagage et menacer même nos jours.

Heureusement, la crue s'arrêta et l'eau resta pendant quelque temps au même niveau; nous la vîmes ensuite baisser graduellement et, le cœur plein de joie, nous comprîmes que ce nouveau péril était à son tour conjuré. Il était plus de midi.

Il nous arriva en même temps un autre événement non moins heureux. A mesure que les flots se retiraient, nous voyons, sur la rive occidentale du torrent, une troupe de *mehara* bien armés s'avancer vers nous. C'était l'escorte que nous envoyait Annour pour nous protéger. Il était plus que temps qu'elle arrivât, car tandis que nous nous trouvions dans la pénible position que je viens de décrire, une nouvelle bande de pillards s'était réunie dans le but de faire une nouvelle tentative pour nous dévaliser avant que nous fussions placés sous la protection de ce puissant chef.

Leur plan étant déjoué, nous pûmes au moins envisager l'avenir avec quelque peu de sécurité. Toutefois, notre situa-

tion était encore loin d'être agréable; presque tous nos bagages étaient complètement trempés, nos tentes gisaient dans la boue, sur le passage du torrent, et notre solide et commode, mais lourde tente tripolitaine avait absorbé une si grande quantité d'eau qu'un chameau parvenait à peine à la traîner. Lorsqu'enfin nous abandonnâmes notre lieu de campement, nous eûmes, Overweg et moi, une fâcheuse mésaventure; nos chameaux, épuisés de fatigue, glissèrent à l'endroit le plus bourbeux, et en tombant nous jetèrent dans la vase. Trempés jusqu'aux os et les jambes nues, nous arrivâmes enfin à notre nouvelle station, qu'il faisait nuit. C'était un terrain élevé et rocailleux, situé à quelque distance du bord de la vallée et où nous aurions dû nous établir dès le commencement,

Par bonheur, le temps s'éclaircit de nouveau le lendemain, et un vent frais qui s'éleva nous vint en aide pour sécher notre bagage. Notre camp ressemblait à un vaste pré de blanchisserie, et nos effets redevinrent, l'un objet après l'autre, en état de nous servir de nouveau. Après nous être un peu reposés de corps et d'esprit, nous allâmes rendre visite aux personnages éminents de notre nouvelle station. Nous nous y assîmes en demi cercle, tenant de la main droite nos lances verticalement appuyées à terre. Au centre se plaça le chef Hamma, le belliqueux gendre du vieux Annour; nous remarquâmes encore entre autres, un certain Mohammed, son cousin, qui devint plus tard mon ami. Ils avaient tous un extérieur assez agréable, mais différant beaucoup de celui des Asgar ou des autres tribus vivant sur les limites de la contrée d'Aïr. Plus petits de taille, ils avaient le teint plus noir, et leurs traits, au lieu d'être réguliers et nettement accusés comme ceux des indigènes du nord,

étaient plutôt pleins, arrondis et respiraient la bonne humeur. Leurs vêtements étaient moins épais; quelques-uns d'entre eux, au lieu de la sombre chemise bleu foncé, en portaient une bleu clair; leur coiffure était rehaussée par un bandeau rayé de rouge et de blanc.

Nous remerciâmes le chef pour le service que nous avait rendu son beau-père Annour. Pour le reste, notre entrevue s'écoula plus ou moins froidement comme il en est d'ordinaire entre gens qui ne se connaissent point.

Vers dix heures du soir, nous reprîmes notre voyage. Laissant à gauche la vaste vallée Tin Tarh Ode, nous franchîmes quelques ravins et nous marchâmes toujours sur un sol inégal, jusqu'à ce que nous eussions atteint le commencement de la belle et large plaine Fodet; arrivés là, nous fîmes halte près des pics de rochers qui la bornent du côté oriental.

Le lendemain 3 septembre, nous traversâmes quelques sites fort pittoresques parmi lesquels se distinguait la vallée Fodet elle-même qui se partage, au point le plus intéressant, en deux embranchements dont celui du côté de l'est coupe l'abrupt versant du groupe de montagnes de Timge; bornée de plusieurs éminences, cette partie de la plaine offre un coup d'œil aussi curieux qu'étendu. Assis sur mon chameau, et sans m'arrêter, j'en pris le croquis.

Nous voyions encore des traces nombreuses de l'inondation de l'avant-veille, et le sol de la plaine brillait encore d'une masse de petits fragments de minéraux abandonnés par le torrent. A plusieurs endroits nous vîmes les ruines d'habitations emportées par les eaux. Notre caravane était de nouveau en bonne disposition, et notre escorte, voulant nous donner un échantillon de sa vélocité, se livra à une course de

chameaux. C'était un spectacle fort singulier. Que l'on se figure un chameau, quelque svelte qu'il soit d'ailleurs, mis au galop ; le cavalier balloté de tous côtés sur sa petite selle imparfaitement ajustée aux flancs de la pauvre bête, que battent les armes de toute espèce, les sacs à provisions, les lourds ornements de cuir traînant en arrière, et surtout l'énorme bouclier de peau d'antilope durcie. Deux ou trois des vaillants champions mordirent la poussière, ce qui mit bientôt fin au jeu. L'agile chameau est parfait pour le trot, mais ne vaut rien pour le galop, ses mouvements étant, comme ceux de la girafe, fort irréguliers. Quoiqu'un chameau au galop semble une chose extraordinaire, inouïe pour un observateur européen, je crois devoir faire remarquer que le fait n'est pas rare chez les tribus de l'Arabie méridionale ; on le trouve même retracé dans les sculptures assyriennes.

Nous continuâmes notre chemin dans cette région montueuse, jusqu'à ce que nous arrivâmes à une crête. Nous redescendîmes ensuite le long de plusieurs petits vallons, puis le passage s'élargit et nous nous trouvâmes dans un profond ravin. Tous ces vallons s'inclinaient vers l'ouest. Vers trois heures nous fîmes halte dans un prolongement de la vallée Afis, à peu de distance d'un puits, non loin du versant méridional de la montagne, laquelle, à cet endroit, offrait un aspect extrêmement sauvage.

Nous n'avions pas encore lié assez étroitement connaissance avec les gens de notre escorte, mais aussitôt campés, nous eûmes occasion de le faire d'une manière assez fâcheuse. Ils voulurent se faire payer, élevant de ce chef des prétentions exorbitantes. Ne se trouvant pas satisfaits de ce qui leur fut donné, ils tombèrent sur l'un de mes colis dont ils

s'approprièrent la moitié du contenu. Le dommage en lui-même était de peu d'importance, mais nous n'en éprouvâmes pas moins un certain émoi de nous voir pillés par notre propre escorte. Toutefois Hamma, le gouverneur du pays, se donna beaucoup de mal pour nous faire restituer les objets volés.

Le lendemain 4 septembre, nous arrivâmes à Tintelloust, la résidence du vieux chef Annour et la troisième grande station de notre voyage. L'aube amena une pluie torrentielle que des masses de nuages et de fréquents éclairs avaient annoncée depuis la veille. Dans l'Afrique centrale, les pluies matutinales sont extrêmement rares, sauf lorsqu'elles sont une continuation de celles de la nuit, comme c'était probablement ici le cas.

Nous attendîmes que le plus fort fût passé, et, à sept heures, nous partîmes. Nous n'étions pas sans inquiétudes sur la réception dont nous serions l'objet de la part d'Annour, de qui dépendait tout le succès de notre entreprise. Nous n'avions que des notions favorables quant à son caractère personnel, mais il était devenu vieux et faible et se trouvait fréquemment malade; s'il venait à mourir, nous ne nous dissimulions pas les dangers que nous ferait courir la perte de l'appui que nous offrait son autorité, dans ce pays turbulent et complètement barbare. Ce fut sous l'empire de ces pénibles réflexions que nous fîmes la dernière étape de notre voyage vers Tintelloust.

Nous abandonnâmes bientôt la vallée Afis pour arriver, par une montée rocailleuse, dans une autre vallée où se trouve situé le village de Sarara ou Assarara. Nous nous y engageâmes entre deux groupes de montagnes, et après avoir parcouru encore un bas-fond de rocher, nous pénétrâmes, à neuf

heures et demie, dans la vallée de Tintelloust. Celle-ci consiste en un vaste ravin sablonneux dépourvu de végétation, à part quelques broussailles croissant sur les bords. Sur les premières éminences, du côté oriental, se montrait un petit village se confondant presque entièrement avec le roc dont il était environné. C'était le lieu de résidence, tant désiré, d'Annour.

Nous n'entrâmes pas dans le village lui-même, mais nous choisîmes notre lieu de campement sur une colline de sable qui s'élevait dans un angle de la montagne. Le pied de cette éminence était abondamment orné de la verdure du *Capparis Sodata*; un pli de terrain couvert de beaux *talha* nous séparait d'une abrupte crête de granit dépendant de la montagne Tounan. Au midi, l'horizon était borné par l'imposant groupe du Boundaï; vers le nord-est, nous avions vue sur le village et la masse de rochers qui en formaient le fond; enfin, notre emplacement était magnifique. Néanmoins, nous eûmes encore à compter avec la curiosité et l'importunité des indigènes de l'endroit, et en outre, la situation nous offrait, en compensation de ses avantages, l'inconvénient de nous isoler de nos protecteurs, dont le voisinage eût été parfois désirable, au contraire, parmi ces sauvages peuplades. La distance qui nous séparait n'était cependant que de douze cents pas.

Notre camp fut bientôt établi. Il consistait en quatre tentes groupées en demi cercle, ayant toutes leur ouverture dirigée vers le midi. Ce lieu portera sans doute, en mémoire de nous, parmi les indigènes, le nom de « Colline des Chrétiens. »

Le lendemain de notre arrivée, nous allâmes faire une visite au vieux chef. Il nous reçut sans cérémonies et avec

une sorte de barbare bonhomie. Il nous fit observer, avec une rude simplicité, qu'en notre qualité de chrétiens nous étions arrivés impurs dans son pays, mais que nous étions purifiés à ses yeux par les fatigues et les dangers que nous avions éprouvés. Une fois placés sous sa protection, nous n'avions plus à craindre que les voleurs et le climat. Il reçut avec plaisir les présents que nous étalâmes devant lui, mais sans proférer une parole ; il ne nous offrit pas non plus la moindre hospitalité. Nous ne savions trop où nous en étions avec lui, mais nous ne devions pas tarder à l'apprendre.

Peu de jours après, il nous envoya l'avertissement, peu équivoque, que si nous voulions nous rendre au Soudan à nos risques et périls, nous pouvions profiter de la caravane au sel, qu'il ne nous en empêcherait pas ; mais que si nous voulions qu'il vînt avec nous et nous protégeât, nous eussions à lui compter une somme d'argent assez ronde. En général et dès le début, sa conduite envers nous ne fut pas amicale, quoique simple et droite. Il disait sans détour ce qu'il prétendait, mais une fois satisfait, il tenait sa parole avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Il ne nous avait pas offert l'hospitalité, mais il ne nous obséda pas de sollicitations importunes ni ne permit à ses gens de nous en faire. Après avoir longuement observé sa manière d'agir et être arrivé sain et sauf à Katsena sous sa protection, je dois reconnaître qu'il était un homme honnête et sur qui l'on pouvait compter. Quoi qu'il en soit, nous eûmes beaucoup de peine à nous procurer la somme qu'il exigeait de nous, et M. Richardson se vit obligé de contracter une dette qui, par le mépris ultérieur des conventions y relatives, s'éleva au chiffre considérable de quinze cents écus d'Espagne.

Nous étions toujours dans la saison pluvieuse. Presque

tous les jours nous étions incommodés par des torrents de pluie qui, d'un autre côté, nous indiquaient d'une manière certaine que nous avions atteint enfin ces nouvelles régions centrales tant désirées ; ce qui nous fit prendre notre mal en patience. La pluie arrivait presque régulièrement entre deux et trois heures de l'après midi, lorsque la chaleur était dans sa plus grande intensité. La tempête qui s'y mêlait ordinairement, arrivait presque toujours de l'ouest ou du sud-ouest, quoique le vent se tint généralement à l'est. La pluie était parfois très violente et souvent même accompagnée d'une sorte d'ouragan contre la furié duquel nous avons beaucoup de peine à maintenir nos tentes. Nos bagages furent de nouveau complètement mouillés. La pluie la plus forte et la plus persistante fut celle du 9 septembre, et les masses d'eau descendant des hauteurs environnantes formèrent un vaste torrent, qui envahit non seulement la vallée principale, mais encore le petit ravin qui passait derrière notre camp. Malgré l'humidité, l'air était sain et fortifiant, conformément à l'assertion de Léon l'Africain, qui loue le climat d'Aïr pour « la bontà e temperenza dell'aere. » En outre, nous préférons de beaucoup les pluies torrentielles aux arides vents chargés de sable qui nous avaient si fréquemment incommodés.

En peu de temps, toute la nature fut animée d'une nouvelle vie. De jour en jour, l'on pouvait observer la croissance des feuilles, des jeunes pousses et l'épaississement de la verdure. Les vigoureux *mimosa* offraient un aspect magnifique ; ils ne s'étendaient pas, comme généralement dans le désert, en forme de léger pavillon, mais s'élevaient en masses coniques d'un feuillage compact ; un midi, je mesurai l'ombre de l'un d'eux ; elle avait soixante-dix pieds de diamètre.

Le règne animal aussi avait sa part dans ce renouvellement des forces vitales de la nature. Les cimes épaisses des arbres retentissaient du gazouillement des griottes et des pinsons, ainsi que du roucoulement des tourterelles et du petit pigeon d'Égypte, tandis que la huppe sautillait joyeusement sur le sol. Des singes descendaient, dès qu'ils se croyaient inaperçus, des premières éminences du Tounan, pour aller boire dans le petit ravin situé derrière le monticule où nous étions campés; pendant la nuit, nous entendions régulièrement les hyènes et les chacals rôdant autour de nous, et de temps à autre le rugissement lointain de quelque lion.

Malheureusement, le plaisir de notre séjour fut troublé par un vol dont nous fûmes victimes dans la nuit du 16 au 17 septembre. Comme je l'ai dit, les pluies incessantes avaient mouillé tout notre bagage, et nous étions inquiets à l'égard de nos armes et de nos instruments. Overweg et moi, nous résolûmes en conséquence de nettoyer nos fusils, qui étaient jusqu'alors restés constamment chargés; puis nous ne les rechargeâmes pas immédiatement, afin de les laisser bien sécher.

Dans l'après midi, nous reçûmes la visite de deux individus bien vêtus, montés à *meheri*. Contre l'habitude de ce genre de passants, ils ne nous demandèrent rien, mais examinèrent nos tentes avec beaucoup d'attention. Le soir nous entendîmes de la musique et des danses au village, où se célébrait une noce; nos domestiques nègres y prirent part au clair de lune, si bien qu'épuisés de fatigue, ils finirent par tomber dans un profond sommeil.

Inspiré d'un pressentiment sinistre et tâtonnant dans l'obscurité, j'attachai toutes nos brebis derrière nos tentes, avant de me coucher. Mon sommeil était agité; vers deux

heures, j'entendis un bruit particulier, comme si une troupe d'individus venaient, en courant, entourer notre camp. Je voulus me lever, mais j'entendis la musique du village et, me figurant que c'était de là que venait le son qui m'avait réveillé, je voulus me rendormir. Soudain retentit un bruit plus fort, comme si plusieurs hommes descendaient rapidement de la colline. Saisissant une épée, je m'élançai dehors; nos armes à feu, par malheur, n'étaient pas encore rechargées. Tandis que je faisais le tour du camp, M. Richardson sortit, à moitié vêtu, de sa tente, et me pria de poursuivre des voleurs qui venaient de lui enlever divers objets. En effet, quelques malles avaient été transportées hors de la tente, mais le contenu en était intact. Sauf un, tous ses domestiques avaient pris la fuite. Rien de fort grande valeur n'était perdu, mais la discipline de notre petite troupe était gravement compromise. Nous crûmes devoir prendre à l'avenir plus de précautions pour éviter le retour d'une pareille mésaventure, et la première conséquence en fut que nous transportâmes, dès le lendemain matin, notre camp de l'autre côté de la vallée, tout près du village.

Nous crûmes dès lors que le plus fort était fait et que nous nous trouvions désormais en bonne voie pour atteindre le but de notre expédition. Nous n'étions cependant guère dans des conditions matérielles fort agréables; nos moyens étaient tellement restreints que nous avions à peine le nécessaire, et pendant les premiers temps de notre séjour à Tintelloust, nous souffrîmes réellement de la misère. Plus tard nous reçûmes d'Assodi, ville située au sud-ouest de Tintelloust, une charge de chameau de sorgho (*dhourra*); mais la préparation de cette graine exige beaucoup de soins, car il est nécessaire de la couper et de la piler pour en sépa-

rer la gousse, fort amère, chose extrêmement difficile pour le voyageur européen qui n'a pas d'esclave pour faire sa cuisine. De plus, l'uniformité de notre régime était nuisible même aux indigènes et faisait beaucoup de tort à notre santé.

Je mis à profit notre séjour en cet endroit pour étudier cette contrée jusqu'alors complètement inconnue. Mais avant d'entretenir le lecteur des résultats de mes travaux, je crois utile de lui faire connaître jusqu'à un certain point la nature du pays qu'il s'agit de décrire, ainsi que de ses habitants.

A partir de Tidik, le territoire propre d'Aïr s'étend, vers le nord, à une longueur de deux degrés, sur une largeur moyenne de quarante à soixante milles marins, entre les 19° et 17° degrés de latitude septentrionale et les 8° et 9° de longitude orientale de Greenwich. Une masse de rochers de granit, qui enforme le noyau, s'élève en groupes de montagnes de hauteurs diverses, enclavant de chaque côté des sillons profondément creusés, où l'eau des pluies tropicales descendant des montagnes trouve son écoulement, principalement en septembre et octobre. Une abondante végétation s'y produit, fécondée par ces eaux, et rendue plus fertile encore par le mélange, en forte proportion, du basalte au granit du sol; là où domine le grès, la nature est extrêmement pauvre. La hauteur moyenne des plaines peut être évaluée à dix-sept ou dix-huit cents pieds; celle des masses de montagnes les plus considérables, à quatre ou cinq mille, et les pics les plus élevés, entre autres le Tengik ou Timge, peuvent dépasser en élévation cinq mille cinq cents pieds.

Les innombrables vallées, grandes et petites, de la contrée, ne forment pas un bassin commun. Le versant occidental des plus hauts groupes de montagnes s'incline entièrement vers l'ouest; mais les vallées qui suivent même la

pente générale du sol s'éloignent et se perdent peu à peu sans se réunir entre elles. L'inclinaison du sol est médiocre et les plaines les plus voisines entre elles s'écartent fréquemment les unes des autres, dans des directions complètement opposées; le voyageur qui ne connaîtrait pas les deux extrémités de cette série de vallées, se croirait dans un merveilleux labyrinthe de rochers. Il en est un grand nombre qui sont si fertiles, qu'il s'y trouve abondamment du fourrage, non seulement pour les chameaux, mais encore pour les bêtes à cornes; on y rencontre beaucoup de chèvres, mais point de brebis. Les chevaux sont fort rares dans la contrée d'Aïr, où on les fait paître dans les prairies du Damerghou. Outre plusieurs espèces de *mimosa*, ces vallées renferment des bois épais de palmiers d'Égypte et des *Capparis Sodata* en grande abondance; un grand nombre d'entre elles sont propres à la culture du blé et là où l'industrie des indigènes est plus avancée, on rencontre même des dattiers. Le froment et le millet noir (*Pennisetum Typhoideum*) entre autres, pourraient y être récoltés plus largement pour les besoins de la population, quoique jamais en fort grande quantité, la culture restant forcément restreinte dans des sillons très étroits.

Le lion sans crinière est fort répandu dans les parties les plus inaccessibles de la contrée, et particulièrement au midi du 18° degré, dans les montagnes de Baghsen, de Doghem et dans les hautes régions d'Auderass. Il s'y trouve aussi en abondance des léopards (*Felis Leopardus*), que redoutent extrêmement les indigènes d'Asben; cependant nous n'en aperçûmes aucun. L'hyène (*Hyæna Striata*) y paraît rare, mais le chacal (*Canis Aureus*), par contre, s'y voit fréquemment. Les régions inférieures des montagnes semblent être habitées spécialement par les singes de l'espèce des cer-

copithèques (*Cercopithecus Griseo-viridis*). Les dorcas et les *mohor* (*Antilope Sæmmeringii*) abondent dans toutes les vallées, mais la grande *Antilope Leucoryx* se hasarde rarement dans les contrées habitées. L'*Antilope Oryx*, plus grande mais moins belle que cette dernière, ne s'avance guère jusqu'aux limites méridionales d'Asben, tandis que le *wadan* (*Oryx Gazella*), au contraire, se tient en deçà des confins septentrionaux du pays. Les oiseaux y sont fort abondants mais d'un nombre d'espèces restreint. L'autruche habite les plaines, comme celle de Tin Teggana, en grandes troupes ; il existe encore différentes sortes de pigeons, des huppés et des pintades (*Numida Meleagris*).

Le nom d'Aïr, que les Arabes orthographient Ahir, est cité pour la première fois par Léon l'Africain, dans son ouvrage, écrit en 1526. Il paraît donc ne pas être le nom primitif de la contrée mais provenir plutôt des conquérants berbères ou Masigh. Celui que portait antérieurement le pays, devait être Asben ou Absen, qui est encore en usage parmi les nègres et les diverses peuplades qui y demeurent. En outre, la contrée des Goberaoua, qui constitue la partie la plus belle et la plus importante du territoire des Haoussa, et qui, loin d'appartenir à la race nègre, paraît avoir eu, dans l'origine, des rapports étroits avec l'Afrique septentrionale, était autrefois indiquée sous la même dénomination.

La capitale du royaume d'Asben était, du moins autrefois, Tin Schaman, actuellement un village situé à une vingtaine de milles au nord d'Agades. Cette localité a dû être jadis le foyer d'une certaine civilisation et d'un degré de science assez important, car plusieurs natifs de Tin Schaman sont cités comme savants. Au temps de Léon l'Africain, le pays était déjà soumis aux Berbères; non pas

qu'il constituât un État purement berbère, mais plutôt une colonie de cette dernière race, dominant une population de nègres. Toutefois, les maîtres actuels du pays, les Kel Owi, ne sont cités par aucun écrivain avant Hornemann (1802); il est vraisemblable qu'ils ne s'y sont établis qu'à une époque relativement récente, qui ne peut guère remonter plus haut que vers 1740. Il n'est pas encore possible, jusqu'à présent, d'indiquer exactement leurs établissements antérieurs; toutefois il paraît certain qu'ils arrivèrent du nord-ouest et que leurs subdivisions les plus nobles appartenaient à la tribu, jadis nombreuse et puissante, des Aouraghen.

Le nom de Kel Owi signifie « colons d'Owi, » car le mot *kel* indique les tribus fixes, par opposition à celles qui vivent à l'état nomade. Un trait général et caractéristique des Kel Owi et de leurs consanguins, consiste en ce qu'ils résident dans des villages composés de huttes stables et solides, et non de tentes de cuir ou de huttes mobiles en nattes, comme les Tagama et un grand nombre d'*imrhad* des Aouelimiden.

En opérant la conquête du pays, les Kel Owi n'extirpèrent pas la race nègre, ou plutôt sous-libyenne qui s'y trouvait à leur arrivée, mais s'y mêlèrent, principalement en épousant les femmes des anciens habitants qui furent seuls en grande partie exterminés. De cette manière, les Kel Owi ont joint à leur cachet berbère primitif et aux mœurs sévères des Masigh, le caractère gai et enjoué des indigènes africains; ils y ont presque entièrement perdu leur haute et belle taille, et leur barbe claire a fait place à celle, plus foncée, des Ba Haousche; enfin la langue Haoussa leur est devenue aussi familière que leur idiome Aouraghiy primitif, quoique les hommes entre eux se servent ordinairement de ce

dernier. Par suite de ce mélange de races, les Kel Owi sont traités avec une sorte de mépris par les races berbères pures, qui les désignent souvent comme *ikelan* ou esclaves.

La manière dont les Kel Owi se sont établis dans le pays ressemble beaucoup à celle des anciens Grecs, lorsqu'ils arrivèrent en Lycie, car les femmes y jouissent, du moins en ce qui concerne le domicile, d'un certain privilège sur les hommes ; ainsi, lorsqu'un Ba Asbentschi épouse une femme d'un autre village, celle-ci ne quitte pas son lieu natal, mais le mari, au contraire, vient s'y fixer auprès d'elle. On pourrait encore expliquer ce fait de quelque autre manière, mais au fond de la question se trouve toujours le même principe, que le chef des Kel Owi ne peut pas épouser une femme de la tribu Masigh, mais seulement une femme noire ou esclave.

Tout ce qui n'avait pas été anéanti, de la population mâle, fut réduit par les Kel Owi en état d'esclavage, sous la condition toutefois que ni ces indigènes ni ces enfants ne seraient jamais vendus hors du pays. Il se trouve encore, dans ce dernier, une race bâtarde, issue du mélange des nègres et des femmes Imoscharh ; ce sont les Aboghelites ou Bousaou. Ils ont les traits plus berbères que les Kel Owi eux-mêmes, mais le teint plus noir et la taille moins élevée ; leur caractère est fort dégradé et ils ont presque entièrement perdu le cachet de noblesse et de distinction qui se reconnaît chez les plus sauvages bandits de la pure race Targi. Ces indigènes vivent principalement dans les régions situées au midi et au sud-est du territoire d'Asben.

La race des Kel Owi se divise en un grand nombre de subdivisions ou familles (*tioussi*, au singulier *taoussit*), dont l'agglomération forme l'ensemble de la grande tribu. La famille la plus noble est actuellement celle des I Rholang, à

laquelle appartient l'*amanokal* ou chef suprême. Toutefois, la distinction dont elle est l'objet ne repose pas sur une plus grande pureté d'origine, mais uniquement sur une prépondérance factice et une considération dont la source ne semble remonter qu'à l'époque du prédécesseur d'Annour, le chef actuel. L'héritier présomptif de ce dernier est Hadj Abdona, fils de sa sœur aînée, car l'hérédité ne se constitue pas du père au fils mais du titulaire actuel au fils de sa sœur. Ce singulier usage n'existe pas seulement dans un grand nombre d'États de l'Afrique centrale, mais encore dans plusieurs parties de l'Inde; il n'y a donc pas lieu de l'attribuer à une cause berbère, d'autant plus que la tribu noble des Aouelimmiden le considère comme honteux et ne témoignant que du peu de confiance du chef en la vertu de sa femme; car la pensée qui git au fond de cette coutume est, sans doute, que le fils de la sœur doit avoir dans les veines une certaine quantité du sang de la famille, tandis que le fils du chef lui-même, en cas d'infidélité de la femme, peut ne pas en avoir du tout.

La famille ou la tribu des I Rholang habite plus de dix villages, tous situés à l'est ou au sud-est de Tintelloust, la résidence d'Annour. Cette famille a conclu une alliance avec deux autres branches puissantes des Kel Owi, les Kel Asaneres et les Ikaskesan ou Ikeschkeschen. Les Kel Asaneres sont les « colons d'Asaneres, » et ce dernier village est fort important par sa situation sur le lac salé de Bilma qui en constitue la principale richesse et les moyens d'existence. Les Ikaskesan, qui semblent également descendre des Aouraghen portent aussi, par suite de leur résidence dans le village Tamar, le nom de Kel Tamar. Ceux-ci ne constituent donc qu'une fraction des Ikaskesan, tandis qu'une

autre subdivision de ces derniers est en partie dispersée dans la contrée, plus méridionale, du Damerghou, et en partie établie dans un endroit nommé El Akouas ou, plus généralement, Alakkos, situé entre le Damerghou et Mounio, où elle vit en communauté avec la race bâtarde des Kel Akouas. Cette dernière branche des Ikaskesan, qui portent, dans leur belle taille et dans le teint délicat de leur physionomie, des vestiges plus évidents du pur sang berbère que la tribu des I Rholang, mène une vie fort sauvage et désolée par ses brigandages les diverses contrées situées au nord des Haoussa et de Bornou.

La famille des Kel Ferouan (établie à l'est de Tin Tarh Ode, dans la belle plaine d'I Ferouan), semble avoir prédominé autrefois sur les I Rholang. Comme signe de la supériorité de race des Kel Ferouan sur les autres tribus, il subsiste encore cette coutume, que lorsque le sultan d'Agades s'absente de la ville pour longtemps, ses fonctions sont exercées par le chef des Kel Ferouan.

La tribu des Kel Owi, qui se partage ainsi en un grand nombre de branches, forme encore une plus vaste communauté avec les Kel Gheress, les Itessan, ou plutôt I Ti San, et quelques autres tribus moins considérables. L'autorité sur cette grande association appartient à l'*amanokal* ou sultan d'Agades. Les Kel Gheress et les I Ti San habitaient jadis paisiblement le même territoire que les Kel Owi, et vivaient dans les prairies fertiles et en partie magnifiques, situées au pied des montagnes de Baghsen. Il y a vingt ou trente ans, l'une et l'autre tribu furent chassées de leurs établissements par les Kel Owi, et allèrent demeurer à l'ouest et au sud-ouest d'Agades. Depuis cette époque elles se trouvent avec les Kel Owi, tantôt en rapports de bonne

amitié, tantôt en état d'hostilité. C'est ainsi que trois ans après mon séjour à Aïr, en 1854, éclata entre ces tribus une guerre sanglante et terrible, guerre qui semble avoir épuisé leurs forces réciproques et où périrent plusieurs personnages de mes connaissances, entre autres Hamma, le gendre d'Annour.

Les Kel Gheress et les I Ti San, réunis, égalent les Kel Owi en puissance, quoiqu'ils soient moins nombreux. Beaucoup plus belliqueux que ces derniers, ils possèdent beaucoup de chevaux, de sorte que leurs forces consistent principalement en cavalerie parfaitement équipée. Les Kel Owi, par contre, n'ont guère de chevaux et ne peuvent se servir que de chameaux. Or, dans le combat, le cavalier a d'immenses avantages sur le guerrier qui n'a que cet animal pour monture.

Les Kel Owi peuvent réunir dix mille hommes montés et armés, non compris les esclaves; mais la diversité d'intérêts créée par le nombre de leurs subdivisions, dissémine tellement leurs forces, qu'ils font rarement cause commune, comme dans leur expédition contre les Ouelad Sliman. Ceux-ci n'en épuisèrent pas moins leurs ennemis en leur prenant tous leurs chameaux, au nombre de cinquante mille, et en s'emparant des lacs salés de Bilma, la richesse et la seule ressource de la tribu. Quiconque vit quelque peu de temps dans le pays, doit remarquer que la population n'y pourrait être aussi nombreuse, si le commerce du sel de Bilma ne permettait aux habitants de se procurer avantageusement par voie d'échange, des marchandises chez les Haoussa; car ce ne sont pas seulement des étoffes qu'ils vont chercher chez ces derniers, mais même des vivres. Un grand nombre de vallées pourraient y produire bien davan-

tage, si elles étaient convenablement cultivées. Le commerce du sel, en ce qui concerne les habitants d'Asben, ne paraît pas remonter à une époque très éloignée. Il est plutôt vraisemblable qu'il ne s'exerce dans cette localité que depuis un siècle, c'est à dire depuis le temps de la conquête du pays par les Kel Owi; car il est évident qu'aussi longtemps que les Teda, ou plutôt Tebou, furent une nation puissante, ils n'auraient pas permis à des étrangers de tirer profit d'un aussi riche produit naturel de leur sol. Ce qu'Edrissi raconte du trafic de l'alun dans la vallée de Kaouar, se rapporte indubitablement au commerce du sel.

CHAPITRE VI.

EXCURSION A AGADES.

Je profitai du loisir que me donnait notre séjour plus ou moins long à Tintelloust, pour faire une excursion à Agades, désirant en même temps relever un peu le moral de notre troupe, ébranlé par tant de malheurs. Quoique je ne connusse pas encore, à cette époque, l'importance de cette ville, j'avais depuis longtemps formé le projet d'aller la visiter, car que peut-il y avoir de plus attrayant que de rencontrer au milieu des hordes sauvages et barbares, entre les limites du désert et les fertiles contrées de l'Afrique centrale, une ville considérable, dont l'importance doit avoir égalé autrefois celle de Tunis? C'est dans cette situation qu'Agades fut fondée il y a quatre cents ans et qu'elle s'est conservée comme un centre de paisibles relations commerciales entre des nations du caractère le plus différent entre elles. En réalité, c'est comme par un hasard que cette ville n'a jamais éveillé chez les Européens un intérêt aussi vif et

aussi romantique que Tombouctou, sa jumelle. Tandis que cette dernière était dans toute sa splendeur, Agades, depuis longtemps le grand marché de l'or pour l'Afrique septentrionale, était à peine connue de nom en Europe; Tombouctou, par contre, favorisée par le voisinage d'un grand fleuve, était célèbre par les quantités de ce précieux métal qu'elle exportait vers le Maroc.

En dépit des nombreux conseils que je reçus de gens, compétents ou non, qui voulaient me détourner d'une entreprise aussi périlleuse, je ne me laissai pas ébranler dans ma résolution. Grâce à des arrangements avec le chef Annour, je parvins à écarter les nombreux obstacles qui entravaient, dès l'abord, la réalisation de mon projet. Le 30 septembre, je fis au chef ma visite d'adieu. Je me munis d'un présent convenable pour lui, ainsi que de ceux que je destinai au sultan d'Agades, afin qu'il eût connaissance de mon désir de les offrir à celui-ci et qu'il y donnât son assentiment. Il fut satisfait du tout et me promit une complète sécurité; il fit également écrire une lettre à Abd El Kader ou Kadiri, le nouveau sultan récemment élu à Agades, lettre dans laquelle il me recommandait chaudement à lui.

Pour ma plus grande sûreté, Hamma, le gendre d'Annour, devait m'accompagner dans mon voyage; toutefois je dus encore le payer à part pour sa peine. Je pris avec moi, en outre, deux domestiques, notre Tunisien Mohammed et l'adroit nègre Bousaou de M. Richardson, le nommé Amankei. Ce dernier nous fut complètement inutile en route; à peine étions-nous partis, qu'il recommença à souffrir du ver de Guinée, et pendant tout le temps, il fut comme paralysé.

Enfin, notre départ fut fixé au 4 octobre. C'était par une belle matinée; l'air salubre et rafraîchissant nous for-

tifiait de corps et d'esprit. Le vieux chef, qui n'avait jamais visité notre camp, sortit du village afin de me voir partir pour ce voyage qui n'était pas sans importance pour lui-même. Il était vêtu avec une recherche particulière et portait sur la tête un châle de la plus pure blancheur, quoique la propreté ne fût pas sa vertu dominante. Il me répéta de nouveau, avec un geste significatif, « que mon salut reposait sur sa tête ; » puis, avec une libéralité qui nous frappa de stupéfaction, il nous donna un bœuf de son maigre troupeau.

Notre petite troupe se composait de six chameaux, de trente-cinq ânes et de deux bœufs. Je devais monter l'un de ces derniers jusqu'à ce que Hamma fût à même de me louer un chameau. L'un des bœufs, doué d'un vif sentiment de la liberté, résista à toutes les tentatives que nous fîmes pour le charger de quelque chose, et finit par s'en retourner à son troupeau. Quant au second, nous pûmes enfin lui mettre sur le dos, tant bien que mal, quelques bagages, puis je dus m'arranger de manière à me jucher moi-même au dessus de tout. La chose était d'autant moins aisée qu'il n'y avait ni selle ni rien de semblable sur quoi je pusse m'asseoir, mais seulement des paquets irréguliers, mal attachés et balançant de côté et d'autre. Toutefois, avec l'espoir de pouvoir maîtriser ma monture, je m'installai de mon mieux et prenant congé de mes amis, je suivis mes noirs compagnons de voyage.

Nous sortîmes bientôt de la vaste vallée de Tintelloust, pour gravir la pente d'un terrain rocailleux d'où nous pûmes contempler le massif groupe de montagnes d'Eghellal. Je m'accoutumai peu à peu à l'instabilité de mon assiette et prenant mon compas, je me mis en devoir de retracer la direction de notre route. Tout à coup, le bagage glissa de

côté sur le dos de mon bœuf; je me penchai un peu du côté opposé pour maintenir l'équilibre et je roulai à terre avec tout l'attirail. J'aurais pu me blesser grièvement en tombant sur ce sol pierreux, mais fort heureusement le choc fut amorti par mon fusil que je portais en bandoulière; je fus même assez heureux pour ne pas briser mon compas dans ma chute.

Je me relevai bien vite, mais j'aimai mieux continuer la route à pied, que de remonter sur mon bœuf. Nous arrivâmes ainsi dans la vallée Eghelloua, où nous fîmes halte auprès des puits qu'elle renferme. A partir de cet endroit, je me mis en croupe de Hamma sur le maigre dos de son chamœau, me tenant à la selle. Ce siège déjà peu commode me devint insupportable, car tandis que le canon du fusil de mon ami me menaçait sans cesse, l'énorme bouclier de peau d'antilope suspendu à la selle, me battait constamment la jambe.

Je fus donc heureux d'arriver au petit village de Tigger Ere Sa, situé au bord d'une vallée richement ornée de *talha*. Nous prîmes notre gîte dans un angle de rochers fort pittoresque, entouré de blocs de granit à pic. Hamma loua dans ce village deux chameaux pour mon voyage à Agades, aller et retour.

Le lendemain 5 octobre nous passâmes par un site fort remarquable. Le terrain rocailleux était abondamment coupé de vallées aux détours capricieux, dominées par des groupes de montagnes et des pics isolés. Notre rencontre la plus intéressante de toute cette journée de marche, fut la montagne Tschereka dont nous vîmes la double cime sous des aspects divers. D'abord il nous sembla n'apercevoir qu'un mamelon légèrement fendu au sommet, puis nous vîmes se

dessiner graduellement deux pics d'égale hauteur, séparés du haut en bas, et assis sur une large base. Nous laissâmes à notre droite cette montagne ainsi que la ville d'Assodi, située à proximité. Malheureusement, je ne pus décider Hamma à dévier un peu de notre route pour visiter cette ville dont je ne puis parler, par conséquent, que par ouï-dire.

Assodi était autrefois une ville importante, très fréquentée des marchands; tombée aujourd'hui, elle ne renferme plus qu'un petit nombre d'habitants. Les ruines, que l'on dit être celles d'un millier de maisons toutes bâties d'argile et de pierre, occupent un assez grand espace; mais aujourd'hui il n'y aurait plus guère d'occupées qu'environ quatre-vingts demeures. D'après le compte de ces dernières, il doit y avoir eu jadis huit ou dix mille habitants à Assodi. Cela est d'autant plus probable, qu'il s'y trouvait autrefois sept *tamisghida* ou mosquées, dont la plus grande était ornée de colonnes. La ville semble n'avoir jamais été entourée de murs et être déchuë depuis que les Kel Owi l'ont prise aux Kel Gheress. Depuis lors la population s'est dispersée et se tient en divers petits groupes de huttes, dans le voisinage. Le marché d'Assodi n'est cependant pas sans importance. L'habitation du chef Astafidet, qui y réside, est située, dit-on, sur une petite éminence dans la partie occidentale de la ville, et entourée d'une vingtaine de cabanes. Il n'y a pas de puits à Assodi et toute l'eau doit y venir du dehors.

Tandis que je m'entretenais de cette localité avec mes compagnons, nous vîmes se dérouler devant nous un beau point de vue de la chaîne de montagnes du Boundaï qui se reliait aux éminences voisines et au mont Eghellal. Nous atteignîmes ensuite la magnifique vallée Tschisolén, où

nous nous reposâmes sous un énorme *talha* pendant les heures les plus chaudes du jour. Après nous y être pourvus d'une bonne provision d'eau, nous continuâmes notre route en foulant de nouveau un sol rocailleux où croissaient abondamment des herbes dans tous les interstices des pierres ; à droite s'élevait une masse abrupte de cônes et de pics, à gauche, notre route était dominée par la forme vaste et majestueuse de la montagne Eghellal. Vers le soir nous eûmes l'agréable spectacle d'un troupeau de bœufs bien nourris revenant du pâturage et regagnant leurs étables au village d'Eghellal, situé au pied de la montagne du même nom ; c'étaient de belles et vigoureuses bêtes de moyenne taille, ayant toutes une bosse et le poil d'un brun foncé luisant.

Nous nous arrêtâmes à six heures du soir dans la vallée d'Eghellal, à quelque distance du puits. Nous y reçûmes la visite du fils de Tetima, sœur aînée d'Annour, et par conséquent, comme nous l'avons vu, l'héritier présomptif du vieux chef ; il venait de sa résidence de Tafidet, dépendante de Hadj Abdoua. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, à la physionomie intelligente et agréable. Je m'entretins avec lui de la différence qui existait entre l'Égypte, qu'il avait visitée en revenant de son pèlerinage, et son propre pays. Sans connaître les avantages de la demi-civilisation de l'Égypte, il avait fort bien remarqué, dans cette dernière contrée, le paupérisme inhérent à toute grande agglomération d'individus et il me disait, avec un certain orgueil, qu'à Aïr, peu de gens vivaient aussi misérablement qu'une partie considérable de la population du Caire.

Nous remettant en marche le 6 octobre de grand matin, nous atteignîmes bientôt une plaine ouverte. A notre droite

s'élevait, longue et isolée, la montagne Agata, au pied occidental de laquelle est situé le village du même nom. La fertilité du sol semblait s'accroître considérablement en cet endroit; la végétation s'y montrait plus fraîche et plus abondante; les *mimosa* et les *Capparis* y croissaient en abondance. Un peu plus à l'ouest, au pied du mont Adjouri, s'étendait même un bois touffu de dattiers portant des fruits d'un goût exquis.

De là, nous descendîmes dans le lit large et sinueux d'un torrent intermittent qui descendait de la montagne, et nous pûmes embrasser, d'un coup d'œil, la forme curieuse du mont Belassega. A cet endroit, la plaine se rétrécissait; traversant un col de la montagne, nous vîmes se dérouler à nos pieds un spectacle des plus pittoresques. A droite s'élevait l'imposante et superbe masse des monts Abila ou Bila; entre le pied de ces montagnes et les hauteurs escarpées dont nous parcourions les embranchements, s'ouvrait une large vallée s'étendant presque exactement de l'orient à l'occident. Au bas du versant oriental serpentait un étroit vallon, orné d'arbres nombreux dont l'épais feuillage, d'un vert tendre, offrait un contraste saisissant avec les sombres masses des rochers environnants.

Pendant les heures brûlantes du midi, nous prîmes un peu de repos dans le lit d'un torrent où il restait encore au fond une minime, mais précieuse quantité d'eau. Le soir, nous fîmes encore une courte étape, et nous allâmes prendre gîte dans la plaine de Tiggeda qui s'étend auprès du versant occidental du mont Bila. Cette vallée était assurément la plus belle que j'eusse vue jusqu'alors dans ces contrées. Le large lit sablonneux du torrent était encadré d'une fraîche verdure comparable au plus beau gazon d'Europe,

et la végétation abondante et touffue des nombreux *mimosa*, des *taborak* (*Balanites Ægyptiacus*) des *Capparis* formait un épais berceau de feuillage, tandis que les espaces libres du sol étaient couverts de *tounfafa* (*Asclepias Gigantea*) et d'autres arbustes. A une grande élévation au dessus de ces ondoyantes masses de verdure, se dressaient les superbes cimes qui couronnaient la chaîne massive de montagnes voisines, brillamment éclairées des rayons du soleil couchant. C'était un spectacle enchanteur et bien propre à exciter notre enthousiasme. La vallée n'est pas toujours aussi déserte que nous la vîmes cette fois; lorsque nous y revîmes, en retournant, il s'y trouvait campées des hordes des Kel N Neggarou avec leurs troupeaux de bœufs et de moutons.

Le 7 octobre, nous profitâmes de la fraîcheur du matin pour commencer une étape des plus intéressantes. Nous suivîmes d'abord les détours de la vallée de Tiggeda. De nombreuses bandes de pigeons y prenaient leurs gracieux ébats et nous vîmes une svelte antilope isolée traverser brusquement le taillis. Après avoir franchi une légère élévation de terrain, nous entrâmes dans la vallée Erasar N Assada, plus pittoresque encore que celle que nous avions vue la veille. A l'ouest, l'horizon n'était borné que par des rochers de peu d'élévation; à l'est, au contraire, se dressaient les masses imposantes du majestueux Doghem. La végétation prenait en ces lieux une surabondance de développement réellement tropicale. Le palmier d'Égypte (*Cucifera Thebaïca*) que je n'avais plus rencontré depuis Seloufiet, y était extrêmement commun, mais il y croissait à l'état sauvage. Je remarquai également de nombreuses espèces d'accacias toutes des plus belles; autour de leurs troncs et de leurs

branches s'enroulaient, en mille circonvolutions capricieuses, une multitude de plantes grimpantes. Toute cette verdure formait un fourré tellement épais que nos chameaux avaient beaucoup de peine à s'y frayer un chemin. A tout instant nous étions obligés de nous baisser pour ne pas être arrachés de notre selle ; en effet, mon domestique Mohammed, pris par le turban étroitement enserré autour de sa tête, resta suspendu dans les lianes, tandis que son chameau continuait son chemin.

Cette fois, nous rencontrâmes des voyageurs ; d'abord deux musiciens de singulière mine, accoutrés d'une chemise bleue très étroite et la tête couverte d'un petit chapeau de paille noire. Chacun d'eux portait un grand tambour ou timbale qui leur avait servi à divertir les hôtes d'une noce au village voisin. Peu après, nous rencontrâmes une grande caravane composée d'une soixantaine d'esclaves et de quarante chameaux. Les malheureux noirs, égayés par le caractère pittoresque du paysage, chantaient une joyeuse chanson sur une mélodie sauvage de leur pays, comme si la vue de la nature si fraîche et si sereine leur eût fait oublier leurs douleurs. En tête de la caravane marchaient deux des chameliers avec lesquels nous étions venus de Moursouk. Ils avaient probablement placé l'argent qu'ils avaient reçu de la mission britannique, dans le hideux commerce dont l'abolition est le désir le plus ardent du gouvernement anglais.

En sortant de cet épais fourré, nous eûmes une première vue du sommet majestueux du Doghem. Un étroit défilé coupant, à gauche, l'abrupte muraille du roc, conduisait au village Assada. Nous commençâmes à gravir ce passage, au point culminant duquel nous vîmes se dresser à

notre gauche et dans toute son immensité la forme puissante et large du Doghem. Cette imposante montagne fit sur moi une profonde impression ; je ne pus m'empêcher de la considérer comme la plus haute de la contrée d'Aïr, quoique le vieux chef Annour eût prétendu, comme je l'ai dit plus haut, que le Timge était plus élevé. Le Doghem paraît être formé de basalte ainsi que le groupe entier du Baghsen. Nous ne pûmes explorer ni l'une ni l'autre de ces montagnes.

De là nous descendîmes dans la pierreuse plaine Erarar N Dendemou. Elle est tellement couverte de petits *talha*, que le voyageur est à chaque instant obligé de se garer des épines. Le long de l'étroit sentier que nous suivions, le sol portait de nombreuses empreintes de pas de lion. Le lion abonde sur ce plateau de montagnes, et tandis qu'on l'a souvent appelé par licence poétique, « le roi du désert, » je puis cette fois avec vérité le désigner comme le roi de ces sauvages régions ; il aime surtout les contrées qui, comme celle d'Asben, nourrissent par l'abondance des eaux et de la végétation une grande quantité d'animaux, et qui, étant peu peuplées, leur offrent des retraites sûres dans les défilés des montagnes. Cependant le lion ne paraît pas y être fort dangereux. D'après ce qu'assurent les indigènes, il n'a, dans toute la zone limitrophe, point de crinière, ou n'en a du moins qu'une fort courte ; sous ce rapport, il se rapproche du lion de Gouserat.

Cependant le temps était devenu très lourd et un peu avant midi, il se déchaîna un ouragan qui dura environ une demi-heure ; ce fut le dernier de la saison des pluies. La suite de notre marche en fut rendue un peu incommode ; le sol était couvert d'eau à une certaine hauteur, et les ravins desséchés

s'étaient subitement transformés en torrents impétueux. Nous traversâmes ainsi l'abrupte et sombre vallée de Ta Rhist; elle était entièrement couverte de fragments de basalte de la grosseur d'une tête d'enfant, et entourée d'éminences de rochers d'un aspect désolé. Tout y indiquait les traces d'une violente commotion de la nature.

Au milieu de ce désert effrayant et sauvage, se trouve un oratoire remarquable, celui du célèbre et vénéré Makam E'Scheich Ben Abd El Kerim. Aucun voyageur musulman venant du nord, ne manque d'y aller faire ses dévotions; car cet oratoire fut fondé par le fameux Mohammed Ben Abd El Kerim Ben Marhili, qui transplanta l'islamisme dans les régions centrales du Soudan et étendit jusqu'à ces lieux la lutte formidable qui, de pays en pays, sembla devoir envahir même les contrées situées au delà de l'équateur. El Marhili, qui mourut en l'an 1555 de notre ère ou 940 de l'hégire, vivait à l'époque où commençait à décliner en gloire et en puissance le vaste royaume Sonrhaï qui s'était élevé si haut sous l'énergique gouvernement de Senni Ali et de Mohammed El Hadj Askia. Victime d'une injustice de la part d'Askia Ismaïl, Abd El Kerim se tourna vers la contrée qui avait la première résisté avec succès à la puissance d'Assaki ou Askia, et qui promettait d'acquérir un nouvel éclat, par l'élément fécond d'une réforme religieuse. Inspiré de ces grandes idées, l'apôtre de la Nigritie centrale se rendit à Katsena; étant en chemin, il fonda en cet endroit un lieu de prière, en souvenir de la route par laquelle le dogme d'une divinité unique, venant des contrées lointaines de l'Orient, avait pénétré dans le pays des noirs. Actuellement l'enceinte sacrée du *msid* ou *messalla*, n'est plus indiquée que par des pierres régulièrement rangées autour d'un

espace de soixante-dix pieds de long sur quinze de large; le *mamber* ou la niche destinée à la prière, est ornée d'un petit *talha*.

Nous quittâmes enfin ce terrain de roc, rude et désolé, pour entrer dans la partie supérieure de la célèbre vallée Anderas. Redoutant l'humidité de la plaine, nous nous campâmes sur le versant de la montagne. A notre retour, je vis dans cette fertile vallée un barbare exemple de la manière de labourer; trois esclaves attelés à une espèce de charrue, étaient, comme des bêtes de somme, excités au travail par leur maître. Ce lieu est probablement le plus méridional du centre de l'Afrique où la charrue soit employée; car dans tout le Soudan, la houe (*fertana*) est le seul instrument dont on se serve pour le défrichement du sol.

Le temps orageux et la pluie étaient passés, et le lendemain matin, 8 octobre, le ciel était beau et serein. La vallée, fermée des deux côtés de murailles de roc très escarpées, abondamment ornée d'arbres et d'arbustes, et renfermant encore un magnifique bois de palmiers flabelliformes, étalait aux limpides clartés du matin toute sa splendeur. Cette fertile vallée produisait aussi, outre le froment et le blé noir, du vin, des dattes et des légumes.

Mais bientôt nous quittâmes de nouveau cette étroite bande de terrain cultivé et nous gravâmes la pente de rochers qui se trouvait à notre droite, dominée par quelques éminences isolées. Plus avant nous trouvâmes le sol recouvert d'une mince couche de natron que des indigènes s'occupaient de recueillir. Cependant il n'est pas de bonne qualité et n'est nullement comparable à celui de Mounio ou des rives du lac Tsad. Ce minéral, qui constitue une branche importante du commerce du Soudan central, se trouve en

plusieurs endroits sur la limite qui sépare le désert des districts fertiles de ce dernier pays. Dans le Saberma (l'une des provinces du riche Gando, situé sur le Niger,) se trouve également un district renommé pour le natron; dans le Soudan occidental au contraire, et notamment à Tombouctou, ce produit est presque entièrement inconnu.

Le terrain redevint fertile dans la vallée Boudde, où nous arrivâmes ensuite. Cette vallée, qui serpente longuement à travers les rochers, dans la direction du S.-S.-O. ou N.-N.-E., renfermait une série ininterrompue d'étroits bouquets de bois, composés de palmiers, d'*abisga* et de *talha*. A midi nous traversâmes le lit sablonneux et à peu près desséché d'un cours d'eau qui coule, comme un filet, entre des coteaux couverts d'une riche végétation; nous nous reposâmes ensuite à un endroit où les *mimosa*, développés d'une manière extraordinaire et étroitement entrelacés de plantes grimpantes, formaient un massif presque impénétrable. C'est dans cette vallée de Boudde que j'appris à connaître les désagréables qualités du *karengia* (*Pennisetum Distichum*). Les capsules de cette plante, hérissées et armées de picots, obligent le voyageur dans l'Afrique centrale, à des précautions continuelles et insupportables. Pareilles à des glouterons, elles s'attachent aux vêtements et aux doigts, où leurs petites épines restent plantées, de sorte qu'il faut toujours être muni d'une petite pince pour les en extraire, car si on les y laisse, elles produisent une légère suppuration. Cette plante a cependant aussi son utilité; elle sert d'aliment aux chevaux et aux bêtes à cornes; la semence du *karengia*, que l'on appelle *ousak*, offre à l'homme une nourriture peu substantielle, à la vérité, mais d'un goût assez agréable; on s'en sert encore pour la préparation

d'une boisson qui, par son action rafraîchissante, ressemble un peu au *foura* ou à l'eau de millet.

Immédiatement à côté de notre lieu de station, se trouvait un cimetière des *imrhad* qui habitent à une petite distance vers l'est le petit village de Taouar Noueïdjoud. D'autres peuplades de même race occupent quelques autres villages situés au delà. En général les fertiles vallées qui entourent Agades sont habitées par un grand nombre d'*imrhad* qui se séparent en une foule de branches.

Le 9 octobre, nous continuâmes notre route, d'abord sur un terrain rugueux, jusqu'à ce que nous eussions de nouveau atteint une veine de fécondité dans cette masse de rochers arides; c'était la vallée Tefarrakad; la végétation y est plus étendue par la multiplicité des embranchements qu'offrent les sources. Plus loin vers l'est se trouvent plusieurs autres vallées qui, sous le rapport de la richesse et de la fécondité, ne le cèdent en rien à celle de Tefarrakad.

Après avoir fait trois milles de chemin nous arrivâmes dans une autre plaine fort belle, celle de Borh El. Celle-ci présente un intérêt tout particulier; car à notre retour j'y vis un exemplaire grand et fort remarquable d'une espèce de *Ficus*, nommé *baoure* en Haoussa. C'était un arbre d'un vaste pourtour, garni de larges feuilles charnues d'un vert magnifique. A huit pieds au dessus du sol, il ne mesurait pas moins de vingt-six pieds de circonférence et sa hauteur jusqu'à la couronne s'étendant au loin, était d'au moins quatre-vingts pieds. Aussi loin que portent mes souvenirs, je n'ai point vu dans le Soudan de *baoure* plus grand; celui-ci était d'autant plus remarquable qu'il me parut être seul de son espèce dans cette région; du moins nous n'en vîmes aucun autre pendant notre trajet à travers le territoire

d'Asben. C'est également en ces lieux que j'entendis pour la première fois le cri bruyant de la pintade (*Numida Ptilorhyncha*); néanmoins je ne vis aucun de ces oiseaux sortir du fourré.

Dans toute l'étendue de la plaine, qui comprenait environ un demi mille, la végétation formait un massif ininterrompu dont la sauvage exubérance présentait le tableau le plus pittoresque. Plus loin, le taillis disparaissait et le sol se couvrait d'une sorte de melons sauvages, et une grande quantité de *tounfafa* (*Asclepias Gigantea*) témoignaient de la fertilité du sol. Nous rencontrâmes encore un petit champ de sarrasin, tandis que, partout aux alentours, se faisaient remarquer des traces d'une ancienne culture. Ces vallées ont dû offrir jadis un aspect bien différent de celui qu'elles présentent actuellement. Aujourd'hui elles ont été cédées aux diverses tribus des *imrhad*, sous la condition que ceux-ci payeraient un tribut à leurs maîtres. Mais depuis que la puissance du chef suprême résidant à Agades, n'est plus qu'illusoire et que les *imrhad* ont cessé de craindre celle de son *kaïd* ou lieutenant, ils ont préféré le vol et le brigandage à la culture, et ces belles vallées sont ainsi tombées dans l'état du plus complet abandon.

Nous nous arrêtâmes de bonne heure dans l'après midi, mais nous manquions d'eau dans notre lieu de campement. Pour ce motif, nous nous remîmes en route le lendemain 10 octobre, de grand matin et après un trajet d'un peu plus de trois milles, en gravissant une pente douce, nous atteignîmes le sommet du plateau de rochers sur lequel est bâtie la ville d'Agades. L'aspect de ce plateau n'est pas uniformément désolé : çà et là se montrent des bas-fonds où croissent des herbes et des *mimosa*. Notre route devenait de plus

en plus animée aux approches de la ville, et bientôt mes compagnons me montrèrent, avec un certain orgueil national, le haut Messalladje, la merveille d'Agades, qui apparaissait dans le lointain.

Cependant nous ne devions pas entrer immédiatement dans cette ville remarquable. A mon grand étonnement, mes compagnons se mirent en devoir de s'installer, à sept heures et demie du matin, dans un des plis de terrain dont je viens de parler. J'appris alors que nous devions, en vertu d'une ancienne coutume, rester en cet endroit jusqu'au coucher du soleil, pour ne pénétrer dans la ville qu'à la nuit. Nous y reçûmes la visite de deux cavaliers venus d'Agades, le fils du *kadhi* et son suivant. Ils avaient un aspect chevaleresque et me paraissaient d'autant plus intéressants que je n'avais vu encore aucun cavalier dans cette contrée. Le fils du *kadhi*, bel homme très svelte, était vêtu d'une tunique et de culottes de soie et coton; outre l'épée et le poignard, il portait encore une lance de fer mais point de bouclier; ses étriers étaient de cuivre et ressemblaient beaucoup, par la forme, à ceux dont on se sert en Europe; les ornements du harnais étaient également en cuivre. Sa selle ressemblait à l'ancienne selle arabe, qui diffère peu de l'anglaise.

Pendant notre halte, j'achetai de Hamma, sur son conseil, une tunique noire du Soudan, pour me conformer davantage à la mode indigène. Je la mis au dessus d'une autre tunique ou chemise blanche fort ample, et je couvris le tout d'un burnous également blanc. Enfin, au moment où le soleil descendait à l'horizon, nous apprîmes que les Kel Gheress et les I Ti San, qui étaient venus en grand nombre à Agades, étaient retournés dans leur campement, à quelque

distance de la ville. Nous partîmes et bientôt nous atteignîmes celle-ci. Nous traversâmes un quartier ruiné et à demi abandonné, pour arriver à la maison d'Annour, qui devait nous servir de demeure pendant notre séjour à Agades. Après m'être un peu arrangé, et avoir étendu des nattes et des tapis sur le sol, je me livrai au sommeil, rêvant de la nouvelle zone terrestre où je venais d'entrer.

Je restai environ trois semaines, du 10 au 30 octobre, à Agades. Avant de raconter les événements quotidiens du séjour que j'y fis, il convient que je donne au lecteur un aperçu historique qui lui fasse connaître quelque peu la ville. Les sources arides auxquelles je suis forcé de puiser ne me permettront que d'esquisser à grands traits le passé de cette capitale si remarquable.

D'abord je rappellerai, comme on l'a fait avant moi, la supposition peu rationnelle d'après laquelle, avant que n'eussent paru les excellentes *Recherches*, de Cooley, sur les *pays nègres des Arabes*, Agades était confondue avec Aoudaghost. Cette hypothèse n'a d'autre fondement qu'une prétendue similitude de noms. Aoudaghost est déjà citée en l'an 1000 de notre ère, ou 350 de l'hégire, et l'on doit en chercher l'emplacement, d'après les renseignements relatifs à l'histoire du Sonrhäï, vers les contrées lointaines de l'ouest, dans le voisinage de Tedjigdja et de Kasr El Barka, au pays de Taganet.

Agades, au contraire, est décrite en 1526 par Léon l'Africain, comme une ville nouvelle. Cela concorde parfaitement avec le témoignage de Marmol dans sa *Description de l'Africa* qui dit qu'Agades fut fondée cent soixante ans avant l'époque où il écrivait, c'est à dire en 1460. Il est seulement étonnant qu'aucun de ces deux écrivains ne nous dise qui la créa.

Mais nous savons maintenant que Hadj Mahommed Askia, le puissant chef du vaste royaume de Sonrhaï, qui s'empara d'Agades en l'an 1515 de notre ère, ou 921 de l'hégire, en chassa les cinq tribus berbères qui y étaient depuis longtemps établies. D'après cela, il paraît plus que probable que ce furent ces tribus qui fondèrent la ville, sans doute afin d'en faire un magasin ou un entrepôt assuré pour leur commerce avec les pays nègres. La fondation d'un établissement aussi considérable à l'extrémité du désert, prouve suffisamment que ces tribus jouissaient, à cette époque, d'une immense influence dans ces contrées ; d'après le rapport du sultan Bello, il paraît certain qu'elles conquièrent tout le pays d'Aïr, et même, en l'absence de cette assertion, on pourrait affirmer qu'ils devaient être les maîtres de la contrée avant de pouvoir s'engager dans une semblable entreprise.

Les cinq tribus auxquelles nous avons attribué la fondation d'Agades, étaient, d'après tous les renseignements que les informations les plus minutieuses me firent obtenir sur les lieux, celles des Gourara de Taouat, des Tafimata, les deux subdivisions berbères des Beni Wasit et des Tesko, demeurant à Ghadames, la tribu autrefois nombreuse et puissante des Masrata et enfin celle d'Aoudjila. Ces populations étaient donc issues de cinq contrées différentes, séparées les unes des autres par des régions immenses, et il est tout à fait évident qu'elles se seront réunies à une aussi grande distance de leurs contrées natales et à l'extrémité du désert, pour y fonder une colonie importante. Ce seul fait que les noms de toutes ces tribus et de leurs divisions sont encore attachés à certaines parties de la ville, ne laisse aucun doute sur la vérité de cette conjecture.

Comme je l'ai déjà dit, les cinq tribus furent chassées

d'Agades par Hadj Mohammed Askia, en 1515. Par malheur, nous ne possédons aucun renseignement sur la manière dont le puissant chef du Sonrhaï s'empara de la ville. La tradition rapporte seulement qu'un nombre considérable de Berbères quittèrent Agades avec 500 *djachfa*. La *djachfa* est une sorte de cage servant à transporter les femmes, que l'on fixait sur le dos des chameaux et que possédaient seuls, d'habitude, les Arabes ou les Berbères aisés. Il est donc à présumer que le nombre des premiers habitants, qui abandonnèrent la ville devant le bras victorieux du conquérant, était considérable. Je ne puis cependant préciser dans quelles circonstances s'opéra leur départ. Tentèrent-ils de se frayer un passage à travers l'armée ennemie, ou se fièrent-ils à la promesse fallacieuse d'une retraite assurée? Toujours est-il que, d'après la tradition, ils furent tous massacrés.

Il est extrêmement probable ensuite, que ce grand conquérant, après avoir chassé les anciens indigènes, fonda un nouvel établissement de ses propres tribus dans cette localité si importante; cette circonstance expliquerait le fait apparemment singulier, que la langue généralement en usage à Agades (la langue Emghedesi) est un dialecte de celle du Sonrhaï et est identique à celle de Tombouctou. Quiconque étudie avec attention le caractère de la population actuelle, ne peut douter un instant qu'une fraction considérable des populations berbères antérieures, probablement les classes pauvres, ne soit restée dans la ville et ne se soit, par la suite des temps, confondue avec les colons Sonrhaï. Car, abstraction faite de la langue, qui est fortement mélangée de mots berbères, il est impossible de méconnaître qu'il y a encore aujourd'hui dans la population d'Agades beaucoup de sang berbère, fait qui se manifeste

مخافة الجفاف

plus clairement encore chez les femmes que chez les hommes. Le type Sonrhäi est sans nul doute très varié, mais il semble avoir pour traits caractéristiques la taille un peu au dessus de la moyenne, une structure musculaire assez médiocre, des narines généralement fort dilatées, le front haut, les lèvres épaisses, et le teint d'un noir léger. Ce cachet se retrouve partout parmi les habitants nègres d'Agades, notamment chez les hommes, mais il s'unit, pour la plupart du temps, à une taille plus haute et plus svelte, ce que je n'ai jamais remarqué chez les individus de pur sang Sonrhäi; les femmes, au contraire, ont presque toujours un type que j'attribue au mélange de sang berbère. On ne remarque pas non plus à Agades ce brillant particulier de la peau, qui caractérise d'une manière évidente les populations Sonrhäi, dans un grand nombre de contrées du Niger moyen.

Il est fort à regretter que Léon l'Africain ne donne aucun renseignement sur la langue usitée, de son temps, à Agades. Ses observations à ce sujet eussent été de la plus grande importance, puisqu'il vivait précisément à l'époque où cette colonie berbère fut transformée en ville nègre. Il est extraordinaire qu'il ne dise pas un mot de l'expédition de Mohammed Askia contre Agades, alors qu'il laisse clairement entendre que celle-ci était une ville nègre, et qu'il rapporte que le roi de cette localité payait déjà alors un tribut au roi de Tombouctou (ou plus exactement de Gao ou Gogo). On peut admettre d'après cela et d'après d'autres assertions encore, que déjà avant l'invasion de Mohammed Askia, il y avait, sinon dans la ville même, du moins dans les environs, une population Sonrhäi. Selon le témoignage de Léon, la ville était alors dans un état florissant, remplie de marchands étrangers, et en possession d'un nombre considé-

nable d'esclaves; il en résulterait également que le roi, bien qu'il payât un tribut de 150,000 ducats à Mohammed Askia, jouissait, du moins de ce côté, d'une grande indépendance; car si, par son origine berbère, il était le jouet des chefs de sa race, il n'en possédait pas moins en propre des forces militaires assez respectables.

Quoiqu'il reste quelque obscurité dans l'ensemble des rapports historiques relatifs à Agades, il est hors de doute que les habitants y parlent un dialecte de la langue Sonrhaï, fortement mêlé d'éléments berbères ou Temaschirht. En outre, on y parle également la langue du Gober ou-Haoussa, qui est celle des affaires dans toute la contrée d'Asben. L'arabe, par contre, semble y avoir eu peu d'influence, ne s'étant introduit dans le langage que pour les mots servant à exprimer les quantités numériques à partir de quatre. Je trouvai encore une preuve évidente de l'intimité des rapports entre Agades et la nation Sonrhaï, dans la circonstance que voici. Les habitants d'Agades désignent les *Imoscharh* ou *Touareg* absolument sous le même nom que celui que Mungo Park apprit, dans la langue Sonrhaï, comme indiquant la subdivision de tribu qui vit près de Tombouctou et sur les rives de l'Issa ou Niger. Ce nom est celui de *Sourgou*; or, les *Sourgou* constituent identiquement la puissante tribu des *Aouelimmiden*, dont j'avais déjà tant entendu parler dans le pays d'Asben, sans avoir pu jusqu'alors en établir exactement le lieu de résidence. Ce nom est le même que leur donnent les Sonrhaï.

* Ce ne sont pas seulement les habitants d'Agades même qui parlent la langue Sonrhaï, mais encore d'autres peuplades voisines, notamment les habitants de Teghidda et la tribu des Ighdalen. Les Ighdalen ou Eghedel forment

une race fort curieuse ; ils sont de sang mêlé berbère et Sonrhaï, et leur type est particulièrement remarquable. Dès les premiers jours de mon arrivée à Agades, lorsque je visitai l'*érarar n stakan*, ou marché aux chameaux, les Ighdalen me frappèrent par l'originalité de leur physionomie. C'étaient des hommes hauts de taille et large de carrure, aux traits grossiers fortement accentués ; ils portaient les cheveux longs, leur couvrant le dos et le visage, au grand effroi des Touareg. Quelque temps après, je reçus la visite d'un jeune homme fort intéressant, de cette tribu. Il avait la figure ronde et pleine, les traits agréables et fort réguliers ; les yeux noirs, beaux et pleins de vivacité, le teint olivâtre, à peine plus foncé que celui d'un Italien. Sa chevelure était noire, mais ne pendait pas librement, comme chez ses compatriotes ; longue d'environ quatre pouces, elle était, au contraire, hérissée et découpée en rond autour des oreilles, comme en forme de brosse. Ce jeune homme, doué d'un caractère entreprenant, était allé plusieurs fois à Sokoto.

D'après ce que j'ai pu constater, les Ighdalen sont un dernier et faible débris de l'ancienne et célèbre tribu de Ghedala, quoique le nom paraisse être assez différent, au premier aspect. Le caractère tout particulier des Senhadja, auxquels appartenaient les Ghedala, força les meilleurs écrivains arabes de les séparer de la souche commune des Masigh pour les rattacher directement à la tribu des Himyariti.

Les Ighdalen habitent principalement Ingal, Teghidda et les environs. Ingal est une petite ville située à quatre journées d'Agades, sur la route de Sokoto. Teghidda est à trois journées d'Ingal et à cinq journées O.-S.-O. d'Agades. Cette dernière localité offre un haut intérêt, comme étant, sans

aucun doute, celle désignée sous le même nom, par Ebn Chaldoun et Ebn Batouta comme une petite ville agréable, construite en pierres rouges, située à l'est de Gogo, sur la route de l'Égypte, et se trouvant en union intime et en relations amicales avec les oasis septentrionales de Msab et de Ouarghela. Teghidda, qui était régie antérieurement par un chef berbère portant le titre de sultan, fut soumise pendant un certain temps à Gogo ou plutôt au royaume de Melle qui comprenait également, à la fin du quatorzième siècle, le territoire du Sonrhāï; l'usage qui s'y fait également de la langue Sonrhāï, permet de faire remonter son origine à une colonisation, soit sous le règne de cet Askia, soit à une époque précédente. En tout cas, il n'est pas douteux que Moham-med Askia, lorsqu'il s'empara d'Agades, ne prit également Teghidda qui se trouvait sur sa route. Au temps d'Ebn Batouta, Teghidda, ou Te Kadda, était renommée pour ses mines de cuivre, dont les produits étaient exportés jusqu'aux pays de Gober et de Bornou; aujourd'hui, au contraire, pour autant que j'ai pu m'en renseigner, il ne reste aucune trace de l'existence de ces mines; toutefois je constatai que les étriers et une grande partie du harnachement des chevaux étaient de cuivre. Par contre, on récolte aussi bien à Teghidda qu'à Ingal, d'excellent sel de couleur rouge (*dja n ghischeri*), qui surpasse de beaucoup en qualité celui de Bilma.

Il est vraisemblable que la colonie berbère primitive fut établie à Agades dans le but arrêté d'en faire un entrepôt commercial pour les transactions entre Gogo, la florissante capitale du royaume de Sonrhāï et l'Égypte, d'un côté, et le Taouat, de l'autre. L'or était le principal article de Gogo, et ce précieux métal constituait aussi la marchandise de

prédilection des anciens négociants d'Agades. En effet, Agades avait pour l'or un poids particulier, le *mithkal*, qui sert encore, aujourd'hui que la place est déchuë de son importance commerciale et qu'il ne vient plus un grain d'or sur le marché, comme unité dans toute estimation de prix. Le *mithkal* d'Agades diffère du poids de même nom en usage à Tombouctou ; le premier équivaut aux deux cinquièmes d'un écu d'Espagne, et le second à un écu et un tiers. Pour le commerce de gros, l'on a un poids de plus grande dimension, appelé *karroue* ; le petit *karroue* vaut trente trois *mithkal* et demi, ou deux *rottl* et un sixième ; le grand *karroue* vaut cent *mithkal* ou six *rottl* et demi.

L'importance du commerce et l'ancienne splendeur d'Agades sont clairement prouvées par cette circonstance, que j'ai déjà citée, que le roi de cette localité était à même de payer à celui de Sonrhaï, son suzerain, un tribut de 150,000 ducats, somme énorme pour le pays. Lorsque Gogo descendit, en l'an 1591 de l'ère vulgaire, au rang d'une ville de province du Maroc et porta tout son or au puissant souverain de cet empire, Agades perdit aussi sa vie active et sa prospérité. En 1770, Gogo fut conquise par la tribu Touareg des Aouelimmiden ; il est probable que c'est à la suite de cette conquête qu'Agades déchet complètement, privée désormais de ses meilleures ressources commerciales, et qu'elle se trouva réduite à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

La situation actuelle du souverain d'Agades ne peut être mieux définie que par les mots dont Léon se servait pour la dépeindre, de son temps : « Allevolte scacciano il re e pongono qualche suo parente in luogo di lui, nè usano ammazzar alcuno e quel che più contenta gli abitatori del deserto è

fatto re in Agadez. » Le sultan d'Agades est élu par les tribus Touareg du pays, mais il n'appartient plus à la race berbère, et doit être issu d'une famille du Scherif Adel qui habite, non pas à Agades, ni même dans le pays d'Aïr, mais dans celui de Gober. Je ne parvins malheureusement pas à découvrir la cause de cette singularité. Peut-être faut-il l'attribuer à l'influence que l'émir de Sokoto exerce jusqu'à un certain point sur le choix du sultan d'Agades, et qui est incontestable comme j'en acquis moi-même la certitude, lorsque je me trouvais à Sokoto, en avril 1855. A cette époque, la lutte pour l'élection d'un souverain était de nouveau engagée à Agades, et le frère du sultan détrôné vint instamment me supplier d'intercéder auprès de l'émir pour que son frère recouvrât la dignité qu'il avait perdue.

Les tribus qui prennent la principale part aux choix du sultan, sont celles des I Ti San, de Kel Gheress et des Kel Owi. Comme le prince nouvellement élu ne pourrait gagner sa résidence sans l'assentiment des I Ti San et des Kel Gheress, dont la domination s'étend sur la route du Gober, le vieux chef Annour prononce en dernier ressort, sans que les habitants de la ville aient le mot à dire, car ce prince est moins le souverain d'Agades que celui de toutes les tribus Touareg avoisinantes. On peut aisément juger de l'incertitude et des difficultés de sa situation, lorsqu'on considère que toutes ces tribus vivent ordinairement en lutte et en guerre ouverte entre elles. Toutefois, lorsque le sultan est un homme intelligent et énergique, il peut, par son influence, exercer une action salubre dans cette arène où se combattent tant d'intérêts et de passions contradictoires.

Son principal revenu consiste actuellement dans les présents qu'il reçoit à son entrée en fonctions, puis dans le tri-

but d'une peau de bœuf (*koulaba*), de la valeur d'environ un demi écu d'Espagne, que lui paie chaque famille ; il perçoit en outre, un autre tribut plus important, mais moins assuré, qui pèse sur les *imrhad* ; puis encore un impôt de 10 *mithkal*, ou quatre écus d'Espagne par charge de chameau, pour toutes les marchandises allant à Agades, excepté les vivres, qui passent en franchise ; à ces diverses ressources viennent se joindre un minime droit de transit sur le sel venant de Bilma, et enfin les amendes infligées aux voleurs, aux perturbateurs, souvent même à des tribus entières. A ce que l'on m'assura, les habitants d'Agades ne paient aucune redevance au sultan, mais sont, en revanche, astreints au service militaire. Il jouissait, sans aucun doute, autrefois, d'un revenu plus important, le commerce de la ville étant alors beaucoup plus considérable et les *imrhad*, qui avaient à le pourvoir de bétail, de blé, de fruits et de légumes, se trouvant soumis à une obéissance plus absolue ; aujourd'hui toutes ses ressources réunies n'atteignent pas la somme de vingt mille écus.

Comme je l'ai déjà dit plus haut, il avait été choisi, peu de temps avant mon arrivée, un nouveau sultan, Abd El Kadiri, dont l'installation solennelle eut lieu le 16 octobre, pendant mon séjour à Agades. Dès l'après-midi de la veille, dix chefs Kel Gheress firent leur entrée à cheval, et le soir nous apprîmes qu'Astafidet, le chef Kel Owi résidant à Assodi, s'approchait de la ville et arriverait en grande cérémonie le lendemain matin. Cette nouvelle mit en grand émoi mes compagnons, qui se hâtèrent d'approprier leurs habits de fête (*yado*), et Hamma eut à peine le temps de se procurer un nombre suffisant de glands de soie pour en orner son grand bonnet rouge, et donner un air plus impor-

tant à sa singulière petite figure. Le soir, il y eut des chants et des danses (*ourgi* et *wa sa*), dans toute la ville. Les partisans du prétendant Makita ou Imkiten exceptés, chacun s'abandonnait à la joie. Trois chefs I Ti San étaient arrivés pour soutenir les droits de ce dernier, et le sultan se vit obligé de les faire mettre en prison.

Le 16 octobre, de grand matin, Astafidet entra dans la ville, accompagné d'une petite partie de son escorte, laissant le reste au dehors. On le disait accompagné en tout de deux mille hommes, mais il y avait de l'exagération. L'installation (*saraouta*) du nouveau sultan eut lieu immédiatement après; mais comme cette cérémonie se passait dans l'intérieur du palais (*fada*), je dus me contenter de la description que m'en firent mes amis. D'abord on alla chercher Abd El Kadiri dans ses appartements privés, pour le conduire au palais public; là, il fut conduit, précédé des chefs I Ti San et Kel Gheress, vers le *gado*, espèce de divan ou de lit de repos, où il prit place. Ce divan, composé de feuilles de palmier ou de branches d'un autre arbre semblable à l'*angarib*, que l'on emploie dans les contrées voisines du Nil, était couvert de nattes et de tapis qu'y avaient déposés, au préalable, des gens de qualité. Le sultan s'y assit, les pieds posés à terre, puis les élevant jusque sur le *gado*, il se croisa les jambes à la manière orientale; dès ce moment, il était installé dans sa nouvelle dignité. Telle était la simplicité enfantine de la cérémonie à laquelle prennent une part commune ces diverses tribus, à l'inauguration de leur sultan.

La séance d'investiture terminée, toute l'assemblée sortit du palais, en procession solennelle, et se dirigea vers l'antique chapelle du Merabet Sidi Hammada, située hors de la ville, à Tarabere, où le prince et sa suite devaient passer

tout le jour en prière. J'aurais bien voulu contempler de près cet intéressant spectacle, mais je crus imprudent de me mêler à la foule dans une semblable circonstance, et me contentai, par conséquent, de voir la procession du haut de la terrasse de notre maison. Voici quel était l'ordre du cortège : en tête marchait le sultan, accompagné de musiciens et montant un magnifique cheval de la race du Taouat, race d'une célébrité proverbiale parmi les tribus berbères du désert, comme les femmes des Imanang et la richesse de Tunis. Il portait, au dessus d'une chemise du Soudan, en soie et coton de couleurs bariolées, un burnous bleu que je lui avais donné en présent au nom de la reine d'Angleterre. A son côté, pendait un grand sabre courbe, à la garde dorée. A sa gauche, chevauchait Mohammed Boro, l'ancien ministre, et à sa droite, Aschou, le ministre actuel. Venaient ensuite les *fadaoua n serki*, ou adjudants du sultan. A ceux-ci succédaient, réunis, les chefs I Ti San et Kel Gheress, tous à cheval et en grand costume, armés de l'épée, du poignard, d'une longue lance et d'un immense bouclier, puis suivait la longue file des Kel Owi, montés sur des chameaux de selle et précédés de leur sultan titulaire Astafidet. La marche était fermée par les habitants de la ville, dont plusieurs à cheval, mais la plupart à pied; quelques-uns d'entre eux étaient armés de la lance et de l'épée, mais le plus grand nombre portaient des arcs et des flèches. Tous avaient revêtu, pour la circonstance, leurs plus riches habits, et leur ensemble, digne de figurer dans un tableau, rappelait les cortèges chevaleresques du moyen âge. Le bonnet rouge et de forme élevée des Touareg, était tout entouré de glands et de petites pochettes de cuir renfermant des amulettes; le noir *tessil ghemist* ou *litham* l'enveloppait et couvrait le visage

de manière à ne laisser voir que les yeux; au dessus de ce voile, était encore tourné d'une manière fantastique un châle égyptien (*aliafou*) rayé de rouge et de blanc; cet assemblage singulier donnait à la coiffure des Touareg l'aspect d'un heaume lourd et massif. En outre, leur vêtement bleu foncé, presque noir lorsqu'il est neuf, brillait de loin comme du métal et rappelait la pesante armure des anciens chevaliers. En de pareilles journées de fête, le Targi n'aime que trop, lorsqu'il le peut, son *tekatkat tailelt* (littéralement « robe de pintade ») de soie et coton, moucheté de blanc et de noir; au dessus de cette ample tunique, il jette en plis majestueux son burnous rouge ardent, en ayant bien soin de mettre en évidence les passementeries de soie bariolée qui en ornent les coins.

Comme je l'ai déjà dit, le sultan avait revêtu, au dessus de son éclatant *riga* le beau burnous bleu que je lui avais apporté; et cette circonstance, que leur chef portait en un jour aussi solennel un vêtement reçu d'un étranger, et surtout d'un chrétien, produisit l'influence la plus favorable pour nous dans les tribus assemblées dans la ville, et même parmi les autres qui l'apprirent, bien loin dans le désert, vers l'ouest. Dès le début, mes rapports avec le sultan furent empreints d'une parfaite cordialité réciproque. Le jour même de mon arrivée à Agades, le 11 octobre, je reçus la visite du premier serviteur du sultan, l'eunuque Amagei ou Maggi, et mes compagnons Kel Owi, tirés à quatre épingles, m'informèrent que je devais me tenir prêt à me rendre chez le sultan. Je me hâtai de jeter mon burnous blanc au dessus de ma tunique noire, et chaussant mes souliers ghadamsis, je partis, muni de mes lettres de recommandation et de mon traité.

Nous dirigeâmes nos pas vers la tour de vigie laquelle, quoique bâtie seulement de bois et d'argile, contrastait par sa hauteur avec les habitations environnantes. Nous arrivâmes bientôt à la porte qui conduisait au palais ou *fada*. Ce dernier consistait en un petit quartier séparé, avec une cour de forme irrégulière et vingt ou vingt cinq maisons. Une partie de ces dernières étaient même ruinées et, au milieu de cette demeure princière, s'élevaient une couple de huttes rondes, de l'aspect le plus pauvre et le plus malpropre, construites en herbes et en roseaux. L'habitation particulière du sultan avait été récemment restaurée et offrait un aspect convenable et décent. Les murs en étaient bien polis, et la porte d'entrée était munie de planches neuves et d'un battant, fixé non plus avec des clous mais au moyen de courroies.

En attendant, nous nous accroupîmes à terre, dans la partie de la première salle, qu'une petite balustrade, haute d'une dizaine de pouces, séparait du reste, comme dans toutes les maisons de la localité. Sur ces entrefaites, Maggi, qui nous avait annoncés à sa majesté, vint nous prendre pour nous conduire dans la place attenante, où se tenait le sultan, et qui était séparée de la première par une lourde porte de bois. Cette salle d'audience me parut beaucoup plus convenable que je ne m'y étais attendu. Elle mesurait, en longueur et en largeur, de quarante à cinquante pieds; le plafond, assez bas, reposait sur deux piliers d'argile, courts et massifs, semblables à des colonnes de bois, légèrement rétrécis, vers le haut, et couronnés chacun d'une simple planche. Étayées sur ces dernières, il se trouvait une rangée d'autres grosses planches dans le sens de la largeur, et deux rangées semblables, dans la longueur de

la salle; ces planches soutenaient le toit, dont elles laissaient voir la charpente intérieure, irrégulièrement construite. Celle-ci était abondamment couverte de branchages surmontés, à leur tour, de nattes; au dessus du tout était étendue une couche d'argile fortement tassée. Entre les deux colonnes, au fond de la salle, se trouvait une lourde porte conduisant vers l'intérieur de la maison, tandis que dans les murailles latérales étaient pratiquées deux grandes ouvertures servant de fenêtres.

Abd El Kadiri, fils du sultan El Bakiri, se tenait assis entre la colonne de droite et le mur. Il me parut être bien bâti; ses traits étaient amples et respiraient la bienveillance, pour autant que le bandeau de mousseline blanche qui lui entourait le visage, me permit d'en juger. Toutefois, cette couleur du *litham* ou *tessil ghemist*, jointe à sa tunique grise et au caractère de sa physionomie, nous indiquèrent qu'il n'appartenait pas à la race Touareg ou berbère.

Nous le saluâmes tous, l'un après l'autre, puis nous allâmes nous placer, à quelque distance, en face de lui. Il adressa d'abord quelques questions polies à Hamma, au sujet du vieux chef, puis m'appelant auprès de lui, il se livra avec moi à une conversation très amicale, dans laquelle il s'informa de l'Angleterre et de ses habitants. Je dois faire remarquer que notre expédition, tout en étant principalement composée d'Allemands, au préjudice de l'élément anglais qui s'y trouvait en minorité, n'en avait pas moins le caractère officiel d'une expédition anglaise. Nous dissimulâmes donc, l'un et l'autre, notre nationalité, mais nous ne crûmes pas devoir suivre le procédé de ce parti égoïste et sans conscience qui existe en Angleterre, et qui en est arrivé à déshonorer complètement son pays aux yeux

des nations de l'ancien et du nouveau continent. Je déclarai donc au sultan que les Anglais désiraient entrer en relation d'amitié avec tous les chefs et les grands personnages de la terre, pour nouer avec eux des rapports légaux et pacifiques et qu'ainsi, malgré leur immense éloignement, ils souhaitaient faire également sa connaissance. Je lui remis les lettres du chef Annour et de M. Richardson et le priai, en même temps, de faire parvenir à Aliou, sultan de Sokoto, une autre lettre par laquelle nous nous excusions de n'être pas en état d'aller visiter sa capitale, à cause des nombreuses tribulations et des pertes sensibles que nous avons essuyées. Je me plaignis aussi à Abd El Kadiri, de la manière injuste et outrageante dont nous avons été traités par des tribus soumises à son autorité, lesquelles nous avaient dérobé presque tous les présents dont nous nous étions munis, tant pour lui que pour les autres princes du Soudan. Il m'exprima son mécontentement à cet égard, et son regret de ce que je n'étais pas à même de me rendre directement à Sokoto, en profitant de la caravane au sel des Kel Gheress, dont la compagnie eût pu m'offrir en route une parfaite sécurité. Finalement il nous laissa, après que nous eûmes déposé devant lui un drap contenant les présents que nous lui destinions. L'entretien avait eu lieu, non seulement pour moi-même, mais aussi pour mes compagnons, en langue Haoussa.

Mes cadeaux furent bien reçus du sultan, qui m'envoya, le même jour, en échange, un beau mouton gras. Ceci me prouva que l'on pouvait obtenir dans cette localité de la viande excellente. Abd El Kadiri m'offrit encore un mets savoureux (*finka-so*), sorte de crêpes faites de farines de froment, sans œufs, mais fortement imprégnées de beurre.

Outre cela, le sultan eut pour moi d'autres attentions encore. C'est ainsi qu'il m'envoya, le 12 octobre, ses musiciens afin qu'ils vinssent me rendre, ainsi qu'à mes compagnons, l'hommage de leur talent. Ils étaient quatre ou cinq, et se firent entendre sur les instruments usités dans le Soudan, mais imités des Arabes. Nous entendîmes, entre autres, avec intérêt les variations dont un *maimolo*, sorte de guitariste, s'accompagnait sur le *molo* à trois cordes, en improvisant un chant fort sentimental, sur des airs indigènes.

Tandis que je me trouvais encore à Agades, le sultan quitta la ville, le 21 octobre, accompagné de forces militaires considérables, pour aller entreprendre un *yaki* ou *eghehen*, c'est à dire une expédition guerrière ou une excursion ayant pour but le pillage, contre les flibustiers qui nous avaient dépouillés. Déjà dès le soir du 16 octobre, après l'installation solennelle du sultan, il fut tenu un divan entre tous les chefs, pour conférer sur cette expédition. Il parut d'abord qu'elle allait être dirigée contre les bandits des Aouelimmiden, le bruit s'étant répandu que cette tribu méditait un coup contre Aïr, à l'indicible émoi de la population. En effet, les Aouelimmiden, qui forment le vaste groupe des Touareg du sud ouest, sont un sujet de terreur permanente pour les Kel Owi abâtardis par leur mélange avec la population nègre indigène. Le vieil Annour lui-même m'avait souvent fait un tableau épouvantable des mœurs barbares de cette tribu; depuis, j'eus fréquemment occasion d'en rire de bon cœur avec ces mêmes Aouelimmiden, qui étaient devenus mes meilleurs amis et mes plus sûrs protecteurs.

Le 19 octobre, les chefs tinrent un nouveau conseil où il

fut résolu que l'expédition serait d'abord dirigée contre les *imrhad*, les Ikaskesan et contre Fade Angh. Cependant, le soir, on cria publiquement aux habitants de ne pas se hasarder sur la route du Damerghou, ce qui fit supposer que les opérations allaient être entreprises contre le midi. Peut-être voulait-on, en l'absence du sultan, empêcher les habitants de fréquenter la route méridionale, menacée qu'elle était par les Aouelimiden. On publia aussi l'ordre de se pourvoir de vivres, pour éviter la disette lorsque la voie du Damerghou serait coupée. Le crieur était muni d'un méchant tambour, consistant en un vieux baril recouvert d'une peau.

Avant le départ du sultan, j'obtins de lui une audience de congé, dans la matinée du 21 octobre. Tout annonçait que l'on était prêt à partir. Abd El Kadiri se tenait assis dans sa cour, entouré d'un grand nombre d'individus et de chameaux, tandis que le vacarme d'une foule d'écoliers qui apprenaient le Koran par cœur, de l'autre côté de la cour, m'empêchait d'entendre de quoi parlaient le sultan et ses compagnons. Au milieu de cette foule et en plein vent, cette dernière audience ne pouvait être que très froide et purement officielle. Appuyé par Hamma, je dis au prince que j'attendais encore de lui une lettre adressée au gouvernement sous les auspices duquel je voyageais ; lettre dans laquelle il exprimât le plaisir et la satisfaction qu'il avait éprouvés en se voyant honoré de la visite d'un membre de la mission, et où il promît sa protection à tout voyageur qui viendrait, par la suite, visiter son pays. Le sultan promit de satisfaire à mon désir ; toutefois, soit qu'il l'eût mal interprété, soit qu'il ne voulût pas écrire directement à un gouvernement chrétien, il ne se rendit pas à mes vœux. Je reçus seulement

de lui, par l'entremise d'Hamma, trois écrits par lesquels il recommandait ma personne et mes bagages aux gouverneurs de Kano, de Katsena et de Daoura. Ils étaient conçus en assez mauvais arabe, et sauf les noms et titres des destinataires respectifs, rédigés dans les mêmes termes comme ci-après :

« AU NOM DE DIEU, ETC.

« De l'émir d'Agir, Abd El Kadiri, fils du sultan Mohammed El Bakiri, à l'émir de Daoura, Is Hhak. Que la grâce de Dieu soit avec les plus anciens compagnons du prophète, et sa bénédiction avec les califes. Amen. Que sa faveur incessante et la plus haute prospérité soient à jamais avec vous. Je vous envoie ce message au sujet d'un étranger, mon hôte, Abd El Kerim¹, qui est venu auprès de moi et se propose de se rendre auprès de l'émir El Moumenin (le sultan de Sokoto), afin que, lorsqu'il viendra à vous, il soit l'objet de votre bienveillance et de votre protection, et qu'aucun pillard ni flibustier ne puisse nuire à lui ou à son bagage, jusqu'à ce qu'il soit arrivé en sûreté auprès de l'émir El Moumenin.

« Nous vous avons écrit ceci principalement à cause des bandits, afin que vous puissiez le protéger contre eux de la manière la plus efficace possible. Adieu. »

Au bas de ces lettres se trouvait le sceau du sultan. Hamma m'en montra encore une autre, qu'il avait reçue lui-même d'Abd El Kadiri. Elle était adressée à tous les chefs du pays d'Aïr, auxquels elle portait dans les termes les plus

¹ J'avais, dès le commencement de mon voyage, pris le pseudonyme d'Abd El Kerim.

pressants l'invitation de prendre, de commun accord, des mesures extrêmement énergiques contre les brigands, et spécialement contre la tribu des Kel Fade.

Sur ces entrefaites, toute la population de la ville était tombée en proie à une grande agitation, et quiconque s'y trouvait, en état de porter les armes, se préparait au combat. Au coucher du soleil, le *yaki* ou corps expéditionnaire sortit de la ville; outre l'infanterie il y avait encore environ quatre cents hommes montés, soit à cheval, soit à chameau. Ils bivaquèrent près du camp d'Astafidet. Abd El Kadiri déploya une tente grise à peu près de la dimension de celle d'un agha turc, au centre des campements respectifs des Kel Gheress, des Kel Ferouan et des Emghedesi; par contre, Astafidet, qui n'avait pas de tente, était entouré des Kel Owi. Au milieu de ses préoccupations actuelles, le sultan ne m'oublia pas, mais il eut, au contraire, la prévenance de m'envoyer une provision de froment, de beurre et de légumes.

En somme, je tiens Abd El Kadiri pour un homme très bienveillant, mais sans énergie. Tout le monde convenait qu'il était le meilleur membre de la famille à laquelle devait appartenir le sultan d'Agadès. Il avait déjà été revêtu antérieurement de la même dignité; mais après avoir été chassé pendant quelques années par Hamed E Roufaï, il voyait ce dernier, à son tour, obligé de plier devant lui; toutefois en 1853, pendant mon séjour à Sokoto, mon illustre hôte et protecteur était de nouveau sur le point de devoir céder la place à son compétiteur.

L'entreprise contre les flibustiers eut un plein succès; les Fade Angh et d'autres tribus des *imrhad* perdirent tous leurs biens. Abd El Kadiri prit neuf chameaux à l'individu qui

m'avait volé le mien, mais il ne me fut rendu ni celui-ci ni un autre. Il en fut de même de tous les objets que nous avions perdus. De cette manière, quoique le succès de l'expédition ne nous produisît aucun profit matériel, la chose en elle-même avait son avantage, puisque les coupables avaient été punis pour avoir dépouillé des chrétiens. Il était du moins, par là, posé en principe qu'il n'était pas moins injuste de voler des chrétiens que des musulmans et que, du moins sous ce rapport, les deux croyances étaient mises sur le pied d'égalité.

Le plus haut personnage après le sultan, est le visir ou ministre, que l'on désigne sous son titre indigène de *ko keou ghereghere* c'est à dire « gouverneur ou ministre de l'intérieur; » les Arabes le nomment *scheich el arab*, et les Haoussa *serki n touraoua*, ou « Chef des Blancs. » C'est sous ce dernier titre qu'il est généralement connu. C'était lui qui percevait autrefois les droits sur les marchandises importées du nord dans la ville, emploi qui devait naturellement être fort important et le mettre particulièrement en rapport avec les Arabes. Actuellement, ses fonctions principales consistent à accompagner chaque année, d'Agades à Sokoto, la caravane des Kel Gheress qui fournit à toute la partie occidentale du Soudan central le sel du lac de Bilma; il a pour mission de protéger cette caravane, non seulement contre les périls de la route, mais encore contre les exactions outrées des habitants eux-mêmes. Il reçoit en moyenne, pour ses peines, un *kantou* de sel, soit la huitième partie de chaque charge de chameau. Ceci équivaut à huit ou dix mille écus d'Espagne par convoi, somme considérable pour le pays. Chaque caravane se compose de plusieurs milliers de chameaux, sans qu'il y en ait jamais moins de trois mille. Le *kantou* de sel

rapporte, dans le Soudan, de cinq à sept et même huit mille coquillages ou *kourdi*, soit deux à trois écus d'Espagne. Il n'est donc pas étonnant que ces fonctionnaires jouissent d'une fortune considérable, et que Mohammed Boro et son successeur Aschou soient des personnages relativement fort riches.

Aschou, le *serki n touraoua* actuel, était un homme de haute et forte taille; il était complètement vêtu de blanc, ce que l'on pouvait considérer comme un signe de son autorité sur les *touraoua*. Il me reçut avec une grande cordialité et s'entretint avec moi de la différence qui existait entre nos patries respectives; il me fit ensuite conduire par l'un de ses serviteurs dans un petit jardin qu'il avait joint à sa maison de ville, afin que je visse quelles plantes il pouvait s'y trouver qui fussent semblables à celles de mon propre sol. Naturellement il n'y en avait pas, et mon guide conçut la plus pauvre idée d'un pays où nous n'avions ni *senna*, ni *bamia*, ni indigo, ni coton, ni sarrasin, ni palmier d'Égypte, ni *talha*, le plus beau, selon lui, de tous les arbres de la création. Quand je lui assurai qu'au contraire, nous avions mieux encore, il ne voulut pas m'en croire.

Ainsi que le lecteur s'en souviendra, l'ancien *serki n touraoua*, Mohammed Boro, avait été notre compagnon de voyage, de Moursouk à Tin Tarh Ode. Ayant appris que, depuis son retour, il était tombé malade de la fièvre, je lui fis une visite dès le lendemain de mon arrivée. Il habitait une petite maison, fort jolie pour Agades, située sur la place *erarar n sakan*, ou « Place aux jeunes Chameaux. » Cette habitation, l'une des meilleures de la ville, se composait de deux étages. L'intérieur en avait été fraîchement blanchi à l'occasion du retour du maître.

Mohammed Boro se trouva fort honoré de notre visite et

nous reçut avec beaucoup de cordialité. Lorsque nous le quittâmes, il nous reconduisit assez loin dans la rue. Quoiqu'il n'exerçât pour lors aucune fonction, il jouissait d'une grande influence à Agades ainsi qu'à Sokoto ; dans cette dernière ville il passe pour le plus riche négociant. En outre, c'est encore un homme remarquable par ses innovations en matière de culture. Suivant l'usage des anciens patriarches, Boro s'est entouré d'une petite colonie qui ne compte pas moins d'une cinquantaine de membres ; doué d'une activité et d'un esprit d'entreprise peu ordinaires, il a pu, en 1854, faire un nouveau pèlerinage à la Mecque.

Boro accompagna le sultan dans son expédition contre les flibustiers et voulut rejoindre ensuite, avec toute sa famille, la caravane des Kel Gheress, sur la route de Sokoto. C'était une occasion magnifique pour moi d'aller visiter cette ville remarquable, en toute sécurité et par la voie la plus directe ; mais l'insuffisance de mes moyens ne me permettait pas de donner suite à ce projet et, dans tous les cas, il valait mieux que je parcourusse les contrées qui entouraient le lac de Tsad, avant d'entrer dans les régions occidentales.

Le 20 octobre, Mohammed Boro vint me voir pour s'expliquer franchement avec moi sur l'état de nos rapports réciproques. Il me dit avoir été très irrité contre nous et, pour ma part, je ne pus l'en blâmer, car nous avions agi envers lui d'une manière assez peu convenable, et même avec quelque dédain. Je suis encore convaincu aujourd'hui, que nous aurions reçu un bien autre accueil dans le pays d'Aïr, si nous avions, dès le début, traité cet homme important avec toute la considération voulue. Après un long entretien, nous nous quittâmes dans les termes de la plus

cordiale amitié. Boro peut être considéré comme l'un des types les plus remarquables que présente la Nigritie ; il doit avoir été, dans la fleur de ses années, un homme éminent dans toute l'acception du mot, et il méritait bien certainement l'éloge que font de lui les Emghedesi, lorsqu'ils commencent ainsi un de leurs chants populaires : « Il n'y a pas d'hommes à Agades, sauf Boro et Dahammi. »

Les autres personnages de l'entourage du sultan et revêtus des principales dignités, sont le *ko keou keina* ou *bába n serki*, c'est à dire le premier eunuque, actuellement Amagei ou Maggi ; puis les *fadaoua n serki*, ou adjudants du sultan, parmi lesquels se trouvaient quelques-uns des fils de Mohammed Boro ; enfin le *kadhi* ou *alkali*, et le chef militaire ou ministre de la guerre, Sidi Rhalli.

J'appris à connaître le *kadhi* ou juge dans l'exercice de ses fonctions, mes compagnons ayant eu un procès à plaider devant lui. Il demeure près de la grande mosquée ou Messalladje, dans une maison complètement isolée. Nous le trouvâmes assis avec le *mufti* dans la première salle de sa demeure, salle où se prononçaient les jugements. Mes compagnons avaient porté plainte contre un habitant de la ville, nommé Wa N Seres, individu du plus pur sang berbère. Ils l'accusaient d'avoir vendu un chameau qui avait été dérobé aux Kel Owi ; lui prétendait, de son côté, avoir acheté cet animal d'un homme qui lui avait juré que ce chameau n'avait pas été volé. Après avoir entendu les deux parties, le juge prononça en faveur de Wa N Seres. La cause fut entièrement traitée en langue Temaschirht ou plutôt dans le dialecte Ouraghiy. Immédiatement un autre procès commença. Pendant les débats, nous nous assîmes derrière une sorte de *veranda* couverte de nattes et soutenue

par de larges piliers, qui était élevée devant la maison ; mais nous n'y restâmes pas fort longtemps, ma présence ne paraissant pas faire grand plaisir au *kadhi*.

Dans une autre circonstance encore, ce dernier me témoigna de l'hostilité, en refusant de me laisser monter sur la haute tour de la Messalladje. Il était très attaché à sa croyance et me considérait comme un intrus hérétique ; dans tous les cas, il n'était pas d'un caractère bienveillant. Son inimitié, me fut, du reste, fort désagréable, en ce sens qu'il eût pu me donner beaucoup de renseignements, car il n'était pas dénué de connaissances, tandis que je ne rencontrai personne d'autre dans la ville, qui fût quelque peu versé dans la littérature arabe. Je terminerai maintenant mon récit par quelques observations générales.

La ville d'Agades est entièrement située sur un plateau qui n'est entrecoupé que de quelques monticules de débris pierreux. A part une cinquantaine de maisons qui ont deux étages, la haute tour de la Messalladje domine seule le niveau des terrasses plates qui couronnent les habitations. De la terrasse qui surmontait la nôtre et où je montais presque tous les jours, j'avais un fort beau point de vue sur toute la ville.

Au temps de sa plus grande splendeur, c'est à dire avant la conquête par Mohammed Askia, en 1515, Agades avait un pourtour de trois milles et demi, et pouvait bien compter une population d'au moins cinquante mille âmes. A la fin du dernier siècle, soit vers 1790, c'était encore une ville considérable. On dit que depuis lors la plupart des habitants ont émigré vers les localités voisines du pays des Haoussa, telles que Katsena, Tessaoua, Maradi et Kano. L'époque de cette regrettable désertion ne peut être rap-

portée à celle de la grande révolution dont le Soudan central fut le théâtre, à l'avènement de Djihadi ou du réformateur Othman Da N Fodie, car elle la précéda d'au moins une quinzaine d'années. Par contre, elle suit à peu de distance la conquête de Gogo par les Aouelimiden, conquête qui, par la destruction complète de cette ville, dut porter un grand coup à Agades, en lui coupant son principal débouché commercial.

La ville actuelle n'est plus que l'ombre de ce qu'elle était autrefois ; j'évalue à six ou sept cents les maisons encore habitées, et à environ sept mille âmes l'ensemble de la population, y compris naturellement les esclaves. La force armée de la place est d'à peu près six cents hommes. Un assez grand nombre d'habitants mâles sont presque toujours absents pour affaires de commerce. Un élément qu'il faut comprendre dans le compte de la population, consiste dans les jeunes garçons qui vont dans cinq ou six écoles apprendre un peu à lire et à écrire. Pendant mon séjour, il y en avait ainsi deux cent cinquante à trois cents, de l'âge de sept à dix ans. Ceci donne à supposer qu'ils ne vont pas tous à l'école, mais que l'on y envoie seulement ceux dont les parents jouissent d'une certaine aisance.

La planche ci-jointe indique les divers quartiers, les marchés et les principaux édifices d'Agades.

L'élévation du plateau sur lequel est bâtie cette ville, peut être évaluée à deux mille cinq cents pieds. Le grès semble y être saturé de sel jusqu'à une certaine profondeur, à ce qu'indiquent non seulement les étangs, mais encore les puits ; il en résulte que l'on est obligé d'aller chercher toute l'eau potable à des puits situés au dehors de la ville.

La partie méridionale d'Agades, aujourd'hui presque en-

tièrement abandonnée, en est le quartier le plus ancien, et l'endroit nommé *katanga* paraît être la limite septentrionale de la ville d'autrefois. Les murs, complètement ruinés vers l'orient et le midi, subsistent encore à une certaine hauteur du côté de l'ouest, mais peuvent être escaladés très aisément en beaucoup d'endroits. Ils sont passablement entretenus dans le quartier septentrional où se trouve située la *fada* ou palais du sultan, mais n'en sont pas moins chancelants et menacent de crouler avant un temps fort long. A peu de distance hors de la porte occidentale gisent, à moitié ensevelies sous le sable, les ruines d'un vaste faubourg nommé Ben Gottara. Tout près de celui-ci se trouve une place du nom d'Afarmad Arangh, ou « la Pierre aux Corbeaux; » c'est en ce lieu que la main du bourreau (*doka*) fait tomber de temps à autre, la tête de quelque chef rebelle ou de quelque meurtrier; toutefois, pour autant que j'ai pu m'en assurer, ce cas se présente fort rarement à Agades.

A l'intérieur de la ville, et sur la limite septentrionale du quartier abandonné du midi, se trouvent trois petits étangs d'eau stagnante. Les profondes excavations qui les forment sont dues apparemment à des extractions de matériaux, opérées pour la construction des principaux monuments de la ville. La figure de ces étangs représente un ovale assez régulier. Le plus grand et le plus occidental des trois porte, ainsi que le quartier sud-ouest de la ville, le nom de Mas-rata, qui est celui d'une tribu berbère autrefois très puissante. L'étang oriental, avec le quartier qui l'entoure, est nommé Terdjeman, à cause des interprètes qui y habitent en grand nombre. En effet, les trois langues Temaschirht ou Targi, Gober ou Haoussa, et Sonrhaï, se mêlent à Agades d'une manière remarquable; que l'on y ajoute les idiomes,

moins répandus, des peuples marchands qui fréquentaient autrefois ce marché, puis la langue arabe, et l'on comprendra sans difficulté que le moindre marchand ait besoin d'un truchement (*terdjeman*) et qu'un quartier aussi vivant que le centre de la ville soit entièrement habité par des traducteurs.

L'aspect actuel de l'ensemble d'Agades, est celui d'une ville abandonnée ; partout on y retrouve les vestiges d'une splendeur évanouie. Au centre même de la ville, les maisons sont pour la plupart en ruines, et des mosquées, autrefois nombreuses, il n'en reste plus que fort peu. Tout autour du marché, au dessus des murailles chancelantes sont perchés des vautours affamés, épiant le moment de fondre sur quelque débris. Dans les commencements, ce spectacle ne fut pour moi qu'une image plus complète de l'abandon et de la solitude, mais plus tard, j'observai que ces oiseaux carnassiers sont les hôtes permanents de tous les marchés, non seulement à Agades, mais dans toutes les villes de l'intérieur.

Le monument le plus remarquable d'Agades est la Messalladje ou église, avec sa haute tour, visible de fort loin. Aussi longtemps que le sultan fut absent et que la ville se trouva pleine d'étrangers en partie fanatiques, je crus dangereux de trop m'approcher de cet édifice ; mais aussitôt que le sultan fut rentré et qu'Agades eut repris un peu de calme, j'insistai à plusieurs reprises auprès de Hamma, pour qu'il me facilitât la visite de la mosquée et l'ascension de la tour. Peu de jours avant mon départ, le 27 octobre, je pus aller avec lui, voir sans danger ce curieux monument.

La Messalladje dépasse de quatre-vingt-dix à quatre-vingt-quinze pieds la terrasse peu élevée qui forme le toit

de la mosquée. A sa base, la tour mesure environ vingt pieds dans les deux sens, tandis qu'elle semble n'en avoir plus que huit au sommet. Ce bâtiment, dont la forme est d'abord carrée, s'élève en diminuant, tandis qu'un peu au dessus de sa partie moyenne, se produit un renflement comme dans le vaste palmier de l'Afrique centrale (*Borassus Flabelliformis Æthiopicus*), ce chef d'œuvre de la nature. L'intérieur de la tour est éclairé par sept ouvertures sur chaque face. Ainsi qu'une partie des maisons d'Agades, la tour est entièrement faite d'argile, mais afin de donner à une construction formée de cette matière toute la force et la durée requises, les quatre parois en sont reliées entre elles par treize rangées de traverses en troncs de palmiers, espacées sur la hauteur de l'édifice; ces traverses ressortent encore de trois à quatre pieds de chaque côté et fournissent un moyen, fort incommodé il est vrai, d'atteindre au sommet de la tour. Celle-ci ne sert pas à appeler les fidèles à la prière, ce qui se fait du haut de la terrasse seulement, mais sa destination primitive était plutôt de servir de vigie.

La Messalladje est relativement une construction nouvelle; commencée seulement en 1844, elle n'était peut-être pas encore entièrement achevée lors de mon voyage dans l'Afrique centrale; du moins on me dit que les rangées de traverses que j'ai indiquées avaient été destinées, dans le principe, à soutenir un escalier d'argile. Il est intéressant à remarquer, au point de vue historique, que cette tour, ainsi que je le constatai dans la suite de mon voyage, est bâtie entièrement sur le même modèle que celle qui s'élève sur le tombeau du grand conquérant Hadj Mohammed Askia, à Gogo, cette ancienne et célèbre capitale du royaume Sonrhäi.

A quelque cinquante pas de là, se trouve encore la partie inférieure d'une autre tour plus ancienne, que sa position inclinée rend plus remarquable même que les fameuses tours de Bologne et de Pise; vu la légèreté des matériaux qui la composent, il est très probable qu'avant peu d'années elle aura croulé sous l'effort de la pluie et des tempêtes.

L'intérieur de la mosquée, où mes compagnons me conduisirent sans faire de difficultés, consiste en nefs étroites et basses, séparées entre elles par des piliers d'énorme grosseur. Ceux-ci n'ayant à supporter qu'un toit composé de planches de palmiers, de nattes et d'une couche d'argile, on ne s'explique guère ces singulières proportions. Il est probable que le bâtiment actuel ne fut d'abord destiné qu'à servir de base à une mosquée plus vaste, qui, dans tous les cas, serait encore à construire.

Le silence morne qui régnait dans le sombre édifice, n'était troublé que par la voix d'un seul individu assis sur une natte boueuse, contre le mur occidental de la tour, et lisant les feuilles d'un manuscrit déchiré. C'était le *kadhi*, dont j'ai déjà signalé l'animosité à mon égard. Nous allâmes vers lui, le saluant avec respect, mais il nous reçut d'une manière peu avenante. Hamma lui demanda alors la permission de monter à la tour, mais le *kadhi* lui répondit tout bonnement que cela était impossible, l'entrée de la tour ayant été condamnée à cause du grand nombre de Kel Gheress qui y montaient précédemment. Nous fîmes encore une démarche, tout aussi inutile, auprès de l'*iman*. Je dus donc renoncer à mon projet, malgré tout le regret que j'en éprouvai; en effet, du haut du monument j'aurais été à même non seulement d'évaluer, en prenant quelques

angles, la route exacte de Tintelloust, mais encore de me former une idée du pays s'étendant vers le midi et l'ouest, que je ne devais pas visiter.

La Messalladje est la principale mosquée de la ville et semble avoir occupé déjà le premier rang parmi les soixante-dix lieux de prière que comptait Agades au temps de sa splendeur. Des dix qui sont encore en usage aujourd'hui, il n'en est que trois qui méritent d'être mentionnés, le Msid Mili, le Msid Eheni et le Msid El Mekki.

Notre demeure n'était guère propre à nous donner une idée des habitations particulières de la ville, n'étant appropriée qu'au séjour momentané de la suite d'Annour. Par contre, je pus, grâce à Hamma qui me mena partout avec lui, visiter quelques autres maisons. Parmi celles-ci, l'une des meilleures et des plus commodément arrangées était celle d'Idder. Idder est un des noms propres les plus répandus chez les Emghedesi; l'habitant dont il est ici question était un courtier qui demeurait non loin de chez nous, vers le midi.

Nous entrâmes d'abord dans une première chambre, longue de vingt-cinq pieds et large de neuf, dont une partie était isolée de chaque côté au moyen d'une petite balustrade. Cette espèce d'antichambre donnait accès dans une salle de plus grande dimension, suivie d'une autre salle encore; celle-ci, de forme irrégulière, communiquait, par deux portes, avec une cour sur laquelle empiétaient arbitrairement plusieurs autres parties de la maison. A gauche, dans cette cour, se trouvait un énorme lit (n° 1) solidement construit en gros sommiers et surmonté d'un vaste baldaquin reposant sur quatre poteaux; ce lit était fermé du haut et de trois côtés par des nattes formant rideaux, tandis

que le quatrième côté était pourvu d'une clôture en planches. Cet appareil colossal et soigneusement fermé offrait à lui seul l'aspect d'une petite maison et pouvait constituer un lieu de repos frais et agréable. Ces lits sont un meuble propre à la plupart des habitations des Sonrhäï, attendu que ces derniers font un cas particulier de leur lit conjugal; dans les huttes les plus modestes, la couche de la femme, étroitement fermée, forme comme une petite chambre à part. Néanmoins, je ne vis nulle part dans tout le Sonrhäï, de lits aussi vastes qu'à Agades.

Dans le mur de la première salle, qui communiquait à droite avec la cour, étaient fixées plusieurs rangées horizontales de grands vases (n° 2) dont les ouvertures tournées vers cette cour, offraient un tiède abri à un grand nombre de ramiers. A gauche, entre les murailles à moitié ruinées de deux autres chambres (n° 3), étaient renfermées une douzaine de chèvres. Au fond de la cour se trouvaient plusieurs compartiments et en face de celui situé le plus à droite (n° 4), s'élevait une sorte de grand pavillon composé de poteaux et de nattes, offrant une retraite pleine d'ombre et de fraîcheur. Une troupe d'enfants jouaient aux alentours, les ramiers se livraient à leurs joyeux ébats, tandis que les chèvres faisaient entendre leur voix grêle et tremblotante; et malgré l'aspect de désordre qu'offrait l'ensemble de ce spectacle, tout semblait respirer un air de bien-être et de paisible aisance.

Quelques autres maisons que je visitai, quoique moins profondes et pourvues de cours moins vastes, étaient généralement construites sur le même modèle. Les escaliers qui conduisaient à l'étage supérieur, ou plutôt à la spacieuse chambre située sur la terrasse des habitations, étaient pour

la plupart placés dans la cour et bâtis en pierres et en argile fort irrégulièrement combinées ; en réalité, ils n'étaient autre chose que ce qu'exprime le nom qu'ils portent dans la langue Haoussa : *abi n haoua*, c'est à dire « un objet servant à monter. » Dans quelques cours, de jeunes autruches couraient de droite et de gauche, comme des poules. Une maison qui se distinguait par son aspect confortable, avait tous les créneaux de ses murailles garnis d'œufs de ces oiseaux.

Le commerce actuel d'Agades est fort peu important. Il est à remarquer qu'aucune sorte de monnaie, ni or, ni argent, ni *kourdi* ou coquillages, ne circule sur le marché. Le prix des marchandises s'y évalue plutôt en articles de diverse nature, tels que du calicot, des châles, des tuniques ou du sarrasin (*Pennisetum Typhoideum*). Ce dernier y est actuellement, en réalité, la base monétaire de toutes les transactions commerciales ; le sorgho (*Holcus Sorghum*) n'y vient presque jamais au marché. Le *Senna* ou *Cassia Senna* constituait autrefois un article d'exportation d'une certaine importance, mais le prix de cette plante sur les côtes a tellement baissé, qu'il représente à peine la valeur, assez élevée, du transport.

Agades n'est donc pas une place favorable, de nos jours, pour des entreprises commerciales de quelque importance. Comme leurs ancêtres depuis trois cents ans, les indigènes du Taouat sont les principaux marchands de la ville et semblent entièrement appropriés à la manière particulière dont les affaires y sont traitées. En effet, comme ils ne vendent pas en gros, mais sont plutôt détaillants, ils s'installent tranquillement avec leur assortiment de marchandises de diverses espèces, et cherchent à en tirer bon parti en ache-

tant les plus grandes quantités possibles de sarrasin, aux époques où il est à bas prix, apporté par les caravanes du Damerghou; lorsqu'il est renchéri, ils tâchent de revendre en détail leurs approvisionnements. Presque tout l'argent à l'aide duquel ils trafiquent appartient aux habitants de Ghadames, et le bénéfice qu'ils en retirent leur donne à peine de quoi se nourrir et se vêtir convenablement, ce qu'ils recherchent surtout. Les indigènes du Taouat tenaient une espèce de bourse dans la maison d'Idder, Emghedesi intelligent qui était, dans un certain sens, un agent de leur pays. Cet Idder n'est pas le courtier dont j'ai décrit plus haut l'habitation.

L'importance que peut offrir Agades, au point de vue européen, consiste en ce qu'elle est située sur la route directe la plus rapprochée qui conduit vers Sokoto et toute cette partie du Soudan, tandis que, par le temps, on pourra peut-être établir de ce côté de nouvelles relations avec le Niger moyen. Je crois que cette ville constituerait un excellent lieu de résidence pour un agent européen, en vue d'ouvrir des rapports avec l'Afrique centrale. Les marchands indigènes semblent ne fréquenter que les marchés de Katsena, Tessaoua, Maradi, Kano et Sokoto, et ne se rendent jamais sur les places septentrionales de Rhat et de Moursouk, si ce n'est en passant pour aller faire quelque pèlerinage à la Mecque; il ne paraît pas y avoir plus de mouvement du côté de Gogo ni de Tombouctou.

Une importance particulière s'attache aux grandes caravanes des I Ti San et des Kel Gheress, qui retournent chaque année aux mines de sel de Bilma. Précisément pendant mon séjour à Agades, la caravane au sel s'était réunie dans les environs et s'apprêtait à partir pour Bilma.

Quoiqu'il y eût peut-être beaucoup d'exagération de la part des indigènes, lorsqu'ils évaluaient à dix mille le nombre des chameaux qui la composaient, elle n'en était pas moins fort considérable, et beaucoup d'habitants sortirent de la ville pour terminer leurs petites affaires avec les voyageurs ou dire adieu à des amis. Dans ces contrées où l'on ne peut rien isolément, mais où tous doivent mettre en commun leurs efforts, le départ de la caravane au sel est un de ces événements caractéristiques qui partagent l'année en deux parties bien distinctes. Ces pérégrinations annuelles, qui n'ont d'autre but que le commerce du sel, ont en elles-mêmes quelque chose de grandiose et répandent une certaine vie pleine de poésie, sur les vastes régions désertes qui s'étendent entre les localités visitées par les caravanes.

Parcourant les divers marchés de la ville, je trouvai en vente à l'*erasar n sakan*, ou marché aux chameaux, une cinquantaine de ces animaux; mais la plupart étaient encore jeunes, et les autres n'étaient que de qualité médiocre. Le *serki n ka soua*, ou maître du marché, perçoit une légère remise sur la vente de chaque chameau. De là, je me rendis au marché aux légumes (*ka soua n delelti*), qui était fort mal approvisionné. Il ne s'y trouvait exposé en vente que des concombres et des *molouchia* (*Corchorus Olitorius*) en assez grande quantité. Le marché à la viande, au contraire, était richement fourni; cette abondance pouvait avoir, du reste, pour cause accidentelle le grand nombre d'étrangers arrivés dans la ville pour l'inauguration du sultan.

Je me rendis ensuite au marché aux merceries, nommé *katanga*, où se trouvaient assises, sous une galerie bâtie sur des troncs de palmiers, six ou sept femmes étalant sur une espèce de comptoir divers articles tels que des bracelets,

des colliers, des sandales, de petites boîtes oblongues en fer blanc, destinées à renfermer des amulettes, des tasses en cuivre, des selles d'ânes ou de chameaux, et d'autres objets. J'y vis aussi de jolies petites boîtes en cuir aux ornements coloriés, de toute dimension depuis un pouce jusqu'à un demi pied. Elles servent à conserver du tabac ou des parfumeries et, comme étant d'origine étrangère, portent le nom arabe de *batta*, d'où dérive, en Temaschirht, *telboutten*.

Pour le reste, l'industrie d'Agades est fort peu importante et se borne entièrement aux ouvrages de cuir et à la quincaillerie. Les premiers, à l'exception des chaussures et de la sellerie, sont presque exclusivement l'ouvrage des femmes, qui les confectionnent avec beaucoup de goût. Pour en fabriquer les ornements, elles emploient de préférence de fine peau de mouton égyptienne ou plutôt arabe, nommée *kourna*, et principalement celle de couleur verte. On y fait des sacs à provisions fort beaux, quoique ceux que je rapportai de Tombouctou le fussent encore bien davantage. Je remarquai aussi de très jolies nattes, tissées d'une sorte d'herbe à la fibre délicate, et diversement colorées. Je vis chez un chausseur, qui, à mon grand étonnement, était de pure race berbère, une paire de magnifiques sandales, qu'il était occupé de confectionner avec l'aide d'un ouvrier, et qui pouvaient rivaliser avec ce qui se faisait de plus beau, dans ce genre, à Kano. Mes beaux souliers de Ghadames, richement ornés, furent pour ces artisans un sujet de vive curiosité, et ils avouèrent leur impuissance à fabriquer quelque chose de pareil.

La fine ferronnerie offre, à Agades, beaucoup d'intérêt, quoiqu'elle paraisse quelque peu grossière au point de vue européen; les ornements de métal y ressemblent assez à ceux

dont les Espagnols garnissent encore aujourd'hui leurs longs poignards. Partout chez les Touareg, le forgeron ou *enhad* est un personnage fort considéré et le nombre d'individus qui en exerce la profession est très grand. La plupart du temps, le premier ministre des chefs subalternes est un forgeron. A Tombouctou, ceux qui se livrent à ce métier portent le nom honorifique de *mallem*, et leur femme (*mallema*) est toujours la suivante de la femme du chef.

Je m'étonnai, au commencement, de voir que les guerriers à cheval étaient armés, non de la lance, mais d'arcs et de flèches. Plus tard, cependant, je m'habituai à la vue de ces archers montés, en remarquant que toutes les tribus guerrières des Foulbe, et particulièrement les braves combattants de Fogha, étaient équipés de même. Presque tous les chevaux sont ornés de *karouraoua*, sorte de rangées de petites sonnettes attachées autour de la tête. Celles-ci produisaient un bruit fort et continu, qui faisait croire à la présence d'un grand nombre de cavaliers tandis qu'il n'y en avait en réalité que fort peu. Les chevaux étaient en général d'une assez belle stature, mais mal entretenus, la cherté relative du blé ne permettant pas de les nourrir d'une manière convenable.

Les habitants de la ville me traitèrent, en somme, avec une cordialité d'autant plus extraordinaire que j'étais le premier chrétien qui les eût jamais visités. Les femmes et les enfants seulement me tourmentèrent parfois de leurs petits accès de fanatisme, lorsque je me trouvais sur la terrasse. Au commencement, me prenant probablement pour un idole, ils appuyaient, dans l'expression de leurs formules religieuses sur le mot « Allah, » « un seul Dieu. » Plus tard, lorsqu'ils eurent appris que je ne reconnaissais moi-

même qu'une divinité unique, ils mirent en avant le nom du Prophète. Mais toutes ces petites persécutions contribuèrent plus à me fortifier qu'à me faire faiblir dans mes principes.

Une fois seulement, j'eus à subir une mésaventure assez dangereuse, non sans qu'il y eût quelque peu de ma faute. Par une belle soirée de clair de lune, j'entendis, à peu de distance de notre demeure, comme un bruit de chants et de danses, empreint d'une joyeuse vivacité. Un de mes compagnons Kel Owi, le malin Mohammed, voyant que je m'intéressais à ce qui pouvait se passer, me mit méchamment dans une position fort critique, en me disant que Hamma demandait à me voir assister aux réjouissances auxquelles lui-même prenait part. Je ne me laissai que trop légèrement persuader, et je partis, armé seulement d'un couteau de chasse, et sans escorte. Il était environ dix heures du soir et la lune, brillant d'une lumière sereine, éclairait un spectacle des plus curieux ; peu à peu je m'approchai des groupes que je distinguais déjà de loin. Quatre jeunes gens, aux gestes énergiques et passionnés, tournaient en rond en se livrant à des exercices guerriers, et frappaient fortement le sol du pied gauche. Un cercle de curieux les entouraient, battant des mains pour accompagner leurs mouvements. J'aurais bien voulu rester en cet endroit, mais voyant que Hamma n'était pas là et que les jeunes gens qui s'y trouvaient appartenaient à la tribu mal famée des Bousaou, je crus agir prudemment en me retirant au plus tôt. Je n'étais pas encore fort éloigné, que ces individus, tirant leurs épées, s'élancèrent à ma poursuite en poussant le cri de guerre des fils du Koran. La petite avance que j'avais sur eux me permit heureusement d'arriver jusqu'à notre demeure sans devoir faire usage de mon couteau de chasse pour me

défendre. Mais arrivé là, j'eus à subir encore les taquineries de mes amis Kel Owi qui mirent la chaîne à la porte de la maison et me laissèrent, avec de grands éclats de rire, me tirer d'affaire au dehors avec mes persécuteurs. Ceux-ci, néanmoins, se contentèrent de me menacer; sinon leurs longues épées leur eussent donné un grand avantage sur moi, armé comme je l'étais. Lorsqu'enfin mes compagnons m'ouvrirent la porte, indigné, je chargeai mes pistolets, déclarant que je casserais la tête au premier qui me toucherait.

Quelques jours plus tard, je reçus la visite des fils de Mohammed Boro, en leur qualité d'adjudants du sultan. Faisant probablement allusion à la scène que je viens de décrire, ils me demandèrent si j'avais à me plaindre en quelque manière de la conduite des habitants à mon égard. J'eus le bon esprit de leur répondre que je n'en avais pas le moindre sujet.

Les mœurs des femmes d'Agades ne sont guère dignes d'éloges. Un matin, arrivèrent dans notre maison cinq ou six femmes ou filles, qui venaient m'offrir leurs services, alléguant avec une grande naïveté, que l'absence du sultan rendait toute retenue superflue. Deux d'entre elles étaient assez jolies et bien faites sans trop d'embonpoint; elles avaient de longs cheveux noirs retombant en tresses, des yeux vifs, le teint clair, comme beaucoup de femmes à Agades, et les traits agréables. La plus grande d'entre elles était toute vêtue de blanc. Elles n'avaient pas de voile mais portaient, plutôt par coquetterie que par décence, une sorte de coiffure, et avaient toutes le sein couvert.

Je ne me laissai pas ébranler dans ma prudente réserve par les séductions de ces femmes. Si un Européen pouvait

se faire suivre, dans ces pays, d'une compagne, il gagnerait beaucoup dans l'opinion des indigènes qui ne comprennent pas que l'on puisse vivre sans femme. Quoique cela ne soit guère faisable, il est bon, dans l'intérêt du succès même de l'entreprise à laquelle on se livre, de se conduire avec sagesse, dût-on même s'exposer aux railleries des indigènes, moins scrupuleux sur ce point.

Une autre fois, Hamma me conduisit chez une dame emghedesi, avec laquelle il vivait ouvertement en rapports d'intimité. Fort jolie, d'une taille en dessous de la moyenne, elle avait le teint clair et les traits agréables. Elle portait une masse d'ornements en argent et un beau costume complet en étoffe de soie et coton. Elle était mariée, mais son mari était depuis longtemps à Katsena et elle ne paraissait pas avoir, pendant son absence, pris pour exemple la conduite de Pénélope. Cette personne avait plusieurs enfants, dont aucun ne me parut avoir plus de cinq ans; ils étaient entièrement nus, mais portaient également des ornements d'argent et de perles.

L'une des boissons préférées à Agades est l'eau de millet, ou *foura*. Pour la prendre, les indigènes s'accroupissent autour du vase qui la contient, puis la grande coupe en forme de cuiller (*loudde*) fait la ronde et chacun, tour à tour, la remplit pour la passer à son voisin. La planche ci-contre retrace l'un de ces ustensiles ainsi qu'une cuiller ordinaire, toutes deux d'un travail grossier, quoique assez ornées. Le *foura* n'est pas seulement agréable, mais encore très rafraîchissant; mélangé de fromage, il forme un mets substantiel. Les Arabes prétendent que l'usage presque exclusif de ce breuvage, préparé sans feu, à l'aide de blé cru, est cause de l'abondance de vermine qui règne chez les Kel Owi.

D'après Léon l'Africain, la manne constituerait un élément important de l'alimentation quotidienne des habitants d'Agades. Je n'ai pas remarqué, pour ma part, que la manne fût employée comme nourriture, ni même recueillie dans le voisinage de la ville, mais j'ai négligé de prendre des informations exactes sur ce point.

Pour compléter ma description, je dois relater quelques promenades que je fis aux environs de cette capitale avec Hama et quelques autres Kel Owi. La cause de ces excursions consistait en ce que les maisons d'Agades sont dépourvues de certaines commodités auxquelles nous sommes habitués dans le nord de l'Europe. Il règne dans cette localité, comme dans bien des villes d'Italie, la coutume du « *dapertutto* » qui causa tant d'étonnement à Goethe, au commencement de son voyage de Torbole au lac de Garda. A la vérité, le grand nombre de maisons ruinées qui se trouvent dans les divers quartiers, contribue à voiler un peu la chose, mais les indigènes nomades qui se trouvent à Agades, n'aiment pas ce système et préfèrent sortir de la capitale pour se rendre aux environs. Or, le peu de sécurité du pays et les discordes qui y règnent constamment rendent impossible d'aller vaquer à ce genre d'affaires si ce n'est en compagnie. On se réunit donc en grand nombre, et lorsqu'on est arrivé à quelque arbre reconnaissable de loin, toutes les lances se plantent en terre, la pointe en haut, et la troupe se disperse derrière les buissons, chacun s'arrangeant à sa guise. Tous se rassemblent ensuite de nouveau sous l'arbre et rentrent dans la ville en cortège solennel. Ces petites excursions me mirent à même de connaître les bas fonds qui entourent Agades et qui ne sont pas pour elle d'une minime importance, en ce qu'ils lui

fournissent de très bonne eau et produisent du fourrage en abondance pour les bêtes de somme des caravanes qui se rendent au marché.

Au point de vue sanitaire, la situation de la ville paraît très favorable, tous les vents circulant librement sur le plateau où elle est située; les étangs qui se trouvent dans l'intérieur sont trop peu importants pour influencer sur l'état de l'atmosphère. Toutefois, pendant mon séjour à Agades, il y régnait la petite vérole, maladie aussi grave que fréquente dans l'Afrique centrale, et contre laquelle plusieurs tribus idolâtres se prémunissent par l'inoculation, tandis que les mahométans repoussent cette dernière comme contraire à leur croyance au fatalisme. Il succombait chaque jour deux ou trois personnes à Agades, des suites de cette affection, mais cela n'était que momentané, et il faut se rappeler que, partout sous les tropiques, la fin de la saison des pluies est l'époque la plus malsaine de l'année. Agades paraît être complètement exempte des maladies d'yeux, qui sont cependant si répandues.

Je ne puis m'étendre davantage sur la vie privée des habitants de cette ville. Quoique les mœurs n'y soient pas à l'abri de la critique, il s'y rencontre des indices remarquables d'une vie commode et heureuse. Je n'y remarquai presque aucun signe de cette misère propre aux cités déchues. L'impression que produit cette capitale est des plus favorables, en comparaison de la vie morne et empreinte de servilisme de la plupart des localités du Fezzan. Quoique Agades ait perdu ses plus robustes éléments de prospérité, elle possède encore maints germes incontestables de vie nationale.

Nous dûmes enfin songer au départ. Hamma m'avait

promis de choisir, pour rentrer à Tintelloust, la route orientale, qui passe par le grand village Afa Sas ; mais nous étions restés à Agades beaucoup plus longtemps que nous ne l'avions d'abord projeté. En outre, Hamma était chargé d'acheter des vivres pour la caravane au sel, ce qui lui prit jusqu'au 29 octobre et nous fit craindre qu'il n'arrivât trop tard à Tintelloust. Il résolut donc de reprendre, pour retourner, la route directe par où nous étions venus.

Nous quittâmes Agades le 30 octobre, pour arriver à Tintelloust le 5 du mois suivant. Quoique nous suivissions le même chemin, l'aspect qu'offraient les montagnes, vues du côté opposé, nous donna un magnifique spectacle tout différent du premier. Nous nous arrêtâmes en d'autres endroits que ceux où nous avions déjà campé et je pus ainsi, à plusieurs reprises, rectifier et compléter mes précédentes observations.

Nous eûmes en route notre incident de voyage. Comme nous pénétrions dans la vallée Boudde, Hamma, d'une voix retentissante, nous appela aux armes. Une troupe de cinq lions s'avancait vers nous, venant du côté de l'orient où, fort heureusement, le pays était découvert et où le sol ne portait que de minimes éminences de rochers. Nous courûmes vite aux armes et nous marchâmes contre ces animaux, mais dès qu'ils nous eurent aperçus, ils retournèrent en arrière, s'enfuyant vers leurs retraites des montagnes. Le lion d'Aïr qui, généralement, ne semble pas très cruel, n'a que peu ou point de crinière ; du moins les indigènes prétendent qu'il en est ainsi. Quant à moi, je n'ai jamais pu voir même la peau d'un lion ni en cet endroit, ni plus tard près du Niger.

Arrivés dans la vallée Tiggeda que nous avions trouvée

complètement déserte auparavant, et où se trouvait, cette fois, une caravane de Kel Owi avec du bétail au pâturage, nous apprîmes avec effroi que le vieux chef Annour avait quitté Tintelloust pour se rendre dans le Soudan, non seulement avec mes premiers compagnons de voyage, mais avec toute la caravane. Hamma n'ajouta pas foi à cette nouvelle; appréciant trop bien sa propre importance, il considéra comme impossible que son beau-père eût quitté le pays avant son retour.

Le matin du 5 novembre, il faisait tellement froid que nous ne partîmes qu'assez tard. Après une marche de onze heures et demie, nous atteignîmes le monticule de sable, situé en face de Tintelloust, où nous avions campé pendant si longtemps. Le calme le plus profond régnait dans la résidence d'Annour, qui était parti avec ses courtisans, ses forgerons, et tous les grands personnages, hommes et femmes. Hamma s'introduisit dans le village, pour voir si personne n'était resté. Pendant ce temps, nous fîmes cuire notre riz et commençâmes nos préparatifs pour la nuit; mais il ne fallait pas songer au repos. En revenant de Tintelloust, Hamma nous cria de nous remettre immédiatement en route. Quoiqu'une marche nocturne fût chose effrayante après une journée aussi laborieuse, je n'écoutai que mon désir d'avancer vers le midi et ce fut de grand cœur que je m'écriai : « *se fataoutschi se Kano,* » « pas de repos avant Kano ! »

CHAPITRE VII.

DE TINTELLOUST A TAGHELEL.

Il était dix heures du soir, lorsque rentrant dans la vaste vallée, nous repartîmes de Tintelloust; mais je ne tardai pas à ressentir les souffrances de la fatigue poussée à l'excès. Je dus, pour ne pas m'assoupir et tomber de chameau, me traîner à pied pendant une partie de la nuit, ce qui n'était guère agréable sur un terrain rude et couvert en beaucoup d'endroits de hautes herbes fort touffues. Vers quatre heures du matin, nous entrâmes dans la grande plaine Tin Teggana qui communique directement avec la vallée de Tintelloust, et où nous trébuchâmes sur maintes tiges de *bourekkeba* et d'autres végétaux. Enfin arriva le jour, accompagné d'une certaine fraîcheur; quoique appesantis par le sommeil, nos regards aperçurent à quelque distance le camp de la caravane. Le vieux chef Annour était fort bien disposé et me reçut avec beaucoup de bienveillance, plus amicalement même que mes deux collègues européens.

qui ne laissaient pas que de ressentir quelque jalousie du succès de mon voyage à Agades.

Nous espérions désormais pouvoir partir pour les contrées méridionales sans autre retard, lorsque vers midi Annour vint nous déclarer qu'il ne pouvait nous accompagner plus loin, mais qu'il devait, au contraire, attendre le retour de Bilma de la caravane au sel; toutefois son premier esclave, Singhina, partant le lendemain pour le midi, il nous laissait libres de l'accompagner, si tel était notre désir. Il s'attendait évidemment à notre refus, mais comme je consentis à partir dans ces conditions, il allégua, ainsi que Singhina, qu'il y avait trop de dangers à courir. Dans cette conjoncture, il nous fallut, bon gré malgré, nous résoudre à attendre. Nous crûmes bien faire d'envoyer tout notre bagage en avant, par Singhina, ce qui du moins nous permettait d'espérer voyager avec une sécurité plus grande, n'ayant plus à nous inquiéter de notre bien; car malgré le peu d'importance auquel il avait fini par se réduire, il n'en excitait pas moins la cupidité des indigènes, qui ne comprenaient pas comment on pouvait traîner à grands frais avec soi des objets sans valeur, et ne cessaient, par conséquent, d'y soupçonner la présence de trésors cachés.

La vallée Tin Teggana, où nous devions donc nous attarder, est d'une étendue d'environ trois milles; elle est bornée à l'est par une chaîne de montagnes peu élevée, que domine le petit pic Adode; à l'ouest, elle est fermée par le Boundaï et plusieurs groupes de rochers, et au midi par un terrain montant où s'élèvent quelques aiguilles isolées. Au nord, la vue s'étend librement sur la vaste plaine, jusqu'à la masse de montagnes considérable qui borne au nord la vallée de Tintelloust. Cette région forme le noyau des domaines du

vieux chef; ses chameaux y paissent durant toute l'année et lui-même y vient régulièrement chaque fois en cette saison, pour respirer le bon air, tandis que la nature brille de toute sa vigueur et sa jeunesse et que la température offre encore quelque fraîcheur.

Comme notre station devait se prolonger en cette endroit, notre vieil ami crut devoir choisir un emplacement favorable pour notre camp. Le 9 novembre, nous nous installâmes dans le vallon latéral Ofayet, joli petit embranchement de la grande plaine Tin Teggana; il descend des hauteurs occidentales par un défilé que forment le Boundaï et quelques autres montagnes moins élevées, situées plus vers le midi. Coupé par le lit d'un torrent intermittent, ce vallon était abondamment planté de *mimosa* et le sol était couvert de hauts *bourekkeba* et de l'espèce de cucifères bleus que j'ai déjà indiqués sous le nom d'*allouot*, dont l'ensemble formait un massif fort beau. Au commencement nous recueillîmes du petit bois, puis de grosses branches; enfin nous dûmes abattre des arbres entiers pour entretenir nos feux pendant la nuit, car il faisait non seulement frais, mais par moments, excessivement froid, et chaque soir, nous nous étendions devant nos tentes, autour d'un vaste feu. Peu à peu disparurent les hautes herbes, non seulement broutées par les chameaux, mais encore employées à la construction de petites huttes carrées ou coniques composant de temps en temps quelque bourgade au milieu de cette sauvage contrée. Comme l'indique la gravure, le pic Adode forme le fond de la vallée.

Je résolus d'utiliser le mieux possible notre loisir forcé, qui dura jusqu'au 12 décembre, en rédigeant un résumé détaillé de tout ce que j'avais appris à Agades. J'espérais

par là exciter l'intérêt du public savant en faveur de notre entreprise et ouvrir au gouvernement anglais, par mes renseignements, de nouvelles voies d'exploration. Le 14 novembre déjà, j'eus occasion d'envoyer la première partie de mon travail par le marchand ghadamsi Aboubekr El Ouach-schi. Celui-ci était venu à Tin Teggana pour se plaindre du vol d'une partie de ses marchandises, duquel il avait été victime à Tessaoua. Après avoir terminé mon rapport sur Agades, je commençai à étudier, d'une manière générale, la langue qui se parle dans cette capitale. Je me servis principalement à cet effet, d'un certain Soummousouk qui était très versé dans l'idiome particulier d'Agades et qu'Annour employait, pour ce motif, en qualité d'interprète. Cet individu était, d'autre part, un fieffé coquin et, pendant notre séjour à Agades, il avait plusieurs fois volé et trompé Hamma. Quoi qu'il en soit, il me fut utile pour ce que je me proposais, et je ne m'aperçus pas, dans mes voyages subséquents, qu'il m'eût jamais induit en erreur sur aucun point. Avec son assistance, j'en étais arrivé, le 8 décembre, à me faire un vocabulaire assez étendu, de la langue Emghedesi.

De cette manière, j'employai utilement et agréablement le temps de notre station en cet endroit. La conduite de nos serviteurs nous causa cependant beaucoup d'ennuis. Notre affranchi tunisien, Mohammed, nous était devenu tout à fait insupportable par son impudence et je l'aurais renvoyé sur le champ, si j'avais pu en trouver une occasion favorable. Notre Ibrahim était, il est vrai, un peu meilleur, mais ne pouvait néanmoins inspirer la moindre confiance. Ceci était d'autant plus regrettable qu'il avait déjà fait précédemment de grands voyages dans le Soudan et qu'il eût pu, conséquemment, nous rendre d'immenses services. Le plus

utile de tous nos domestiques était Mohammed (indigène de Gatron, localité située dans le midi du Fezzan), qui, malgré sa jeunesse, avait déjà beaucoup voyagé; déjà père de famille, il était fort raisonnable et doué d'un vif sentiment de l'honneur. Sauf une courte interruption en 1851, lorsque je l'envoyai à Moursouk porter les effets et les papiers de Richardson, mort en route, il resta constamment à mon service, jusqu'à mon retour au Fezzan, dans l'été de 1855.

Pendant notre séjour dans le vallon Ofayet, le 20 novembre, nous apprîmes que les E Fade (habitants du district de Fade Angh) étaient tombés tout à coup sur Tin Tarh Ode, emportant avec eux deux troupeaux de chameaux et tout ce qu'ils avaient pu enlever encore, après que tous les habitants qui n'avaient pas accompagné la caravane au sel, ou n'étaient pas allés au Soudan, s'étaient enfuis dans les montagnes. Les E Fade avaient apparemment voulu se dédommager des pertes que leur avait fait subir le sultan d'Agades dans son expédition destinée à les punir de leurs déprédations. Ils savaient bien qu'un nouveau châtiment ne tarderait pas à les atteindre, s'ils restaient où ils étaient; ce fut pourquoi ils ramassèrent leur peu de bien et le produit de leurs pillages chez les Anisslimen de Tin Tarh Ode, pour quitter avec leurs familles leurs établissements de Fade Angh. S'installant chez leurs amis les Hadanarang, la pillarde tribu des Asgar dont j'ai parlé plus haut, ils pouvaient, de là, causer de grands dommages aux Kel Owi et couper leurs rapports avec Rhat. Le danger résultant de cette situation menaçante du pays, était encore accru par le départ imminent d'Annour pour le Soudan. Dans ces circonstances difficiles, le vieux chef, accompagné de Hamma et de sept autres fidèles compagnons, se rendit, le 21 novem-

bre au village Tin Teyyat, situé dans la montagne, pour aller demander conseil au vénérable Mallem Asori, le sage d'Aïr. Ce vieux de la montagne avait spontanément, dès qu'il eut appris la nouvelle, fait engager les E Fade à restituer les chameaux volés et même à rentrer dans leurs établissements.

Dès le soir du 25 novembre, Annour revint de son importante excursion, et le lendemain matin, il nous donna quelques détails sur le « Lion de Teyyat, » ou Mallem Asori. Ce dernier, nous disait-il, avait, sans jamais quitter le pays d'Aïr, atteint le suprême degré de toute science et de toute sagesse, de manière à embrasser à la fois les choses divines et humaines ; il était pour lors, presque aveugle, ne voyant plus que fort peu, et d'un seul œil ; son père avait été également un homme d'une haute sagesse. Autrefois, poursuivit Annour, le pays avait possédé un autre *mallem* nommé Hammi, natif de Tin Tarh Ode ; de son temps, les Anisslimen, ses compatriotes, suivaient les voies de la justice, et ce ne fut qu'après sa mort qu'ils foulèrent aux pieds toute loi et toute crainte de Dieu ; cela alla même si loin, que tous les désordres dont le pays fut depuis le théâtre, peuvent être considérés comme causés par leurs menées et leurs intrigues. Annour continua de la sorte, sur son thème favori, et donna libre cours à sa colère contre les gens qui méconnaissaient l'autorité du sage de la montagne.

Le 28 novembre, Hamma rentra d'une expédition contre les E Fade, expédition qui, semblait-il, n'avait pas été couronnée de tout le succès espéré, et le 30, le vieux Annour tint de nouveau une conférence secrète avec Mallem Asori et le sultan Astafidet. Cette réunion des trois principaux personnages du pays d'Aïr eut lieu dans un ravin solitaire

situé à mi-chemin entre Tin Teggana et Assodi. Annour en revint le 1^{er} décembre, et dès le lendemain matin, nous vîmes le vigoureux vieillard traverser le camp au galop. C'était la première fois que nous voyions à cheval notre ami; quoique âgé de soixante-seize ans, il se tenait droit et ferme en selle.

Reconcilié avec notre caractère, qui lui avait déplu au commencement, le vieux chef vivait avec nous sur le pied de la plus grande cordialité, et au lieu de témoigner désormais la crainte « que nous ne missions son pays par écrit, » il cherchait plutôt à rectifier les fausses opinions que nous pouvions nous en être formées sous l'un ou l'autre rapport. Il contempla avec un plaisir extraordinaire mon dessin de la route de Tintelloust à Agades. Il éprouvait une satisfaction mêlée de fierté, en voyant qu'un étranger, venu d'une contrée si lointaine, était à même d'apprécier les beautés particulières des ravins et des montagnes de son pays. Il se plaisait même à observer notre manière de faire et de vivre, et un jour il alla jusqu'à nous exprimer franchement sa crainte que notre croyance ne valût mieux que la sienne. Néanmoins, il n'aimait pas, en général, d'aborder des questions religieuses quoique, pour autant que nous pûmes le remarquer, il observât strictement les prières prescrites par sa croyance.

Pendant ce temps, Overweg explorait constamment les environs, et s'il lui eût été donné de revoir sa patrie, ses remarquables observations géologiques auraient contribué à faire mieux connaître ces contrées. Ce fut ainsi qu'il découvrit au bord oriental de la vallée plusieurs petites aiguilles basaltiques dans le voisinage de l'Adode, qui se compose probablement, à son tour, des mêmes éléments.

Le 5 décembre, arriva enfin la première troupe de la caravane au sel de Bilma, ce qui nous ouvrit la perspective d'un départ prochain. Les rapports du pays d'Asben avec les mines de sel de Bilma sont tellement importants, que nous aurions bien voulu pouvoir visiter ce dernier endroit si remarquable. Aussitôt que nous avons eu connaissance de la halte prolongée à laquelle nous nous trouvions astreints, Overweg avait fait tout son possible, et avec une louable ardeur, pour pouvoir y accompagner la caravane au sel. Mais, eu égard à notre intimité avec les Turcs, Annour pouvait voir de mauvais œil la chose, qui resta à l'état de projet.

Tandis que le mois se passait ainsi en retards, les préparatifs de départ de toute la troupe finirent peu à peu par être terminés. D'abord, comme le puits qui nous avait alimentés commençait à se trouver à sec, il devint nécessaire de nous pourvoir d'eau, non seulement pour les besoins actuels de la nombreuse caravane, mais encore pour l'usage de ceux qui restaient dans le pays en l'absence du chef. Dans des contrées comme celle là, l'eau est naturellement une des premières questions vitales. Le 7 décembre, le vieux Annour, avec tous ses gens, quitta notre camp en cortège solennel, pour aller creuser un nouveau puits. Ils cherchèrent à l'aide d'un épieu le meilleur endroit et commencèrent immédiatement leur travail, au point où un embranchement latéral débouchait dans la vallée principale. Lorsqu'ils eurent trouvé de l'eau, ils endiguèrent leur puits au moyen de pierres et de branchages, afin qu'il pût rester en bon état jusqu'à la prochaine saison des pluies; car dans ces pays, peu d'entreprises sont destinées à durer plus d'une année; chaque saison pluvieuse y inaugure une création nouvelle dans la vie des hommes comme dans celle de la nature.

Le 12 décembre, nous continuâmes enfin notre voyage. La contrée m'était devenue si familière, qu'avant de la quitter je voulus encore jeter un dernier regard sur la vallée de Tintelloust. Je gravis donc une des premières éminences du Boundaï, du haut de laquelle j'embrassai d'un coup d'œil tout l'ensemble de la plaine jusqu'à l'imposante masse de montagnes qui la borne d'une manière si pittoresque, vers le nord. La vallée reposait, calme et paisible, dans les molles et limpides clartés d'une belle matinée d'hiver. Pas un souffle n'y agitait le feuillage des arbres, pas un être vivant n'y animait la solitude, et je n'entendais que le cri lointain des chameaux qui transportaient en d'autres lieux le ménage et le bien de leurs maîtres nomades, livrant pour quelque temps la vallée au silence et à l'abandon.

Nous partîmes assez tard dans la matinée, mais encore avec lenteur et pour nous arrêter bientôt de nouveau. Finalement arriva le vieux chef, conduisant vigoureusement son chameau par la bride, puis les groupes bigarrés de la longue caravane se mirent en mouvement. C'était toute une tribu en marche, les hommes à pied ou montant des chameaux, les femmes à bœuf et à âne, portant avec elles non seulement leurs ustensiles de ménage, mais encore tout l'attirail des légères habitations indigènes; de sorte que nattes, perches, boîtes, pots, assiettes, vases à boire, pendaient pêle mêle suspendus aux flancs des bêtes de somme. Deux troupeaux, l'un de bétail, l'autre de chèvres laitières, couraient, ainsi qu'une quantité de jeunes chameaux, à côté de la caravane; et ces derniers, dans leurs capricieux ébats, mettaient souvent le désordre dans la file des chameaux de charge, tous attachés les uns aux autres. L'ensemble de ce spectacle offrait un tableau plein de vie et d'animation.

Comme l'ensemble de cette caravane faisait ressortir le côté domestique de la vie errante, l'aspect général de l'*airi* portait à son tour, le cachet de l'activité sociale et commerciale. Je me sers ici à dessein de l'expression *airi* qui est le nom indigène, officiel pour ainsi dire, de la caravane au sel. Le départ de cette dernière, chaque matin, avait quelque chose d'imposant et de solennel. Au signal donné par tous les tambours, répondait un sauvage cri d'enthousiasme retentissant parmi tout le camp ; puis arrivaient successivement, en ordre de bataille, les divers contingents de la caravane, conduits par leurs *madogou*, c'est à dire premiers serviteurs des chefs respectifs. Tous marchaient ainsi en cortège long et paisible, traversant les vallées et les plateaux des montagnes. Le soir, avaient lieu des jeux et des danses (*ourghi* ou *eddil*, et *adelloul*) dans toute l'étendue du camp. Les joueurs de tambour s'exerçaient à l'envi, pour montrer leur savoir-faire, et il en était, dans le nombre, qui excitaient un véritable enthousiasme parmi les danseurs. Ces nombreuses scènes vives et animées, dans un site entrecoupé de masses de rochers sauvages, éclairées de vastes feux, présentaient un tableau de mœurs d'une beauté pittoresque et toute particulière, qui pouvait faire oublier les mauvais côtés que présente la vie du désert.

Ce qui frappe surtout le voyageur c'est de voir que cette grande émigration d'une tribu errante, n'a pour but que l'exploitation d'un seul objet de commerce. La nature féconde s'est plu à créer dans la région la plus nue et la plus aride du désert, dans le Tebou, près de Bilma, ce riche gisement de sel, tandis qu'elle a complètement refusé à de vastes et fertiles contrées de l'intérieur ce minéral devenu indispensable à la nourriture de l'homme. Ce ne sont cependant ni les

Tebou ni les Haoussa, c'est à dire ni les producteurs ni les consommateurs, qui se livrent à ce grand trafic, mais c'est un tiers qui, s'interposant, pourvoit aux besoins de ces derniers en se créant à lui-même des moyens d'existence. Ce tiers est l'indigène des régions inhospitalières qui s'étendent entre le nord et le midi. Parcourant des espaces immenses, il se rend aux mines de sel, charge de leur produit ses centaines et ses milliers de chameaux et, faisant des trajets qui durent des mois entiers, se rend aux contrées fertiles, où les habitants lui prennent volontiers son sel en l'échangeant contre du blé ou des produits de leur industrie; tant est gravé profondément dans les lois de la nature le principe de la solidarité des peuples par l'échange des productions.

Le sel se recueille à Bilma à l'état liquide; on le coule ensuite dans des formes de bois où il prend la forme d'une espèce de chapiteau. Ce cylindre de sel s'appelle alors *kantou*, et dix de ceux-ci forment une bonne charge de chameau. Un *kantou* équivaut à cinq pièces de moindre dimension, nommées *asserim*, qui se subdivisent encore en quatre *fotou*; un *kantou* vaut donc vingt *fotou*. Ces pains de sel sont renfermés dans des sacs de feuilles de palmier, que l'on appelle *takroufa*. Le cours à Bilma, est de deux *sekka* de sarrasin pour trois *kantou* de sel. Il existe encore en outre un sel plus fin qui s'expédie en poudre et qui est le seul que puissent employer les Européens, car le sel ordinaire de Bilma est fort amer pour des étrangers et leur gâte le goût de tout aliment. Ce sel fin coûte trois fois plus cher que l'autre.

Pendant notre marche, je m'efforçai sans cesse d'évaluer approximativement la grandeur de la caravane pour pouvoir apprécier l'importance de cette vaste entreprise nationale et commerciale. Ceci offrait de grandes difficultés, l'*airi* se

composant d'un grand nombre de subdivisions appartenant à des communautés ou à des chefs différents. Au dire de l'un des serviteurs d'Annour, les plus dignes de foi, il y en avait plus de trente ; mais il ne me fut pas possible de m'en assurer. Je crois toutefois ne pas être loin de la vérité en évaluant, en cette circonstance, l'importance de la caravane au sel des Kel Owi, à trois mille cinq cents charges de chameaux, sans compter, naturellement, les jeunes bêtes sans emploi. La valeur totale du sel transporté pouvait s'élever à cent cinquante millions de coquillages ou *kourdi*, soient soixante mille ducats d'Espagne. De cette quantité, un millier de charges allaient à Sinder ; une couple de cents en étaient destinées à Tessaoua et à tous les marchés de la contrée, jusqu'au Gober ; le reste devait être transporté à Kano, le centre d'affaires le plus important de tout le Soudan central. De cette manière, un espace d'environ quarante milles allemands carrés était approvisionné de sel. La partie orientale du Bornou reçoit le sien directement de Bilma, tandis qu'il n'en arrive que fort peu dans la région du Niger, qui possède d'autres sources et d'autres voies de relations commerciales. Il ne faut cependant pas perdre de vue que le pays d'Asben étant depuis longtemps livré à des désordres, la caravane pouvait être moins considérable qu'en d'autres temps ; quoique, cependant, sous l'empire de certaines circonstances, elle puisse devenir beaucoup moins importante encore, et même ne pas se former du tout, comme je l'observai moi-même par la suite. Quelque minime que puisse paraître au point de vue européen, la valeur du sel importé annuellement, elle n'en est pas moins très considérable, eu égard aux conditions économiques de l'Afrique centrale.

Le contingent d'Annour pouvait s'élever, dans le principe, à environ trois cents chameaux, mais tandis qu'une partie de leur chargement resta à Tessaoua, l'autre fut dirigée vers Sinder. Après ces considérations générales sur le caractère et l'importance de la caravane au sel, je reprends le récit de notre voyage.

L'aridité du désert et la fécondité semblent se disputer la région du sud-est d'Air, que traversait notre route vers le midi. Tantôt l'aspect de la nature nous faisait croire que nous avions atteint déjà la zone fertile; tantôt, au contraire, le site prenait le caractère de la plus profonde désolation. Lorsque nous partîmes, le 12 décembre, nous marchâmes d'abord sur un sol rude et rocailleux. Pendant un certain temps, la vaste vallée fut, comme celle de Ta Rhist sur la route d'Agades, parsemée de gros blocs de basalte. Plusieurs éminences et des pics fortement accusés caractérisaient cette région volcanique. Nous laissâmes à notre droite le pic Ebarrasa et nous fîmes halte, un peu avant midi, au pied nord-est de celui de Teleschera, dont la forme est semblable à celle d'un pain de sucre. Je me promettais de jouir, du haut de cette montagne, d'une vue très étendue sur le côté oriental du pittoresque groupe de l'Eghellal, et même sur toute la contrée voisine. Je me mis donc en devoir de monter au sommet, mais ce ne fut qu'au prix des plus grands efforts que je pus y arriver. Après avoir gravi les mamelons inférieurs, composés de grès, je trouvai les flancs du rocher fort escarpés et couverts de détritrus qui, détachés, fuyaient constamment sous mes pas. Le sommet le plus élevé se compose de colonnes de trachyte d'environ deux pieds et demi de diamètre et d'une régularité telle qu'on les croirait dues au travail de l'art humain; quelques-unes ont jusqu'à

cent pieds d'élévation, tandis que d'autres sont brisées à une plus ou moins grande hauteur. Je montai jusqu'à ces colonnes et j'y arrivai, complètement épuisé d'efforts ; je me trouvais à quinze cents pieds, au moins, au dessus du niveau de la vallée. Malheureusement l'atmosphère était chargée de vapeurs, ce qui restreignit beaucoup l'étendue de mon horizon. La descente me fut presque plus pénible encore que l'ascension et lorsque je revins dans ma tente, j'étais à bout de forces. J'étais déjà très affaibli, à cette époque, par les influences du climat ainsi que la mauvaise nourriture, et de tout le voyage, je ne fus plus en état de gravir une montagne, même de hauteur médiocre.

Le 13 décembre, nous traversâmes un pays montueux, dont le niveau général allait en s'élevant. Un peu avant le lever du soleil, le thermomètre ne marquait que 5° centigrades de chaleur, la température moyenne n'ayant été que fort basse pendant tous ces jours. Parcourant un sol pierreux, nous ne tardâmes pas à descendre dans la vallée Tanegat, qui est large d'un demi mille, et dont nous suivîmes la direction. Devant nous se dressait un groupe de montagnes considérable, dominé par le haut pic Mari, qui se distinguait par sa coupe pittoresque. Nous nous installâmes dans le lit d'un torrent pluvial, mais cette fois nous n'avions pas à redouter de dangers semblables à celui que nous avons couru près de Tin Tarh Ode. Notre campement était orné de quelques beaux accacias de l'espèce nommée *gaouo* ; mais à part ceux-ci, la vie végétale y était insignifiante. Des oiseaux de proie, attirés par l'espoir de quelque butin, se montraient en grand nombre, principalement le vautour chasse-fiente (*Neophron*) et le corbeau noir du désert (*Corvus Umbrinus*).

Le 14 décembre, nous partîmes de bonne heure, mais

après une marche d'une sixaine de milles seulement, nous fîmes halte sur un terrain inégal, couvert d'un grand nombre de petites éminences granitiques. Ce fut seulement en cet endroit que toute la caravane au sel se trouva réunie, et le lendemain matin, 15 décembre, le départ général s'opéra promptement. Nous prîmes d'abord une direction complètement occidentale, tandis que nous avions, pendant ces derniers jours, marché vers le sud-est, décrivant constamment des sinuosités et faisant des haltes nombreuses; celles-ci avaient eu pour cause la nécessité de faire reposer les chameaux des fatigues de leur marche à travers le plateau nu et aride qui sépare les montagnes de la contrée d'Asben du bas pays de Bilma.

Nous avions alors à notre gauche le Mari qui, vu de ce côté, présentait la forme remarquable retracée dans la planche ci-contre. Nous circulâmes à travers un labyrinthe de gros blocs de rocher isolés, puis le sol de la vallée s'aplanit graduellement, et après que nous eûmes de nouveau traversé le lit d'un torrent pluvial intermittent, nous plantâmes nos tentes au bord d'un cours d'eau nommé Adoral. Ce fut là que nous rencontrâmes le premier exemplaire du nid flottant de l'oiseau tisserand, formé d'herbes sèches entrelacées avec le plus grand art et suspendu aux branches des arbres par un seul filament.

Le 16 décembre, nous trouvâmes la plaine ornée de magnifiques *addoua* ou *taborak* (*Balanites Ægyptiacus*) au large branchage. Leur couronne s'abaissait parfois jusque sur le sol, formant un berceau de la plus fraîche verdure. Plus tard, lorsque nous fûmes arrivés sur un terrain de roc, plus élevé, nous aperçûmes pour la première fois les montagnes de Baghsen qui s'élevaient derrière une chaîne d'ém-

nences secondaires. Nous nous arrêtàmes, encore de bonne heure, près du puits Albes, entre des masses de granit isolées, mélangées de quartz, lesquelles formaient les seuls accidents du sol jusqu'au pied du Baghsen. Nous restâmes en cet endroit pendant les deux jours suivants encore, afin que nos chameaux pussent bien se reposer.

Le 19 décembre, repartit enfin notre pesante caravane. La végétation, diminuant sans cesse, finit par disparaître tout à fait. Notre étroit sentier s'étendait sur une rude plaine de basalte noir et nous forçait de marcher en file longue et serrée. Plus tard nous quittâmes cette plaine, et après avoir traversé encore le lit d'un torrent hyémal, nous entrâmes dans la vallée Telloua qui renferme un assez grand nombre d'arbres, mais très peu d'herbes. Lorsque nous la quittâmes en remontant de nouveau, nous eûmes en arrière une vue magnifique du mont Adjouri, au pied duquel se trouvent une vallée et un village nommés Tschernia, ou Tschimmia, célèbres par leurs dattiers. Après un trajet d'environ une lieue dans la plaine, nous prîmes gîte dans le lit desséché d'un cours d'eau qui s'étendait du nord au midi, le long de petites éminences basaltiques. Je pris d'abord celles-ci pour des dépendances du Baghsen, mais je m'aperçus plus tard que ce dernier en était séparé par un bas-fond nu et aride.

Ce point était celui d'où l'on pouvait jouir du plus beau coup d'œil sur le versant oriental de ce groupe de montagnes, que je m'occupai de dessiner vers le soir. Des vallées ou des ravins d'une grande profondeur semblent partager toute la masse en plusieurs groupes isolés. Vus du côté de l'orient, ces ravins sont extrêmement arides, mais ils offrent cependant des parties plus favorisées de la nature,

qui sont habitées et cultivées. Les indigènes y parlaient, avec un grand effroi, de nombreux lions qui infestaient ces gorges de la montagne, où, par ce motif, personne ne voulut m'accompagner.

Nous dûmes encore rester là pendant la journée du lendemain, nos chameaux s'étant trop avancés vers le midi et n'ayant pu être retrouvés à temps. Nous vîmes passer une autre caravane qui se rendait également dans les contrées méridionales. Peu après, arriva une petite troupe d'indigènes de Seloufiet qui s'en allaient, au contraire, vers le nord, revenant d'avoir acheté du blé dans le Damerghou.

Le 21 décembre, nous poursuivîmes notre voyage et après trois heures de trajet, nous arrivâmes dans la vallée Ounan, qui forme plutôt un embranchement de la vallée principale. Ici nous aperçûmes des palmiers d'Égypte, d'abord assez rares, puis augmentant en nombre jusqu'à former un joli petit bois. Les palmiers n'étaient pas les seuls arbres que nous y rencontrâmes, et nous vîmes, au point où la vallée reçoit un de ses embranchements, un magnifique fourré composé d'une végétation variée. Il se trouvait également aux environs plusieurs puits, et le site était animé par de nombreux troupeaux de chèvres. En divers endroits nous vîmes des maisons de pierre, et nous traversâmes même un village entièrement composé de maisons semblables. Il me fut dit que ces lieux étaient autrefois un des principaux établissements des Kel Gheress, au temps où ils étaient encore maîtres de tout le pays jusqu'à la route d'Agades. A quatre heures et demie de l'après midi, nous établîmes notre camp sous un sauvage et vigoureux berceau de végétation, au bord d'un torrent qui, dans les temps de pluie, roule parfois de grandes quantités d'eau.

Quoiqu'il n'y eût pas de puits dans le voisinage, nous prolongeâmes notre halte pendant deux jours, afin de laisser nos chameaux bien profiter des excellents pâturages que leur offrait notre station. Le 24 décembre, nous avançâmes un peu plus dans cette belle vallée qui continuait d'offrir un bois épais de palmiers flabelliformes, bordé de chaque côté d'une série de hauteurs. Nous fîmes une courte halte près du puits Tanis N Tanode, afin de nous pourvoir d'eau. Plus loin, les *allouot* à la verdure fraîche et charnue devinrent plus vigoureux et offrirent à nos chameaux une nourriture dont ils avaient besoin. La vallée Bargot, où nous étions entrés dans l'intervalle, prenait graduellement la forme d'une plaine irrégulière, arrosée de quelques cours d'eau. Ce fut là que nous fîmes notre station suivante, entourés d'une exubérance d'herbes.

Une *kafla*, qui disait avoir quitté Tripoli depuis environ trois mois, nous apporta l'inquiétante nouvelle que le choléra y avait éclaté. Cet incident fut le seul qui signala notre veillée de Noël, que nous ne pûmes célébrer qu'en nous contentant de notre amer et éternel *basin*.

Nous restâmes encore deux jours en cet endroit. Le lendemain, nous entendîmes les petites fantaisies de deux musiciens, jouant, l'un du tambour, l'autre de la flûte. Ceci nous servit de réjouissance à l'occasion du jour de fête, quoique nos virtuoses, qui ne se doutaient guère de l'à propos, ne fussent venus que pour obtenir de nous quelque présent.

Je dus enfin me séparer ici de Hamma, mon meilleur ami d'entre les Kel Owi. Il retournait avec Astafidet, le chef Kel Owi résidant à Assodi, pour maintenir l'ordre parmi ces derniers, en l'absence d'Annour. Hamma était un homme

sûr, doué d'un caractère ouvert, et auquel toute notre caravane, moi-même y compris, avait de grandes obligations. Ainsi que Mohammed Burdji, le jeune fils d'Annour, il me quitta en m'exprimant avec tout son intérêt pour moi, l'espoir de me retrouver un jour quelque part. Ces infortunés ne se doutaient pas du sort qui leur était réservé. Ils devaient, l'un et l'autre, trouver la mort dans la sanglante guerre qui éclata, en 1854, entre les Kel Gheress et les Kel Owi.

Le 27 décembre, notre voyage, jusqu'alors plus fictif que véritable, commença en réalité. Nous quittâmes le territoire d'Asben car, quoique la limite méridionale en soit généralement fixée beaucoup plus au midi, près du puits Tergoulaouen, la frontière naturelle en est en cet endroit, où l'on sort de la féconde vallée Bargot pour gravir le stérile et désert plateau, privé d'eau, qui s'étend jusqu'aux prairies des tribus Touareg nomades du Tagama. Le 27 décembre, nous rentrâmes encore dans la plaine de Bargot, qui s'élargit graduellement, finissant par perdre complètement son caractère de vallée. Vers midi nous nous arrêtâmes, du côté du nord, sur une pente douce du sol rocailleux, près d'un abreuvoir nommé A Rhalle.

Le lendemain, nous venions de nous mettre en marche et de gravir cette pente, quand nous fîmes halte tout à coup. On battit des tambours, jusqu'à ce que toutes les parties de la caravane fussent arrivées au haut. Nous en augurâmes que le voyage que nous allions entreprendre était pénible et dangereux. Au commencement, le sol était exclusivement siliceux et çà et là, on voyait se dresser quelque roc isolé. Notre espoir de n'avoir plus à revoir les plaines, chauves et sans fin, du désert, était déçu et nous voyions

s'étendre devant nous une nouvelle zone aride et désolée. Plus loin, nous gravîmes une éminence, peu importante il est vrai, mais fort remarquable, nommé Abardardjen. Cette crête forme la limite septentrionale d'une plaine haute et sablonneuse, portant de rares herbes et des *talha* rabougris, et qui semble s'étendre sur une grande partie du continent africain. Ce plateau, situé à environ deux mille pieds de hauteur, forme la transition de la pierreuse solitude du désert aux régions fertiles du centre; toutefois, il offre un caractère moins morne que les *hammada* du nord. Nulle part la végétation n'y manque d'une manière absolue; en beaucoup d'endroits même, le sol y est couvert de *bourek-keba* et d'autres herbes sur d'assez vastes espaces, et dans les intervalles croissent aussi des arbres, particulièrement de petits *talha*. Le règne animal y est aussi mieux représenté que dans les régions centrales du désert; celle-ci est même le véritable climat de la girafe et de la grande antilope aux longues cornes (*Antilope Leucoryx*), dont la peau sert aux Touareg à la confection de leurs boucliers.

Il était justement midi lorsque nous atteignîmes la crête Abardardjen, plongeant du regard dans l'immense plaine qui s'étendait devant nous. Nous campâmes à deux milles plus loin. Nous trouvâmes ce jour là un premier œuf d'autruche, chose remarquable pour la saison; car dans les régions correspondantes du Nil, ces oiseaux passent pour ne pondre qu'en février et mars.

Le 29 décembre, nous aperçûmes également pour la première fois l'herbe appelée *hhad*, par les Arabes, et qui passe pour le fourrage le plus nutritif que les chameaux puissent rencontrer au désert. Quoique nous ne l'eussions pas encore rencontré jusqu'alors, ce végétal semble être très répandu

dans la partie occidentale du désert. Nous apprîmes aussi, ce même jour, à connaître le *magaria*, arbre de dimension moyenne, portant de petites feuilles d'un vert olive et des fruits brun clair dont la forme ressemble à celle des cerises ordinaires. On sèche ces fruits pour les piler et en arranger la pâte en forme de petits gâteaux; mais ils ne sont pas fort nourrissants. Aux intervalles laissés libres par la végétation, nous remarquâmes de nombreuses traces de girafes, de gazelles, et d'autruches; vers le soir, les vestiges de l'*Antilope Leucoryx* devinrent beaucoup plus fréquents.

Le lendemain, 30 décembre, nous marchâmes pendant plus de sept heures et demie dans une sauvage région des chauves collines de sable. Nous choisîmes alors notre abri non loin du célèbre puits Tergoulaouen, dans un bas-fond se dirigeant de l'est à l'ouest et qui était borné au midi par des collines de sable et un peu de verdure. Le puits, quoique vaste et garni de bois à l'intérieur, ne renfermait, vu le grand nombre d'hommes et d'animaux dont se composait notre caravane, qu'une quantité fort minime d'eau boueuse. L'endroit est extrêmement aride et solitaire et passe pour dangereux, à cause des fréquentes razzias des Aouelimmeden et des Kel Gheress; car ces hordes de brigands sont toujours sûres d'y surprendre des voyageurs isolés, forcés de faire halte à cette indispensable station du désert.

Ce fut une journée froide et désagréable, que celle qui termina pour nous l'année 1850. Le site que nous parcourions était d'une uniformité constante et ne présentait qu'une vaste et incommensurable plaine de sable où ne croissaient des arbres qu'en certains endroits. La découverte la plus remarquable de notre marche, ce jour là, fut celle du véritable glouteron de Nigritie ou *karengia* (*Pennisetum Disti-*

chum), dont les capsules épineuses sont un des plus cruels fléaux pour le voyageur en Afrique. Ce ne fut qu'avec peine que nous nous trouvâmes un endroit qui en fût exempt, et là même, le vent qui régnait fortement nous en apportait d'une assez grande distance. Nous fêtâmes la Saint-Sylvestre par un plat de deux œufs d'autruche, et après ce frugal repas, nous nous livrâmes de bonne heure au repos.

Nous nous levâmes dans un triste état, le matin du 1^{er} janvier 1851. Blottis les uns contre les autres, tous cherchaient le moyen de se préserver du froid piquant et de l'aigre vent du nord-est qui soufflait avec violence; pour comble de malheur, nos vêtements et nos couvertures étaient couverts d'innombrables glouterons qui, pareils à des aiguilles, en attachaient toutes les étoffes les unes aux autres. Si l'un de nous parvenait à grand'peine à en débarrasser sa personne et ses habits, un coup de vent lui en apportait d'autres en un instant. Ce fut dans ces pitoyables conditions que nous nous mîmes en marche à neuf heures et demie, pour poursuivre notre voyage dans le désert. Nous eûmes la consolation, vers midi, de rencontrer un peu de broussailles, et un peu après, de nouveau *bourelkeba*. Nous vîmes aussi de grandes autruches; une famille entière, le père (*edlim*), la mère (*ribeda*) et leur progéniture, tous à la file l'un de l'autre, passèrent à peu de distance, devant nous, rapides comme le vent. A trois heures et demie, nous campâmes dans un endroit apparemment exempt des insupportables *karengia*, mais ravagé par les excursions souterraines du *fenek* ou *niaoumiaoua* (*Megalotis Pallidus*?) et les trouées du cochon de terre (*Orycteropus Æthiopicus*) qui, profondes quelquefois de vingt pouces, sont fort dangereuses pour les montures. L'animal lui-même ne se montre

guère, mais quoique les indigènes ne l'aperçoivent que très rarement, il paraît être très répandu dans toute la Nigritie.

Pendant la première moitié de notre marche suivante, la plaine resta encore nue, mais dans l'après midi, une grande abondance d'arbres et de buissons nous annonça que nous avions atteint la région méridionale, plus fertile, du plateau. La hauteur de ce dernier semblait être d'environ dix-huit cents pieds au dessus du niveau de la mer. Lorsque nous nous arrê tâmes afin d'établir notre camp, nous eûmes de la peine à trouver une place convenable pour y planter nos tentes, à cause des broussailles chargées d'épines, qui encombraient le sol. Pendant la marche du 3 janvier, nous remarquâmes plusieurs indices de notre entrée dans une zone inconnue. D'autres animaux et des races nouvelles nous apparurent. Après avoir traversé le pays de la girafe, de l'autruche, etc., nous vîmes, peu après notre départ, les premiers zébus d'Afrique, ces bœufs gibbeux du Soudan, robustes, beaucoup plus grands que ceux de l'Inde, et que l'on emploie à la fois comme montures et bêtes de somme. Nous avions, en quittant Rhat, abandonné la région du bétail ordinaire. Nous rencontrâmes d'abord une caravane d'une vingtaine de ces animaux, chargés de blé, et plus tard nous eûmes le spectacle d'un troupeau entier, nous annonçant le voisinage d'habitations indigènes. Nous n'étions pas loin d'un village appartenant à la tribu nomade des Tagama, et déjà, à dix heures, nous campions dans ses environs, près d'un puits profond de dix-sept brasses, nommé In Assamet. Le même nom s'est étendu à la subdivision des Tagama qui demeure en cet endroit.

Le village se composait de huttes d'une espèce particu-

lière; les parois en étaient faites de nattes fixées sur une charpente de branches, et le toit, de peaux de bêtes. Ces huttes étaient peu élevées et d'un aspect assez pauvre, mais les enfants qui jouaient entre elles, mêlés aux animaux domestiques de la colonie, offraient un spectacle fort animé. Les habitants ne tardèrent pas à pénétrer dans notre camp et à nous devenir insupportables par leur indiscretion et leur amour de la mendicité. Les hommes montaient, en vrais nomades, de vilains petits chevaux, ce qui était d'autant plus disgracieux qu'ils étaient généralement eux-mêmes de haute taille. Leur teint était plus clair que celui des Kel Owi.

Les femmes que nous vîmes n'étaient pas trop mal, et avaient les traits assez réguliers; mais grâce au lait qui constituait leur nourriture principale, elles étaient grosses et bouffies outre mesure. Il n'y avait chez elles aucune trace des formes sveltes qui font la beauté de la femme, et leur caractère dominant était une excessive obésité qui se trahissait surtout par le développement extraordinaire des parties charnues. Comme je l'ai dit plus haut, les Touareg ont un nom particulier (*teboulloden*) pour ce genre d'appas que nos dames d'aujourd'hui cherchent à acquérir par des moyens artificiels qui suppléent à ce que leur a refusé la nature. Les principales d'entre ces beautés étaient vêtues d'un *tourkedi* noir et d'un pardessus, et les plus pauvres simplement de coton blanc. Les vêtements des hommes étaient pour la plupart faits de la même étoffe; beaucoup d'entre ces derniers portaient les cheveux pendants en longues mèches, pour indiquer qu'ils étaient Anisslimen ou Merabetin, c'est à dire hommes saints. Un pareil titre ne semblait guère bien porté, au premier aspect de toute la colonie en général. Les femmes se montraient fort disposées à entrer, sans aucune

honte, en rapport avec les voyageurs, et les hommes s'offraient avec insistance pour leur servir d'entremetteurs. Ce fait, presque inexplicable pour nous, mais qui constitue un trait caractéristique de la vie du désert, est un reste des anciennes coutumes païennes, que l'islamisme non seulement n'a pas déraciné, mais qu'il favorise au contraire, par les relations commerciales qu'il entretient dans ces régions inhospitalières. Nous fîmes encore une autre observation extrêmement remarquable au sujet des Tagama. Une foule de circonstances particulières m'apprirent que cette tribu, que Ptolémée cite sous le même nom, mais comme ayant une résidence quelque peu différente, s'était convertie au christianisme, mais que plus tard, elle fut subjuguée par d'autres tribus mahométanes. Au reste, la contrée s'appelle encore Arroumet, « le Pays des Chrétiens. » Je cite ici cette circonstance qui ne renferme aucune relation de voyages que je sache. Les Tagama ne forment plus aujourd'hui qu'une très petite tribu et reconnaissent, jusqu'à un certain point, l'autorité du sultan d'Agades. Tandis qu'ils ne comptent plus actuellement qu'environ trois cents guerriers, pour la plupart à cheval, et armés de piques, ils constituaient autrefois une tribu beaucoup plus considérable, jusqu'à ce qu'Ibram, père du chef actuel et contemporain du sultan Bello, de Sokoto, eût entrepris, avec l'aide des Kel Ghéress, une expédition malheureuse contre cette ville. De nos jours encore, ils n'osent pas y pénétrer et transportent leur sel à Kano. Quoique leurs principales ressources consistent actuellement dans l'élevage du bétail et la chasse, ils prennent part au commerce du sel et se joignent aux entreprises de la caravane des Kel Ghéress, mais non de celle des Kel Owi. Leurs vilains petits chevaux sont très bons pour la

chasse et se distinguent par leur légèreté à poursuivre les girafes et les antilopes.

Nous avions donc devant nous un état insolite de choses, complètement nouveau. Au moment de partir, le samedi 4 janvier, nous en eûmes encore une autre preuve, en voyant arriver « la plus belle des belles, » dame de qualité qui méritait bien cette distinction, si l'ampleur des dimensions crée des droits à la beauté. Le vieux chef lui-même était pour elle plein d'égards et de déférence. Ce volumineux exemplaire du beau sexe indigène, sous le poids duquel suait et soufflait un malheureux taureau, était malade et venait réclamer les soins du *tabib* ou *ne meglan*, dénomination dont M. Overweg s'était rendu l'objet en pratiquant la médecine. Toutefois sa manière d'opérer était assez originale, car il traitait ses clients non d'après la nature de leurs affections, mais selon les jours de la semaine. Ainsi, il avait son jour pour le calomel, un autre pour des poudres purgatives, ou le sel de Glauber, la magnésie, la crème de tartre et ainsi de suite. Ce n'était que là où le temps et les circonstances le lui permettaient, qu'il étudiait de plus près l'état des malades; or, dans le cas présent, c'était chose impossible, nos compagnons étant déjà en selle, et je ne sais ce qu'il advint de l'infortunée reine de la beauté.

Après quelques milles de chemin, nous arrivâmes au bord d'une pente de rocher fort escarpée qui plongeait, semblable à une terrasse régulièrement inclinée, dans une plaine située à une centaine de pieds au dessous. C'était la limite méridionale du plateau pierreux et aride où notre caravane était montée le 28 décembre, et dont la dernière partie seulement nous avait offert quelque signe de vie animale et végétale. Le versant que nous devions descendre avait peu d'étendue

du côté occidental, mais vers le sud-est nous pûmes le suivre pendant un temps assez long.

Après notre descente du versant, la nature du pays changea d'aspect ; au lieu d'un plateau stérile, nous vîmes un steppe couvert d'une végétation abondante et nouvelle pour nous ; à chaque pas, le site devenait de plus en plus agréable et nous annonçait l'approche de la terre promise, féconde en blé, du Damerghou.

Après deux milles de trajet, nous passâmes déjà près du premier amas stagnant d'eau pluviale des régions du tropique. Ce *tebki*, ainsi qu'on l'appelle dans la langue Haoussa, s'étendait sur une longueur considérable. Un peu plus loin, nous arrivâmes à un puits desséché, portant, comme le *tebki*, le nom de Farak. Notre voyage du lendemain, 5 février, devint encore plus agréable, lorsque, vers midi, nous parcourûmes un pays bordé de chaque côté de petites chaînes de monticules et, plus loin, un nouvel établissement des Tagama. Celui-ci consistait encore en huttes couvertes de peaux, à l'aspect misérable, comme celles d'In Assamet. Il s'y trouvait de nombreux troupeaux de bêtes à cornes et de moutons, chose nouvelle pour nous, car nous n'avions pas encore remarqué de ces derniers. Toutefois ils avaient du poil au lieu de laine, les moutons ordinaires paraissant n'appartenir qu'aux Sonrhā et aux Touareg occidentaux, qui vivent sur les bords du Niger. Nous ne tardâmes pas à être entourés d'un grand nombre d'indigènes à cheval, desquels l'aspect martial contrastait agréablement avec la physionomie de leurs frères dégénérés de la veille. Leur camp était adossé à un magnifique bouquet d'arbres luxuriants, tandis qu'un petit lac nommé Goumrek, entouré d'accacias touffus de l'espèce dite *baggaroua*, présentait un coup d'œil

enchanteur. Le bétail, groupé de diverses manières, s'abreuvait sous leur épais ombrage.

Dans la matinée du même jour, j'avais remarqué une espèce de plante toute nouvelle, qui croît assez rarement dans le Soudan central, mais qui vient très abondamment sur la rive septentrionale du Niger, comme je l'observai par la suite. C'est une sorte d'euphorbe très vénéneuse qui atteint une hauteur d'un pied et demi à deux pieds; dans la langue Haoussa, elle se nomme *koumkoummia*, tandis que les Arabes de Tombouctou l'appellent « la Mort aux Lions. » Je vis encore d'autres plantes nouvelles, par exemple un arbuste épais, nommé *dilou*, que j'avais déjà observé sur le plateau, peu de temps avant de le quitter; dans le steppe suivant, je rencontrai un second arbuste, du nom d'*agouaou*, formant une masse touffue de rameaux d'un bois très blanc. Plus loin, nous rencontrâmes beaucoup de melons sauvages, mais ils étaient dépourvus de saveur. Il s'y trouvait en abondance une sorte de laurier, appelée *arsa*, ainsi que des plantes grimpantes dont la présence témoignait de la fécondité toujours croissante du sol; cependant elles n'étaient pas encore extrêmement vigoureuses. Lorsque nous nous établîmes, dans l'après midi du 5 janvier, au bord d'un torrent desséché, nous fîmes encore la découverte d'une plante inconnue, mais en même temps d'un nouveau fléau, portant le nom d'*aïdo*; c'était une graminée pourvue de capsules noires aux épines encore plus fortes que celles du *karengia* et très dangereuses pour les voyageurs qui marchaient pieds nus. Je crois que ce végétal correspond à celui que les relations de voyage désignent, avec les mêmes propriétés fâcheuses, comme existant dans les contrées du Nil, sous le nom de *tarba*.

A un mille à peine au delà de notre campement, le site, encore une fois, changea complètement de caractère. Nous entrâmes dans une région montueuse d'une structure toute particulière; les sommets des collines qui le composaient, étaient nus et désagréablement coupés de gris et de noir, tandis que les parties basses du terrain étaient couvertes de taillis. Après être arrivés au point culminant de la contrée, d'où nous pûmes en contempler le curieux ensemble, nous redescendîmes dans une sorte de vallon dont la largeur augmentait et diminuait tour à tour. Plusieurs indices, tels que la présence de forts roseaux, hauts de dix pieds en certains endroits, et l'état du sol, singulièrement coupé de profonds sillons, prouvaient que ce bas-fond devait se trouver parfois converti en marécage. Lorsque nous en sortîmes, ce fut pour arriver dans un autre pays montueux fort agréable, ressemblant assez à un parc; dans l'après midi (6 janvier), nous vîmes, près de deux villages, les premiers champs de blé du Damerghou. Nous avons incontestablement effectué, dès lors, une partie importante de notre voyage. Jusqu'à ce moment, nous n'avions pas rencontré un seul pays qui fût en état de produire de la nourriture en suffisance, même pour une petite partie de sa population; ici, au contraire, nous avons atteint enfin cette région fertile de l'Afrique centrale qui non seulement peut nourrir ses propres habitants mais qui produit encore assez, malgré son peu d'industrie, pour alimenter d'autres contrées moins favorisées de la nature. Je me sentis intérieurement heureux d'en être arrivé à ce point du voyage et je remerciai la Providence d'avoir réservé ce succès à notre entreprise, car nous voyions s'ouvrir devant nous, comme brillante récompense de nos fatigues et de nos efforts, une contrée destinée

à occuper peut-être un rang important dans l'histoire future de l'humanité.

Tandis que je rêvais à de nouvelles découvertes et que je m'abandonnais à quelques souvenirs du pays, j'éprouvai une frayeur subite à la vue de trois cavaliers galopant vers moi en s'écriant : « *La ilah ila Allah !* » « Point d'autre Dieu que le seul Dieu ! » C'était Dan Ibra, ou Ibram (le fils d'Ibrahim), avec deux de ses compagnons. Dan Ibra était le chef redouté des Tamisgida, que n'avait pu vaincre jadis le vieux Annour lui-même, mais auquel il fut, au contraire, forcé de payer un léger tribut pour pouvoir passer sur son territoire avec sa caravane, en se rendant au Soudan. Le belliqueux chef était vêtu de son costume le plus beau, composé d'une riche tunique nigritienne et d'un burnous bleu, brodé d'or. Je répondis à son salut, jurant que je connaissais le seul Dieu mieux qu'il ne le connaissait lui-même, ce qui le rendit un peu plus liant; après quoi il s'adressa à Richardson. Toute son attitude me fit voir combien la protection d'Annour nous était nécessaire et jusqu'à quel point nous avions eu raison de redouter le passage des frontières du Damerghou.

Laissant à notre gauche un couple de villages, nous arrivâmes de nouveau dans un pays ouvert et plat, dans les parties basses duquel les eaux devaient probablement se rassembler en temps de pluie pour former un réservoir d'une étendue assez considérable. Non loin du village (*ōungoua*) Sammit, le terrain commença à s'élever un peu, et nous atteignîmes sans grande fatigue le pied occidental de la côte sur laquelle ce village se trouve situé. Nous plantâmes nos tentes à quelques centaines de pas en deçà, au milieu d'un champ de blé déjà fauché. Nous constatâmes en ces lieux les premiers signes d'une remarquable activité, car les indigènes

de Tagama ne nous avaient révélé que d'une manière douteuse leur esprit actif et industrieux. Ce fut ainsi qu'à peine descendus de nos montures, nous vîmes deux robustes nègres accourir pour nettoyer l'emplacement où nous venions nous établir ; en quelques instants, nous fûmes entourés d'individus des deux sexes, qui venaient nous offrir en vente une foule d'objets de diverse nature, tels que du sarrasin, deux sortes de fèves et de ces gâteaux bruns nommés *dodoa*, dont j'aurai occasion de parler plus longuement dans le cours de mon récit. Il se trouvait de la volaille en grande quantité dans ce pays fertile en blé et, soupant d'un excellent bouillon de poule, nous pûmes apprécier une fois de plus les bienfaits de la civilisation.

Continuant notre route le lendemain matin, 7 janvier, nous eûmes quelques petites averses qui nous inspirèrent des craintes pour notre chargement de sel. Je rappellerai ces pluies accidentelles de l'Afrique centrale, lorsqu'il sera question de mon séjour à Tombouctou. Depuis plusieurs jours il s'était produit en même temps un excellent changement dans la température, par la cessation des froids piquants qui nous incommodaient auparavant tous les matins. Mes observations météorologiques accusent, le 7 janvier, 16° centigrades, tandis que la température n'avait été que de 7°,5 le 2, et 9° le 3. Peu après notre départ, nous remarquâmes quelques jardins légumiers à la verdure fraîche et vivace, auxquels succéda une contrée onduleuse et fertile quoique dépourvue d'arbres, aux champs de chaume étendus, entrecoupés de prairies, tandis que la chaîne peu élevée des montagnes nommées Douaitou N Damerghou, se dirigeait vers l'est, parallèlement au sentier que nous suivions. Des deux côtés, et à peu de distance, se trouvaient

des villages et des métairies dispersées. Du plus grand de ces villages, nommé Madja, vinrent à nous les habitants, pour la plupart esclaves et idolâtres, pauvrement vêtus, nous offrant en vente des comestibles. Dans le voisinage des fermes isolées, nous aperçûmes pour la première fois, auprès d'un groupe de puits une quantité considérable de chevaux s'abreuvent parmi le bétail. Un assez grand nombre de ces animaux broutaient aussi le chaume. L'auge de l'abreuvoir fut encore pour nous un objet d'intérêt particulier; elle consistait en une écaille de tortue longue de plus de deux pieds, dont la vue nous prouva que dans ce pays, la tortue terrestre (*Tylopoda*) atteint fréquemment cette dimension.

Le premier village que nous avons rencontré dans cette journée, me donna l'occasion de voir de près le style particulier d'architecture qui s'étend parmi toute l'Afrique centrale, non sans des modifications d'une certaine importance. Les huttes étaient presque entièrement construites en paille de sarrasin, n'ayant guère d'autre soutien que les faibles branchages de l'*Asclepias Gigantea*; elles n'offraient pas, par conséquent, la solidité des huttes que nous avons remarquées dans les villages du pays d'Asben, mais les surpassaient de beaucoup en propreté, les matériaux en étant fort abondants et faciles à renouveler à chaque moisson. La principale différence qui existe entre les huttes d'Asben, semblables à des ruches, et celles du Damerghou, consiste en ce que ces dernières ont le toit complètement distinct des parois latérales, tandis que les autres ne forment qu'une voûte d'une seule pièce; or, le toit des huttes du Damerghou, légèrement recourbé, se termine en pointe. Lorsqu'on observe la coupe générale de ces huttes, on ne peut que s'étonner de la grande ressemblance qu'elles offrent

avec celles des habitants primitifs du Latium, telles qu'elles sont décrites par Vitruve et d'autres auteurs et que l'on représente encore parfois en terre cuite. Le nom « *kosi*, » qu'elles portent dans la langue de Kano ou de Bornou, a un rapport singulier avec le mot latin « *casa* » qui pourrait bien être le même au fond. Cela est d'autant plus vraisemblable que le mot « *koude* », qui en est l'une des formes, signifie *hutte* dans la langue Tamil et dans divers idiomes asiatiques. Il se trouve encore beaucoup d'autres points de ressemblance entre le Kanori et les langages de l'Asie centrale.

Les petits tas de blé que je remarquai entre les huttes étaient fort caractéristiques pour un pays de culture, et offraient conséquemment, le plus vif intérêt pour moi. Le blé n'était pas mis simplement en bottes ou en gerbes superposées, mais se trouvait dans une sorte de grande corbeille de roseaux entrelacés, reposant sur un échafaudage d'une couple de pieds de haut, construit en fortes branches; ce système avait pour but de défendre le précieux contenu des corbeilles contre les atteintes des souris et des termites. La fourmi blanche ou *gara* (*Termes Fatalis*) ne fait pas seulement grand tort aux provisions de blé mais constitue encore un terrible fléau pour les maisons, qu'elle détruit complètement ainsi que les parties les moins solides du mobilier qu'elles renferment. Diverses sortes de souris (*koussou*) commencent à se montrer en cet endroit; on y trouve en abondance la souris sauteuse (*Dipus*) déjà signalée par Hérodote comme propre à la contrée, et qui paraît plus jolie au voyageur qu'au laboureur inquiet du sort de sa récolte. L'espèce de céréales cultivée dans tout le Damerghou est le sarrasin (*Pennisetum Typhoideum*) mais seulement le blanc, pour autant que je sache. Le pays ne produit pas de maïs, mais

par contre nous y trouvâmes de grandes étendues de terrain couvertes d'*Asclepias Gigantea*, cette gigantesque et uniforme mauvaise herbe des tropiques, qui ne sert qu'à charpenter les huttes de paille, à faire des échaliers ou à brûler; on en emploie la moëlle pour fabriquer de l'amadou, et la paille où celle-ci est renfermée sert à confectionner des tuyaux de pipe. Le suc laiteux que sécrète abondamment cette plante peut devenir, par la suite, un produit des plus importants, comme il l'est déjà plus ou moins dans l'Inde. Jusqu'à présent on ne l'utilise, dans quelques parties du Soudan, que pour faire fermenter l'épaisse bière de millet (*gia*) des indigènes, et activer le caillage du lait; ce suc offre, par contre, le grave inconvénient de gâter les habits des voyageurs et de faire tomber le poil aux endroits où il touche le corps des chevaux; toutefois les vaches et les chèvres mangent sans incommodité les feuilles de ce végétal.

Plus loin, nous vîmes des villages, des champs de chaume, de vastes prairies en friche couvertes d'asclépiades, des fermes dispersées, des troupes de chevaux et de bétail au pâturage, tandis que le pays était légèrement ondulé et coupé çà et là de quelques lits de ruisseaux desséchés. Tout à coup nous fûmes frappés d'un spectacle tout nouveau, en rencontrant un endroit important, nommé Dam Magadji (ou plutôt Dan Magadji, « le Fils du Lieutenant, » dont la localité a pris le nom). Formant un quadrilatère régulier, et entouré d'un mur d'argile, ce village s'étendait à notre gauche, tandis que nous commencions à apercevoir en avant, dans la direction de Sinder, un pic élevé, appelé Saousaoua. Nous arrivâmes à un petit hameau d'où sortirent un grand nombre d'indigènes venant à notre ren-

contre ; ils nous saluèrent amicalement et nous informèrent que nous étions arrivés à Taghelel, domaine du vieux chef.

Le village lui-même consistait en deux hameaux, séparés par un groupe de quatre ou cinq tamarins (*tsamia*), premiers mais tristes représentants de cet arbre magnifique, le plus bel ornement de la Nigritie. Comme nous devions nous arrêter pendant quelques jours en cet endroit, nous fîmes en sorte de nous y installer le plus commodément possible ; nous y parvîmes non sans quelque peine, malgré nos petits ennemis, les fourmis blanches.

La plus grande partie de la journée du lendemain fut employée par nous à recevoir des visites. La première dont je fus honoré était pour moi du plus vif intérêt, mais dura un peu longtemps. Mon visiteur était un bel Ikaskesan à l'aspect chevaleresque ; sans être haut de taille, il était bien bâti et ses traits expressifs et réguliers trahissaient, ainsi que la couleur légère de son teint, la noblesse de sa naissance. Il était vêtu d'un beau burnous rouge qui pouvait bien valoir soixante-dix mille *kourdi*, et tout son costume était extrêmement propre et soigné. Ce personnage était pour moi non seulement un magnifique représentant de sa race, mais encore une individualité remarquable, comme ayant pris part à la campagne contre les Ouelad Sliman, tribu arabe vivant sur les bords du lac Tsad. Il me confirma les détails généraux que nous avions reçus précédemment sur cette expédition et j'appris à connaître par lui jusqu'où allait l'audace de ces bandits qui, sortis de Kanem, s'étaient avancés jusqu'à une demi journée de Tintelloust. Je ne savais pas alors combien tôt je devais chercher fortune auprès du reste de cette horde de pillards qui s'étend depuis les steppes de la Syrte jusqu'aux plaines brûlantes de Kanem.

Après cette intéressante visite, je reçus celle d'une foule de gens ennuyeux et je fus heureux de voir Overweg me soulager un peu en attirant sur lui l'attention générale, comme il revenait d'une excursion près d'un vaste étang situé au pied de la colline voisine nommé Farara. Deux canards bien gras, qu'il y avait tués avec notre domestique Ibrahim, nous vinrent d'autant plus à point pour le soir, que le vieux chef se conduisit fort mal à notre égard. Quoiqu'un grand nombre d'hommes et de femmes marchaient devant nous, chargés de boissons et de vivres, nous n'obtinmes rien de ces gens qui ne répondirent à nos demandes réitérées qu'en nous riant au nez. Tandis qu'on se livrait, au village, à des danses, de la musique et des réjouissances de toute espèce, un *mai-molo*, ou guitariste, trouva moyen d'arriver jusqu'à nous pour consoler les trois pauvres voyageurs esseulés, louant les qualités de chacun d'eux et ne les traitant de rien moins que de ministres d'État du Dieu tout-puissant.

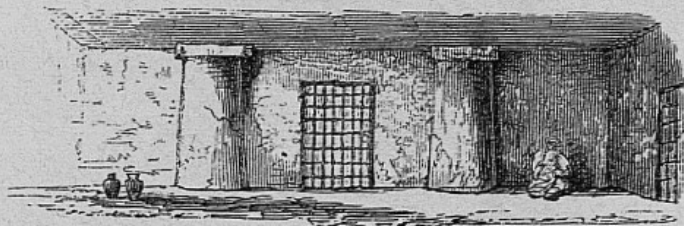
Le territoire du Damerghou s'étend sur une longueur d'environ soixante milles ou un degré, et une largeur de quarante; pris dans son ensemble, il forme un pays accidenté dont le sol très fertile pourrait nourrir la population la plus étroitement agglomérée. Cette contrée doit avoir eu autrefois beaucoup plus d'habitants qu'aujourd'hui, et s'être trouvée fortement dépeuplée par les sanglantes luttes du sultan de Bornou contre celui d'Agades et les Touareg. Quant à ce qui concerne l'origine de la population, le nom de Damerghou, qui a la même racine que ceux des diverses contrées qui entourent Bornou (telles que Damerghou, Gamerghou, etc.), semble attester que le pays qu'il désigne a appartenu aux Kanori ou à quelque autre race très voisine de celle-ci. Il est encore un fait, que la popula-

tion Bornou est actuellement de beaucoup supérieure, dans la contrée, à la population Haoussa dont la partie la plus noble habitait primitivement, comme nous l'avons vu plus haut, le pays voisin d'Aïr ou Asben.

Pendant nos trois jours de séjour à Taghelel, je commençai à dresser une liste des villes et villages principaux du Damerghou, susceptibles de développements par des investigations ultérieures. Je ne citerai ici que les quatre localités dont l'importance est due moins à l'étendue de leur emplacement et au chiffre de leur population, qu'à leur signification politique. La première est Koula N Kerki, située à une demi journée (*oueni*, comme disent les Haoussa) à l'est de Taghelel; cette ville, assez considérable, est la résidence du chef Moussa, qui peut être considéré, dans un certain sens, comme celui du Damerghou (*serki n Damerghou*). Toute la population de la contrée, à la seule exception des gens des gouverneurs résidant dans les trois autres capitales, lui doit tribut et hommage. Olaloa, située à trois milles et demi au sud-est de Taghelel et moins vaste que la ville précédente, est la résidence de Masaouadji, homme franc et bienveillant, membre de la famille d'Annour. Il s'y trouve une place, pourvue de hangars (*rounfona* ou *rounfa*) où l'on tient marché tous les dimanches. Vient ensuite Farara, qui s'élève à deux milles au sud-ouest de Taghelel, au sommet de la colline dont le pied est baigné par le grand étang que j'ai cité plus haut; c'est là que demeure Makita ou Imkiten, l'un des personnages les plus influents du pays. En quatrième lieu se trouve Taghelel même, résidence d'Annour; quoique peu considérable (car les deux hameaux réunis ne contiennent guère plus de cent vingt huttes), cette localité n'en est pas moins, sous tous rapports, d'une haute impor-

tance politique dans ce petit pays peu homogène, déchiré par les luttes des factions. Il s'y trouve également un marché pourvu de hangars et de boutiques. On y vendait, le vendredi 10 janvier, mais les affaires y étaient complètement nulles. Le marché ne s'ouvrit qu'assez tard, et lorsque je le visitai dans l'après midi, les objets qui y étaient exposés consistaient en coton (article exclusivement d'importation dans le pays) tabac, œufs d'autruche, fromage, nattes, cordages, filets, vases de terre, *goura* (sorte de coupes taillées dans la petite calebasse (*Cucurbita Lagenaria* et *Cucurbita Ovifera*), *boukourou* ou *akoschi* (plats de bois), *korio* (vaisseaux de paille fermés et de plus grande dimension, servant à contenir des liquides, et principalement du lait); j'y vis aussi une sorte d'assiettes rondes (*fefe*), faites d'herbes fines entrelacées, et servant également de plateaux ou de couvercles. Il se trouvait encore au marché une assez grande quantité de légumes, des oignons et deux bœufs. Les acheteurs pouvaient être au nombre d'une centaine. Pendant l'après midi, deux *magosaoua* ou idolâtres, vêtus de la manière la plus fantastique, se livrèrent devant nos tentes à la danse appelée « Danse du Diable. »

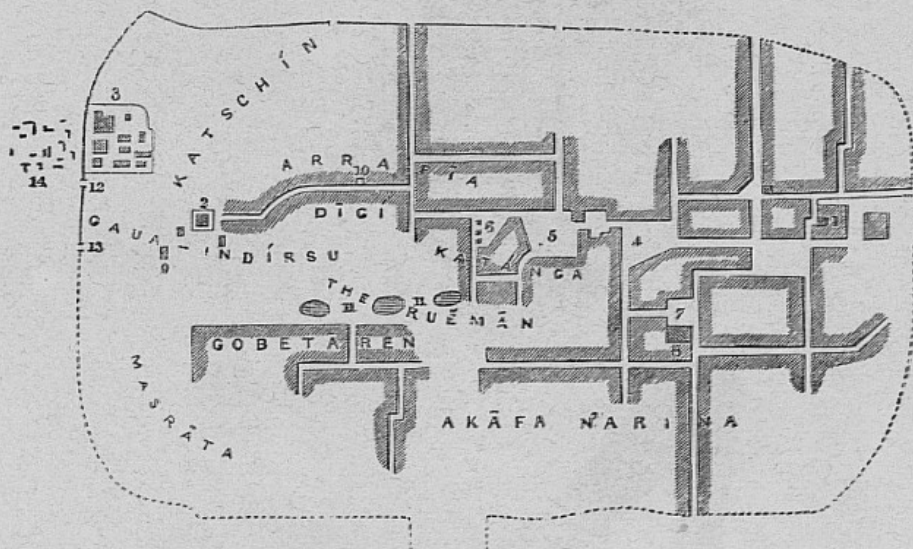
Taghelel était, sous plusieurs rapports un point important pour la suite de notre voyage. Nous étions arrivés dans des contrées où il devenait possible au voyageur de poursuivre sa route, même isolément. Vu le mauvais état de nos finances, nous dûmes, Overweg et moi, nous séparer ici de M. Richardson, afin que chacun de nous pût, sans bruit, s'arranger de son mieux, jusqu'à ce qu'il nous arrivât de nouvelles ressources de la patrie.



N° 25. — Voir tome I, page 239.



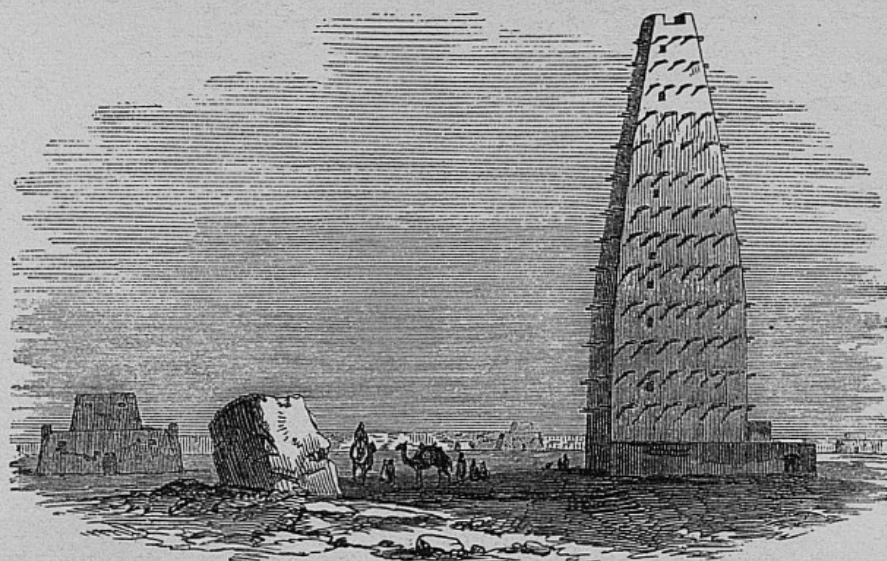
N° 26. — Voir tome I, page 246.



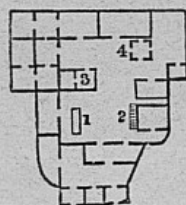
1/4 mille allemand.

1. Maison d'Annour, où j'étais logé.
2. Messalladje ou *Tamisghide Bere*, la grande mosquée à la haute tour.
3. *Fada*, palais de l'*amanokal*.
4. *Kasoua N Deletti* ou *Taman Lokoï*, marché aux légumes.
5. *Kasoua N Rakoma*, ancien marché aux chameaux, actuellement marché aux bestiaux et à la viande.
6. *Katanga*, ancienne entrée du quartier méridional, actuellement marché aux grains.
7. *Erazar N Sakan*, nouveau marché aux chameaux.
8. Maison de Mohammed Boro.
9. Maison du juge.
10. Puits Schedouanka.

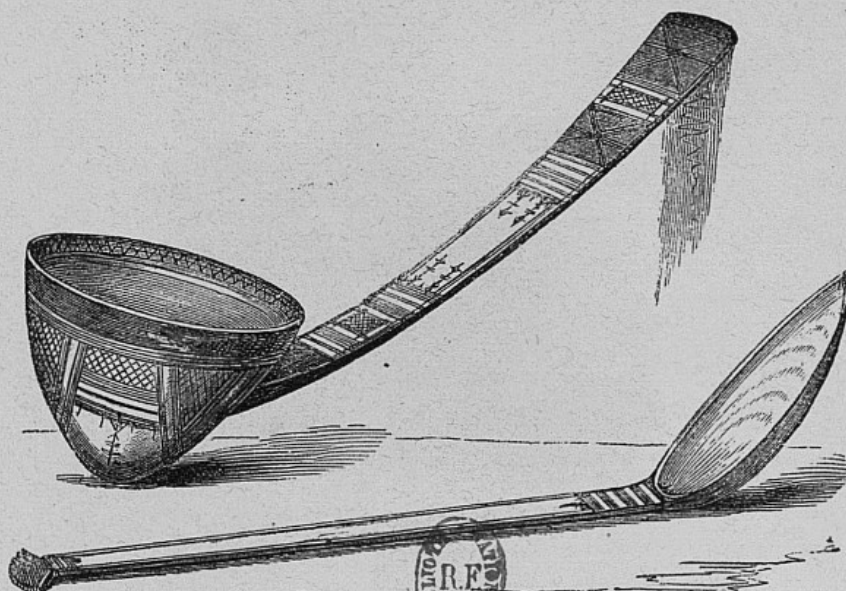
N° 27. — Voir tome I, page 250.



N° 28. — Voir tome I, page 253.



N° 29. — Voir tome I, page 255.



N° 30. — Voir tome I, page 264.